

Eglise *et* vocations

“Proposer les vocations dans l’Église locale”

N° 13 ■ Février 2011

Trimestriel

Église et Vocations

N° 13 ■ Février 2011

Directeur de la publication : Père Eric Poinso

Rédactrice en chef : Paule Zellitch

Secrétaire de rédaction : Laurence Vitoux

Impression : Imprimerie Chirat, 42540 Saint-Just-la-Pendue

Conception graphique : Isabelle Vaudescal

Comité de rédaction : Père Éric Poinso, Paule Zellitch

Abonnements 2011 :

France : 39 € (le numéro : 12 €)

Europe : 42 € (le numéro : 14 €)

Autres pays : 45 €

Trimestriel

Dépôt légal n°18912. N° CPPAP : 0410 G 82818

© UADF, Service national pour l'évangélisation des jeunes et pour les Vocations, 2011

UADF, 58 avenue de Breteuil, 75007 Paris

Tél. : 01 72 36 69 70

E-mail : snv@cef.fr

Site internet : <http://vocations.cef.fr/egliseetvocations>

Proposer les vocations dans l'Église locale

ÉDITO

Paule Zellitch

5

RÉFLEXIONS

Services, ministères et autres vocations. Regards bibliques

Jesus Asurmendi

7

Quelles communautés pour quelles vocations ?

Mgr Albert Rouet

15

Proposer les vocations dans l'Église locale

Mgr Nicolas Souchu

25

Proposer les vocations dans l'Église locale :

approche ecclésiologique

Laurent Villemin

33

Proposer les vocations dans l'Église locale :

de la lexicographie à l'engagement ecclésial

Dominique Barnérias

43

Des communautés chrétiennes en quête d'un modèle vocationnel

Christian Delarbre

55

PARTAGE DE PRATIQUES

Les prêtres, pasteurs et frères dans la communauté chrétienne

Sylvain Brison

67

Proposer les vocations aux plus de 30 ans

Jean-Christophe Bougoïn

75

Vocations en contexte multiculturel 79
Dominique Rameau

Vocations et laïcs 87
Nathalie Thillay

Coopération catholique, une vocation de service 91
Hélène Rivoalen

La "messe des jeunes" de la communauté du Chemin Neuf 95
Gabriel Roussineau

Les communautés chrétiennes étudiantes, lieux vocationnels 99
Hubert Hirrien

Proposer les vocations chez les Scouts et Guides de France 107
Anne Raoul-Buysechaert

Développer un charisme avec la communauté du Cénacle 113
Evelyne Mayer

CONTRIBUTIONS

Une *lectio* de Genèse 12, 1-4 119
Mgr Hervé Giraud

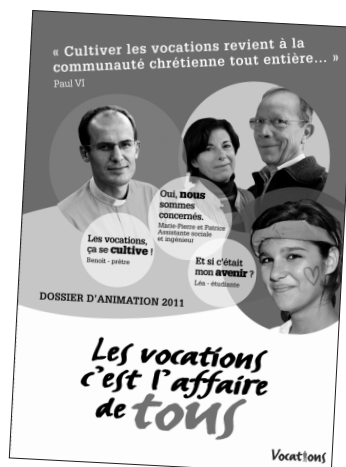
Campagne de communication "Année sacerdotale 2010"
Bilan et analyse 129
Éric Poinot et Paule Zellitch

Disciple du fragile enfant de la crèche 139
Mgr Pascal Roland

Abonnement 143

DOSSIER D'ANIMATION

Le Saint Père nous invite à prier le Bon Pasteur et à discerner ensemble nos pratiques afin de favoriser l'éclosion des vocations spécifiques dont l'Église a besoin. L'ensemble de ce dossier s'attache à nourrir et à développer la réflexion de nos paroisses et communautés, à proposer des animations « clés en main ». En lien avec ce dossier, la prière de la JMV, un livret de prière pour les adultes et l'affiche d'année.



Message du Pape (48^e journée mondiale de prière pour les vocations)

Réflexion

- Conversion et vocation des communautés (méditation de Mgr Rouet)
- L'assemblée dominicale, lieu vocationnel (Monique Brulin)
- La vie consacrée dans les Églises particulières (Mgr Papin)

Liturgie

- Liturgie du 4^e dimanche de Pâques, 15 mai 2011
- Une réflexion en équipe liturgique
- « Un dimanche autrement »

Animation

- « Rencontrer d'autres chrétiens » : pour les 8-12 ans
- « Un diocèse en marche pour les vocations » : un temps fort pour des lycéens
- « La communauté chrétienne, lieu vocationnel » : pour des étudiants et jeunes professionnels
- « La semaine de l'abbé D. » : un jeu de l'oie intergénérationnel
- Soirée de réflexion biblique
- « Festivoc » : un rassemblement diocésain pour les vocations
- La caravane des vocations et une réflexion avec des parents

Ces produits sont disponibles au SNEJV/Pôle vocations

Voilà un beau sujet de réflexion donné par Benoît XVI aux communautés chrétiennes du monde entier pour cette nouvelle journée mondiale de prière pour les vocations : « Proposer les vocations dans l'Église locale » ! Il s'inscrit dans la droite ligne du Congrès européen des vocations de 1997. Ce qui à l'époque était une intuition et une ligne programmatique est devenu une réalité à vivre dans l'Église universelle. Dans ce numéro, grâce à la qualité des intervenants réunis, beaucoup de profondeur. Cette proposition déborde le cadre des services des vocations ; elle concerne toutes les instances d'Église. Chaque intervenant a eu à cœur de ne pas en rester à une sorte d'état des lieux en esquissant de vraies pistes de réflexion. Ces excellents théologiens et pasteurs nous poussent à réfléchir à nos rapports à la paroisse, au presbytérat, aux fonctions dans l'Église et à leur pertinence, à l'articulation indispensable entre sacerdoce des baptisés et sacerdoce ministériel. Nombreuses sont les contributions qui feront le miel des formateurs et de leurs équipes !

« Les vocations », pluriel de diversité. « Proposer », invitation très largement déposée entre les mains du peuple de Dieu. Le Christ s'est fait homme parmi les hommes et il a partagé le lot commun, sans rien épargner de lui-même. Les baptisés, pour peu qu'ils aient conscience de ce qu'induit le baptême, sont au service de l'Église et du monde ; en conséquence les charismes doivent être aussi variés que possible pour faire face aux besoins multiples et nouveaux qui ne cessent de croître.

Dans cette société en mutation nous sommes souvent inquiets de l'avenir. Le passé seul paraît certain et la tentation est grande d'y chercher les recettes de demain. Évangélisons notre peur ! Peut-être serait-il sage d'accepter de ne pas « savoir », d'expérimenter, de laisser des intuitions éclore. La société est de plus en plus fragmentée et nous, nous aurions en tête de modéliser à l'excès ? Peut-être sommes-nous en un temps où le consentement à certaines audaces pourrait être une manière de permettre à de très nombreux baptisés de retrouver l'Église et d'investir la notion de vocations à nouveaux frais. Si c'est la mission reçue du Christ qui nous presse, « garder » ceux qui viennent par des propositions faites sur mesure ne suffit pas ; il faut aussi renouer avec ceux qui partent les mains vides, avec ceux qui se sont éloignés faute d'avoir été regardés et entendus, avec ceux pour

lesquels la Bonne Nouvelle n'est même pas... une information.

La clé d'une véritable culture vocationnelle du Corps ecclésial tout entier est la conscience du rapport entre suite du Christ et vocations et dans l'articulation entre les multiples charismes vécus dans la fraternité à l'instar du Fils. C'est à cette condition et sur ce terreau que pourraient se développer des vocations spécifiques. C'est de la conscience du lien qui nous unit au Christ et aux frères que peut naître un désir d'engagement plus fort, des vocations particulières.

Pas de charisme qui ne soit en lien avec d'autres charismes ; pas d'en soi mais toujours du pour autrui. Une communauté susceptible de proposer les vocations est avant tout une communauté qui reconnaît et accueille les charismes qui lui sont donnés, sans craindre la part prophétique que souvent ils comportent. C'est une communauté d'hommes et de femmes qui garde ouverte « sa part de jeunesse », d'adaptabilité et d'inventivité, une maison pour chacun où il fait bon se ressourcer mais d'où l'on part le cœur affermi. ■

Prochains numéros d'Église et vocations :

- Assises de l'évangélisation des jeunes :
les actes
- La vocation missionnaire

S

ervices, ministères et autres vocations

Regards bibliques

Jésus Asurmendi

professeur à l'Institut catholique de Paris

P

rélude

L'appel, au récit d'Actes 6,1-7, est habituel dans la réflexion concernant les ministères dans la communauté chrétienne, comme en 1 Co 12. Ces deux textes, parmi d'autres, permettent d'aborder la question d'un point de vue plus théorique dans le cas de la lettre aux Corinthiens et dans une perspective narrative et plastique pour ce qui est du texte de Luc. L'intérêt et l'importance de ce dernier, du point de vue théologique, ne sont pas moindres, loin de là, que ceux du texte paulinien, plus spéculatif. Il n'y a pas de prééminence du discours spéculatif par rapport au récit ni vice-versa. Le Nouveau Testament est constitué de textes plutôt spéculatifs, tels ceux de Paul, et de narrations, les quatre évangiles, tous des récits, qui en font également partie.

Dans une perspective biblique plus large, il n'est pas inutile non plus de constater que ces questions se posent et qu'elles évoluent dans l'Ancien Testament. Cette problématique, en effet, touche l'organisation et l'animation de la communauté. En l'occurrence, l'expérience d'Israël est beaucoup plus longue que celle enregistrée dans les textes exclusivement chrétiens. Les occasions et les conflits concernant les vocations et les services ont été encore plus nombreux dans l'histoire d'Israël que dans les quelques soixante-dix ans reflétés par les écrits du Nouveau Testament.

Il ne s'agit pas, bien sûr, de « copier ». La référence du chrétien dans ce domaine, comme dans bien d'autres, ne se pose pas en termes de répétition à l'identique mais, au contraire, dans le paradigme de l'inspiration créative. Et, comme cela s'impose dans toute activité relevant quelque peu de l'humain, il convient d'inclure l'évaluation des charismes, des services, des vocations et d'autres ministères dans la réflexion qui les concerne. C'est cela aussi que l'Écriture fait, sans toujours le dire de manière explicite.

Les « sept » d'Actes 6, 1-7

Le récit de Luc répond parfaitement à l'adage bien connu, « *la fonction crée l'organe* », qui pourrait être décliné ainsi : la nécessité crée l'outil. Actes 6, 1-2 place le décor avec simplicité. L'attention aux veuves de langue grecque serait, au dire des disciples de ce même groupe, négligée par rapport à celles de langue hébraïque. Il s'agit donc de discrimination de la part des apôtres ; d'ailleurs, c'est par rapport au service des tables, qu'ils assurent aussi, que surgit la plainte. Le problème étant ainsi défini, les apôtres convoquent l'ensemble des disciples en « assemblée générale », non seulement consultative mais décisionnelle. Il en ressort la reconnaissance mutuelle de l'assemblée des disciples et des apôtres et l'installation, par ces derniers, des sept. Il faut noter que les sept ont des noms grecs. L'un d'eux, Nicolas, est explicitement identifié comme d'origine païenne. Ce qui voudrait dire que les autres sont des juifs de la diaspora parlant grec.

Luc aime bien les récits nets et sans arêtes, quitte à ne pas être en cohérence avec d'autres éléments de son récit global. Ainsi, en lisant Actes 6, 1-7, on aurait le sentiment que les tâches sont bien réparties et différenciées. Aux apôtres la prière et le service de la parole, aux sept le service des tables. Pour parler familièrement, une forme de division du travail au service de l'efficacité et du bien de tous. Dans l'imaginaire chrétien classique, une sorte de parallèle au célèbre couple « Marthe et Marie » (Lc 10, 38-41). Les apôtres auraient ainsi trouvé leurs « Marthe(s) » ! Ils peuvent alors se consacrer aux tâches « nobles et sacrées », la prière et le service de la parole.

Sauf que les choses sont plus subtiles. On ne sait pas trop si les apôtres ont continué peu ou prou à s'occuper des tables, après la mise en orbite des sept. Ce qui est certain, en revanche, c'est que les sept n'ont pas été cantonnés ou ne se sont pas limités eux-mêmes au service des tables.

Et comme Luc le fait souvent, après avoir brossé le tableau de la distribution des tâches, il prend un malin plaisir à montrer le contraire dans les récits qui suivent immédiatement¹. Ainsi Étienne, le premier des « sept », « *plein de grâce et de puissance, faisait des grands prodiges et signes au milieu du peuple* » (6, 8), apparaît à la hauteur de Pierre. On ne peut pas dire, en effet, que son discours soit le plus insignifiant de l'ensemble du livre quant à sa longueur et à sa densité théologique ! A la suite de son assassinat, beaucoup se dispersent en Judée et en Samarie et, littéralement, « *évangélisent la parole* ». Philippe, le deuxième de la liste des « sept », se met à annoncer (*kerusso*) le Christ (Ac 8, 5). Difficile de trouver un verbe plus dense que celui-ci pour parler du « *service de la parole* » (8, 1b-40). De deux choses l'une : ou bien la répartition des tâches entre les apôtres et les « sept » est mal faite, ou bien la plainte concernant les veuves des disciples grecs a donné lieu, en fait, à un élargissement général des ministères, y compris du service de la parole.

Rétrospective

Les nécessités agissent également comme des révélateurs dans les textes vétérotestamentaires, où certaines personnes sont investies de missions et de fonctions particulières. Les événements, encadrés dans le temps et l'espace, mettent en marche le ressort de l'action. Dans le livre des Juges, par exemple, ces célèbres personnages sont toujours liés à la libération de telle ou telle tribu ou de l'ensemble d'Israël, à un moment précis, dans un territoire déterminé. Tâches plutôt ponctuelles, mais qui peuvent se renouveler à tout moment en fonction des événements et des besoins. Événements, circonstances et besoins nouveaux font surgir des tâches et des fonctions nouvelles et en font abandonner d'autres avérées inutiles. La raison basique de l'instauration de la monarchie en Israël n'est autre que la nécessité

politique et militaire de l'unité des forces et des hommes. Mais dans le contexte religieux de l'époque, la nouvelle institution ne pouvait pas exister dans le temps sans la caution religieuse. Le livre de Samuel est transparent quant à l'origine de la monarchie de David : ses origines comme chef de bande et mercenaire, au service des ennemis de son propre peuple (1 S 22, 1-2 ; 27). Il faut alors lire 1 S 16, 1-13 pour trouver la légitimité religieuse de David². Tout au long du livre des Juges, qui pointe déjà le passage de l'époque de ces sauveurs/juges « occasionnels » à l'affermissement de la monarchie, on oscille entre la nostalgie de la royauté comme institution forte et son rejet comme inutile, oppressive et mortifère. Ceci apparaît clairement dans l'affaire de la monarchie d'Abimélek (Juges 6-9). L'attitude hostile envers la monarchie reflète une défiance pour la nouveauté, certes, mais probablement aussi l'expérience négative de l'institution royale, celle des rédacteurs de ces textes. Ces événements que l'on peut décrypter avec une clé purement sociologique et politique, la Bible les contemple d'un point de vue théologique. Juges et rois sont situés, établis et jugés dans une perspective religieuse.

Et si, dans le passage du temps des juges à celui de la monarchie, on peut constater une évolution en quelque sorte naturelle dans le panorama général de l'Écriture, deux types de ministères nettement différenciés vont apparaître. Des tâches et des fonctions deviennent des métiers et s'institutionnalisent; d'autres n'apparaissent pas comme telles. Prêtres, juges, rois et sages relèvent des métiers, les prophètes des fonctions non institutionnalisées. Tout en n'oubliant pas que nous parlons ainsi des prophètes qui ont été reçus par la Bible comme des manifestations authentiques de la présence de Dieu au milieu de son peuple et en sachant que les prophètes de métier existaient bel et bien.

Les tâches institutionnalisées, prêtres, juges, rois et sages, comme c'était le cas habituellement jadis et jusqu'à il y a peu de temps, deviennent en quelque sorte « génétiques ». Le métier se transmet de père en fils. Ce qui présente des garanties de bonne transmission du savoir (surtout dans le cas des prêtres) et du pouvoir (particulièrement évident pour ce qui est de la royauté).

En revanche, dans le cas des prophètes, bien qu'ils se soient aussi institutionnalisés et apparaissent articulés au pouvoir, tous n'entrent pas dans le moule. A tel point que les prophètes « reçus » dans l'Écriture se révèlent particulièrement critiques vis-à-vis des institutions établies.

Le juge, le sage et le prêtre, en régime de monarchie, sont une émanation du roi, véritable clé de voute de la société dans son ensemble, dans la gestion du quotidien, de l'habituel.

Le portrait biblique du prophète, au contraire, se dessine comme le cri du présent, la parole inattendue, le lecteur du moment, le décrypteur de l'actualité dans son rapport au passé et à l'avenir. L'enracinement et l'émergence du prophète de l'actualité, du présent, du vécu par lui et son peuple montrent l'intérêt et les limites de ce ministère, de cette vocation. Les voix prophétiques apparaissent dans des moments difficiles et critiques, même si les temps n'en ont pas l'air. Dire les racines et le sens de ce que vit le peuple lui est vital. Seulement ainsi l'horizon peut s'ouvrir. Mais cette spécificité du ministère prophétique dit aussi ses limites car la voix du prophète ne peut pas retentir en permanence. Et ce qui est vrai du point de vue du temps l'est également concernant l'espace. Le prophète parle en immersion. Dans un lieu géographique et social précis, qui ne se transpose pas mécaniquement mais, éventuellement, à la suite d'une nouvelle immersion dans d'autres lieux et d'autres temps.

Légitimité et réception

Tout service et toute institution, tout ministère, est confronté à ces deux miroirs : la légitimité et la réception. Impossible d'y échapper, tôt ou tard. La légitimité d'une fonction, d'une institution, d'un service se pose souvent au début, quand ils apparaissent comme réponse à une situation donnée, à un besoin déterminé. Elle pose souvent question, en cours de route, aux moments de crises, de doutes. Elle apparaît de manière aiguë quand la disparition des fonctions approche, quand on fait le bilan, quand se cristallise la question cruciale de l'adéquation entre ce que l'institution en cause est censée faire et ces résultats. Quand la peur et la ghettoïsation identitaire polluent les instances et les réseaux de l'institution. Plus sa défense devient rigide et outrancière, plus sa légitimité apparaît fragile et creuse, quoiqu'en disent les ténors idéologiques des institutions en question. Pensons un instant aux discours à propos de la monarchie, à la veille de la Révolution française. La légitimité est jaugée à l'aune de son effica-

cité. Le temps qui passe, et change la donne, met en doute les services et les institutions comme réponses aux besoins et aux problèmes qu'ils étaient censés résoudre, à ceux auxquels ils devaient, au moins en partie, répondre.

Le sacerdoce naît de la nécessité d'assurer le service d'un sanctuaire, lieu ou objet censé être manifestation de la divinité. Le cas le plus typique et « archaïque » de ce point de vue est, probablement, le récit de Juges 17-18. Pour servir le culte familial, on installe d'abord le fils de la maison. Avec l'arrivée de quelqu'un du métier, on lui confie le poste. La célébration de la Pâque israélite est également parlante. C'est le père de famille qui sacrifie la victime. Sacrifice sans lieu précis, il est impossible de l'articuler à un ministre qui, par nature, est lié à un lieu. C'est des circonstances et des nécessités qui naissent les institutions. Après quelques siècles, le sacerdoce a disparu de la vie d'Israël : le sabbat, la Pâque et les autres fêtes qui configurent sa foi sont désormais dégagés du lieu, de l'espace. Quant à la Torah, l'autre pilier essentiel, elle est par nature nomade et n'a pas besoin de lieu spécifique. N'ayant donc plus de lieu précis, défini et établi, les institutions religieuses qui en dépendent disparaissent.

La nécessité est devenue vertu. La réalité deux fois millénaire du sanctuaire a montré la non-nécessité du Temple et, par conséquent, de ses desservants. La relation entre Israël et son Dieu ne passe pas obligatoirement par le Temple. Il y a eu Israël avant le Temple et après le Temple. La question de la légitimité du sacerdoce ne se posera plus faute de Temple qui le justifie.

Les livres prophétiques témoignent de l'importance de la légitimité des prophètes. Le sujet demanderait à être traité plus en détail mais il suffira de dire que l'on touche là le difficile problème des vrais et des faux prophètes. Car tous, les vrais et les autres se présentent comme de véritables envoyés du Dieu d'Israël : « *Ainsi parle le Seigneur...* », disent-ils d'une seule voix. Comment faire la différence entre le grain et la paille ? Le problème est si compliqué que la Bible est dans l'incapacité de donner une réponse clés en main pour un discernement efficace et rapide. Mais cette situation n'empêche pas de se poser la question de la légitimité. Elle apparaît, entre autres, dans les récits appelés de « vocation » : Is 6 ; Jr 1, 4-19 ; Ez 1-3 ; Amos 7, 10-17. Comme n'importe quel écrivain, le responsable de ces récits d'appel écrit le prologue, l'introduction de son œuvre, en

dernier, une fois que l'ensemble de l'œuvre est rédigé. L'introduction suppose le corps du livre fait, établi. Elle sert à tirer les grands fils des textes qui viennent après et qui en seront le déploiement. C'est à la vue de l'œuvre que l'on voit se dessiner son profil, ses racines et son horizon. C'est l'ensemble de l'œuvre qui permet de sentir et de saisir la présence de Dieu dans la vie, les dires et les faits du prophète, légittimant ainsi la personne et le personnage. Ce que disent les récits d'« appel » dans les textes que nous venons de citer.

La légitimité des prophètes s'accompagne d'un autre volet, celui de la réception. S'il y a eu beaucoup de prophètes ou prétendus tels dans l'histoire d'Israël, peu ont été reconnus, acceptés et reçus. Comme pour ce qui est de la légitimité, la réception joue un rôle clé. Et bien entendu nous n'avons pas dans l'Écriture un manuel, un catalogue avec des consignes précises et des critères définis une fois pour toutes qui auraient présidé à la réception des prophètes. Au vu du résultat de cette réception, on peut en tirer des lignes de force. On peut constater les points communs, les postures similaires, les constantes, les absences systématiques.

Un grand principe apparaît dès lors concernant les prophètes : ce n'est pas la fonction qui légitime le message, mais le message qui légitime la fonction. Ce principe, qui est particulièrement opératoire pour ce qui est des prophètes, vaut aussi pour le reste des fonctions, appels, services, vocations et autres ministères : ce n'est pas le ministère, le service qui légitime le message, mais le message qui légitime la fonction. Ce principe s'avère être constitutif à l'heure de comprendre, d'évaluer et d'inventer ministères et services, vocations et appels. Il permet aux communautés de revenir à l'essentiel. Et toutes les tentatives institutionnelles pour protéger la fonction des exigences du message seront vaines³.

Les derniers textes vétérotestamentaires vivent dans la constatation du silence prophétique à leur époque (Ps 74, 9 ; 1 M 9, 27). Les écrits de Paul établissent la dimension incontournable des prophètes dans l'Église (1 Co 12, 28-30 ; Rm 12, 6-8 et, en outre, dans l'épître « paulinienne » Ep 4, 11). Et tout le Nouveau Testament met au clair le noyau dur et essentiel de la foi chrétienne : le baptême. C'est de cette immersion dans le Christ et de l'accueil qu'il nous fait que tout coule. C'est du baptême que coulent, disparaissent, s'inventent et se découvrent dans le temps et dans l'espace, vocations et services, fonc-

tions et ministères. Leur légitimité et leur réception se trouvent et se nouent dans la plongée baptismale. Il ne faudra jamais l'oublier à l'heure de regarder le présent et l'avenir, forts de la référence biblique. L'arbre auquel nous sommes greffés, c'est le Christ. Et filant un peu plus la métaphore paulinienne il ne faudrait pas se perdre en jouant avec branches et feuilles et oublier l'arbre et ses racines. ■

NOTES

1 - Il joue de la même façon sur le partage des biens dans la communauté. En 4, 32 il nous dit que ceux qui possédaient des biens les vendaient et partageaient le produit avec ceux qui en avaient besoin. Tout de suite après (4, 36), il raconte le cas de quelqu'un, avec nom et prénom, qui fit ce geste. Et, dans le récit de 5, 1-11 il raconte le cas de ceux qui, ayant menti dans une affaire similaire, ont été punis de mort. On peut dire que le sommaire généralisant de 4, 32-36 ne s'accorde

pas bien avec les statistiques que Luc fournit lui-même.

2 - L'ordre dans lequel se trouvent ces épisodes dans le livre de Samuel n'est certainement pas chronologique.

3 - Il suffit de penser aux turbulences, aux scandales de la pédophilie où les silences étourdissants prétendaient défendre fonctions et institutions au détriment du message.

Quelles communautés pour quelles vocations ?

Mgr Albert Rouet
archevêque de Poitiers

Pour ouvrir la réflexion, je souhaite commencer par deux anecdotes authentiques. La première : passant devant le grand séminaire, un grand-père dit à son petit-fils : « *Tu vois, ici, autrefois il y avait des jeunes gens qui se préparaient à devenir prêtres.* » Or, il y avait encore des séminaristes dans ce séminaire, mais ils étaient méconnus. Le grand-père, d'ailleurs, ne cherchait pas trop à savoir : il avait intégré la récession dont on parle si facilement.

Seconde histoire : les responsables du séminaire s'interrogeaient sur la convenance de laisser s'avancer vers l'ordination un jeune qui soulevait leurs hésitations. Ils demandent alors leur avis aux chrétiens du lieu où ce séminariste accomplissait un stage. Ils furent quand même surpris de ne recevoir que des réponses élogieuses, alors qu'ils avaient recueilli des mêmes personnes des remarques nettement moins favorables. Un des responsables du séminaire eut l'idée de poser à ces chrétiens la question suivante : « *Vous accepteriez donc que l'évêque vous l'envoie comme prêtre ?* » Réponse des intéressés : « *Pas du tout !* » Le responsable : « *Alors pourquoi avoir donné des avis aussi positifs ?* » Après un temps de réflexion, les gens avouent : « *Nous n'avons pas osé nous opposer à son désir personnel. Si c'est ce qu'il veut faire, pourquoi pas ? Mais pas chez nous.* » La position possède au moins le mérite de la clarté : la vocation est une affaire individuelle à laquelle nul ne se sent le droit de s'opposer. Avec, en sous-entendu, cette idée que, les besoins étant si grands, l'évêché finira bien par nommer ce futur prêtre quelque part.

La crise individualiste

L'ignorance concrète qu'il existe des séminaristes s'additionne avec un individualisme généralisé selon lequel *« chacun fait ce qu'il veut. »* De cela, de multiples indices émaillent la vie de l'Église. Arrêtons-nous sur quelques-uns. Pendant une journée des vocations, des jeunes demandent au supérieur du séminaire s'il lui arrive d'arrêter le parcours d'un candidat. Devant la réponse affirmative, jaillit les questions : *« Mais pourquoi l'empêcher de faire ce qu'il veut ? »* Certes, le supérieur n'a pas manqué d'arguments pour s'expliquer, mais le point intéressant consiste à noter que la vocation reste une affaire strictement privée. Autant il était difficile, voici une quarantaine d'années, de parler des vocations, autant aujourd'hui le sujet ne soulève aucune objection, non point qu'il soit mieux perçu, mais parce que chacun a bien le droit de s'engager dans la voie qu'il souhaite. Toutes les options sont également possibles. D'ailleurs – et le fait est assez général – bien des séminaristes répugnent à s'entendre dire : *« Si vous êtes prêtres... »* Ils préfèrent entendre : *« Quand vous serez prêtres... »* La nuance porte sur l'espoir que le séminaire cédera à accomplir un souhait personnel, sans aller jusqu'à le remettre en cause.

A la fin du parcours, arrive l'ordination. La présentation de l'ordinand, sous forme de témoignages, prend l'allure d'un panégyrique, au point qu'on se demande vraiment pourquoi l'évêque a fait preuve d'une telle inconscience pour avoir tant tardé à appeler aux ordres un candidat aussi remarquable. En face de cette apologie amicale, chaleureuse, bienveillante, rien n'est dit sur le contenu propre du ministère, ni sur les besoins pastoraux plus larges que ceux dont escomptent immédiatement tirer parti les présentateurs.

De ces faits communs sort peut-être une attention. Il y a une manière de mettre en avant les candidats à une vocation (presbytérale, religieuse...) qui, en les promouvant, les isole ; en les magnifiant, les individualise encore plus. En effet, devant une assemblée, parfois en son sein, sont exposés des itinéraires auxquels elle a fort peu participé et dont elle se montre réjouie, curieuse, mais étrangère. Le trait est un peu forcé, soit. Est-il entièrement erroné ? Car un écrivain valorise le diamant, il ne le fait pas...

A cela, il est possible d'avancer une explication. Pour faire bref, il est manifeste qu'une société morcelée produit deux effets pour notre sujet. Elle vit en archipel, donc chaque île, chaque îlot, revendique ses droits, son autarcie et sa légitimité. Il n'est donc pas du tout surprenant de voir surgir de multiples formes religieuses récentes, même si elles n'apportent pas toujours du nouveau. Donc – second effet – c'est le principe d'identité qui est en cause : à quoi l'individu va-t-il se raccrocher pour prendre conscience de ce qu'il veut devenir ? Car l'individualisme fait exploser le travail d'identification : nul ne se construit seul. Arrive l'obligation de se rattacher à un réseau plus qu'à un lieu (notre société est mouvante) pour savoir qui on est. Mais le propre des réseaux est d'être multiples. Chacun vit avec plusieurs appartenances. Donc les réseaux entrent en concurrence et que le plus fort gagne ! Les vocations sont ainsi devenues l'enjeu de rivalité et de surenchère. Chaque filière propose une identité plus forte que l'autre. L'individualisme qui a provoqué ces phénomènes se dissout ou se moule dans le principe d'identité auquel il se livre. Et la communauté n'existe plus au départ. Elle s'étire en groupes distincts. C'est donc bien vers la communauté qu'il faut se tourner.

La communauté : départ et but

La notion de communauté n'est pas d'une limpidité totale ! Aujourd'hui, elle apparaît le plus souvent, par une approche avec la communion (les mots se ressemblent), comme une façon de vivre ensemble. C'est donc l'objectif qui est mis en premier pour ceux qui recherchent, acceptent et assument cette finalité. Elle est tout à fait louable et répond à la légitime requête de la liberté d'orienter sa vie dans le sens qu'elle entend prendre. Qui ne voit cependant la limite de cette perspective ? Elle renforce le choix individuel.

Pour éclairer ce point, prenons deux références. Plusieurs congrégations ont fait l'amère expérience de candidats qui passaient par toutes les étapes : postulat, noviciat, vœux temporaires, vœux définitifs et, pour les hommes, ordinations diaconales et presbytérales. Peu après, arrivent des départs... Un phénomène semblable se retrouve dans les couples : ils s'aiment et le disent, le mariage cèle-

bre leur amour, un amour magnifié et exalté... et plus de la moitié des divorces se produit avant cinq ans de mariage. Le parallélisme des deux références saute aux yeux. Une fois obtenu l'objet de leur désir (ou de leur convoitise), les bénéficiaires vont chercher ailleurs une plus grande satisfaction.

Il n'est évidemment pas question ici d'analyser les sentiments intérieurs, ni de jeter l'opprobre sur les responsables de noviciats et de la préparation au mariage. Car apparaissent objectivement deux obstacles à ces parcours : la focalisation sur le but recherché et l'analyse du fondement de la démarche.

Se focaliser sur le but recherché tend inévitablement à vouloir le rendre de plus en plus estimable, donc désirable. Pour ce faire, on l'idéalise et on le sacralise. C'est-à-dire qu'on le rend inaccessible. De manière plus crue, c'est un procédé de publicité. La différence avec certaines présentations de vocations peut être de niveau, mais pas de nature. Car, de même que l'usage d'un produit alléchant en révélera les qualités et les limites, de même en ces questions il faut aussi apprendre à gérer l'écart entre l'objectif visé et la réalité concrète de l'existence et des possibilités. Toute exaltation reste irréaliste : transfigurer est défigurer. Le grand amour dont rêvent les mariés ne suffit pas à leur union ! Celle-ci se fonde sur le fait de vivre ensemble. Le sentiment d'amour ne remplace pas la quotidienneté du partage, même s'il ne lui est pas étranger. Saint Paul notait : « *Ce trésor, nous le portons en des vases d'argile* » (2 Co 4, 7). Il faut donc apprendre à gérer cet écart ou, mieux encore, à le considérer comme le lieu de la vérification et du réel. Ce qu'aucun but idéal n'obtient par lui-même. L'idéalisme est un manque, un défaut.

Parallèlement, l'analyse du fondement de la démarche ne peut s'effectuer que par la prise en compte de la distance entre ce qu'on est et ce que propose la communauté ! Autrement dit, la communauté ne se contente pas d'embrasser des gens attirés par un même objectif, sinon elle peinera beaucoup à ajuster les ardeurs singulières et à apaiser les raideurs qui se prennent pour critères d'authenticité. Sans regard sur les bases, les sujets avancent en se projetant. Les risques d'aliénation croissent d'autant.

Il convient donc de s'interroger prioritairement sur les fondements d'une communauté, car ses buts sont à l'origine et c'est bien l'origine qu'il s'agit de convertir.

A l'origine de la communauté

L'homme est un être social. Peuple, clan, tribu, horde, ethnie... un vaste vocabulaire l'exprime. La famille n'est qu'un aspect de cette appartenance collective : les règles de la société en façonnent le visage. Un homme naît dans un espace d'humanité qui le déborde de toutes parts. Pendant longtemps, religions et peuples se sont confondus. Il en reste beaucoup de traces...

Mais il n'en va pas ainsi dans le christianisme. Le surgissement chrétien ne naît pas de l'appartenance biologique : « *ceux qui ne sont pas nés du sang ni d'un vouloir de chair* » (Jn 1, 13). Les textes du Nouveau Testament insistent fréquemment sur l'action première de Dieu, sa prévenance. Paul est « *mis à part dès le sein de [s]a mère* » (Ga 1, 15). Les chrétiens, dans un texte décisif pour les vocations, sont « *appelés d'un saint appel, non pas en vertu de [leurs] œuvres, mais en vertu du propre dessein [de Dieu] et de sa grâce* » (2 Tm 1, 9). De fait, la communauté d'Ephèse est ainsi décrite : « *[dans le Christ] nous avons été choisis comme sa part, pour être, à la louange de sa gloire, ceux qui d'avance ont espéré dans le Christ* » (Ep 1, 12).

Le chrétien arrive précédé par l'appel du Christ. Il n'est donc pas à l'origine de sa vocation, il la reçoit d'un autre, tout comme le but de sa liberté culmine dans cet autre. Le baptême le dépouille de lui-même : « *Vous ne nous appartenez pas !* » (1 Co 6, 19). La vocation personnelle arrive comme une réponse à l'appel reçu et un appel adressé à tous dans le baptême.

On dira peut-être que c'est évident. Eh bien ! Cette évidence ne va pas d'elle-même. En effet, la conscience d'une vocation personnelle intervient dans le cadre préalable de la conscience baptismale d'être un membre du Peuple de Dieu, avec la fraternité qui en découle prioritairement et la même exigence baptismale. Faute de ce travail d'anamnèse baptismale, on risquerait de jouer le presbytérat « contre », ou du moins très au-dessus du baptême.

La réflexion paulinienne avance à l'inverse : la communauté est première. Elle enfante à la foi. Mais cette communauté, loin d'être le lieu chaleureux d'un groupe d'aise, répond à la définition première du mot : *cum-munus*, porter ensemble une même charge, celle de l'Évangile, ce livre vivant que l'évêque reçoit sur ses épaules lors de

son ordination. La première vocation apparaît ainsi comme celle d'un groupe, pas toujours extraordinaire (relisons la première lettre aux Corinthiens !), mais que la confiance du Christ soutient et envoie. C'est dans ce Corps et pour lui que les membres qui sont « *membres les uns des autres* » (Rm 12, 5), reçoivent, chacun, des dons pour le bien de tous (1 Co 12, 7). La communauté est le lieu matriciel des vocations. Ce fondement permet de saisir comment un même baptême pour tous produit également des expressions diverses selon les cultures et les caractères. Car chaque particularité est à la fois dépassée par l'appel qui lui est adressée et reconnue précisément pour ce qu'elle est, elle, concrètement appelée. Demeure alors le lien de fraternité.

Un lieu de naissance

A-t-on raison d'utiliser de manière aussi large le terme de communauté ? Le vocabulaire religieux parle de congrégation, de société de vie apostolique, de couvent, voire d'assemblée liturgique... On a soutenu que le poids de l'anonymat de la cité séculière aurait entraîné par réaction une inflation de la communauté. Le mot largement utilisé par les tenants d'un nouveau mode de vie sur le Larzac, au cours des années 1970, s'était même doté d'un sigle « C », comme communauté. Puis sont venues les « communautés nouvelles ». Or ces expressions insistent sur le vivre ensemble (de manière renouvelée) plus que sur la mission reçue, ce qui constitue cependant l'essentiel de la définition. L'affectivité d'être ensemble l'emportait sur ce que peut comporter de rude, d'exigeant, d'austère et parfois de contraignant le devoir de porter une charge... Pour saint Paul, l'annonce de l'Évangile est une « nécessité qui [lui] incombe » (Co 9, 16), avec des épreuves sévères (2 Co 11, 23-28) et sa solitude (2 Tm 4, 16).

Au sens premier, la communauté est une exigence de la vie baptismale, plus qu'un choix affectif laissé à la bonne volonté de chacun. Alors que chaque culte païen vivait en parallèle avec les autres, les chrétiens ont été tenus de créer entre eux des liens puisque le Christ les unissait à Lui. Au nom de cette intimité, il leur confie sa Parole, il les envoie en mission, il transforme leur vie. Ainsi la commu-

nauté s'identifie-t-elle pratiquement à la conversion. Se convertir aux autres devient le signe même de l'appartenance au Christ (Ga 6, 2).

Avec un grand réalisme, les textes du Nouveau Testament manifestent la présence de médiations, l'existence de règles : une communauté ne naît pas spontanément. Certes, elle est donnée comme une moisson, encore convient-il de se rappeler qu'on ne moissonne pas n'importe comment. Donc saint Matthieu (Mt 18) rappelle le souci des « petits » et la manière de gérer les conflits. Luc expose la nécessité de l'accueil du pécheur (Lc 15). Paul critique une manière de tenir l'assemblée qui détruit la communauté (1 Co 11) et il souligne à plusieurs reprises le rôle d'encadrement de divers ministères. Une communauté comporte donc une forte structuration, elle est une construction, car elle fournit le milieu où grandit la foi. Loin de la replier sur elle-même, ces structures ont pour objet de permettre à une communauté d'expérimenter en son sein ce qu'elle vit dans le monde et propose aux hommes. « *Pratiquons le bien à l'égard de tous, principalement de nos frères dans la foi* » (Ga 6, 10). Sa vocation décrit sa mission. Une communauté est une vocation par nature.

Appelée donc appelante

Devenir sa vocation conduit à devenir appelant au titre de l'appel reçu. Car la vocation n'est pas ici une conséquence passive. Elle reste active, dynamique : un élan dans l'Esprit. Elle attend donc que la communauté se fasse appelante.

Quand une société pouvait se penser chrétienne, l'appel pouvait prendre une forme personnelle (ce qu'on appelait « la » vocation) puisque l'entourage comprenait ce qui était en cause et le soutenait. Le côté personnel de l'appel s'intégrait comme naturellement dans un cadre accueillant. Tel n'est plus le cas, sauf en quelques isolats caractérisés. Du coup, la communauté en tant que source de vocations prend un rôle plus décisif. Mais, entre temps, cette communauté a perdu le sens de l'appel. Fortement centrée sur des actes du culte ou des services internes, elle attendait des vocations presbytérales ou religieuses des instruments pour répondre à ses besoins traditionnels.

La diminution des vocations ne serait-elle pas alors l'indice (l'appel) qu'il faut commencer par restituer à la communauté la plénitude de ses responsabilités que lui confère le baptême ? Ce qui ne signifie surtout pas amoindrir la présence d'un prêtre ou de religieuses, ni diminuer l'importance des sacrements, mais rééquilibrer autrement les aspects de la vie communautaire. Comment faire pour reconstruire une communauté responsable ? Commencer par bien fixer les objectifs : une vie fraternelle, l'inscription significative dans la société, l'annonce de la foi, le service de la prière, l'exercice de la charité : cinq exigences de la vie de l'Église. Puis établir les médiations : mode de désignation, durée des mandats, programme des rencontres... Car il faut rendre sensible à la communauté qu'elle a besoin d'appeler. Oui, besoin : car il y va de sa survie. Si elle n'appelle pas de nouveaux membres, la mort par étouffement la guette. D'expérience, ce besoin premier d'assurer sa continuité ouvre la communauté à deux autres types d'appels qui, jusqu'ici, étaient laissés aux initiatives individuelles. Ce premier développe le sens de l'invitation : d'enfants au catéchisme, de jeunes, de catéchumènes, sans oublier le signe du repas et des invités. Le second, par un prolongement qui va de lui-même poser explicitement le souci d'appeler aux ministères et à la vie religieuse, parce que, contrairement à certains *a priori*, plus une communauté cherche à vivre l'Évangile, et plus, de l'intérieur même de cette vie, elle ressent le besoin de ministères ordonnés. Elle ose alors parler des ministères à des jeunes et à des moins jeunes, sachant toutefois que si l'un est ordonné, il ne sera pas à son service exclusif.

Dés ministres pour des communautés

Une telle démarche entraîne une réciproque : que les futurs prêtres sachent servir la vie des communautés, c'est-à-dire leurs liens entre elles ; que l'on sorte de la pente selon laquelle, faute de prêtres, on utilise des religieuses, puis des laïcs ! Le prêtre, en effet, ne préside pas l'eucharistie pour la simple raison qu'il présiderait à une seule communauté. Il risquerait d'en devenir le patron ou le gourou ! Il préside l'eucharistie parce qu'il préside à la communion entre

plusieurs communautés. Ainsi, il leur fait vivre l'Église. De même, la vie religieuse apostolique a-t-elle été probablement trop utilisée pour des œuvres, à cause de son utilité et de la gratuité des services, que respectée véritablement dans son charisme et dans le fait qu'appartenant à la nature de l'Église, elle rappelle les exigences baptismales plutôt qu'elle ne cherche à maintenir un cadre obsolète. Trop de subterfuges ont été employés pour ne rien changer à des habitudes territoriales pourtant contingentes. Une jeune qui veut devenir infirmière ne pense plus à entrer au noviciat. On ne peut pas utiliser l'eucharistie pour justifier l'ordination d'hommes inaptes à exercer le ministère pastoral : *« Je n'irai plus à sa messe, disait le maire d'une commune rurale, il la dit rien que pour lui. »*

Il semble bien que nous arrivons à la fin d'une époque. Le manque de vocations ne trahit pas un manque de foi (qui peut la mesurer ?). Il traduit davantage l'épuisement d'un modèle – assèchement comparable à celui d'un sol. Comme en toute période de mutation, il y a des gens pour vouloir revenir aux cultures d'antan et d'autres pour mettre plus d'engrais. Or la solution n'est pas là ! Ce n'est pas la terre qui est épuisée, c'est la volonté de surproduction qui a spéculé sur son potentiel. Il faut donc soigner le sol, lui laisser le temps de retrouver son équilibre.

A force d'insister sur les vocations particulières, cette pastorale a fini par exténuier les communautés et par idéaliser le projet de consécration individuelle. A maintenir en culture « hors-sol » quelques réalisations un peu artificielles parce que produites en milieux particuliers, on augmente inéluctablement la crise. Malgré quelques sursauts occasionnels, le remède ne se trouve pas dans la promotion de sujets élevés à part et qui connaissent plus leur idée sur l'Église que la réalité des Églises vivantes. Tous ces efforts cherchent à prolonger ce qui fut.

Il nous est demandé de prendre acte que nous vivons un autre temps. Au lieu de chercher à tout prix à augmenter le nombre de prêtres (quelle fringale subite de l'Eucharistie, au lieu de s'inquiéter de ceux qui n'éprouvent aucune faim), l'urgence consiste à restituer aux communautés la conscience de ce qui les fait être ce qu'elles sont : l'appel de Dieu. La confiance reçue leur confère une éminente dignité qui déborde amplement le fait « d'aider Monsieur le Curé ». Cette responsabilité de chacun pour le bien de tous est une décou-

verte du christianisme face aux religions où le sacerdoce formait une caste distincte sacralisée et puissante.

Alors que l'Évangile ne cesse de mettre en garde contre le pouvoir, le culte des chefs (cette hantise libérale) torture encore l'image du prêtre. Servir les communautés lui confère cependant une autorité d'un autre genre : il fait grandir leurs relations, il aide à la maturité de la foi ; en cela, il joue un ministère d'engendrement. Il empêche une communauté de se muer en club fermé, mais il l'ouvre largement à Celui qui la fonde et l'envoie. Il les rassemble pour la vie sacramentelle et leur fait rendre grâce dans le Christ. Il y a là un ministère essentiel dont les communautés prennent de plus en plus conscience en devenant de vraies communautés.

Car, regardons autour de nous : des moissons se lèvent ! Les pierres coulent sous la semence, les épines deviennent couronnes de gloire et sur les chemins, que sont beaux les pieds de ceux qui annoncent l'Évangile (Rm 10, 15). Les moissons blanchissent déjà, mais à côté de nos plantations habituelles. Comment ne pas les voir ? ■

Proposer les vocations dans l'Église locale

Mgr Nicolas Souchu
évêque auxiliaire de Rennes

« Proposer les vocations dans l'Église locale. » Tel est donc le thème proposé par le pape Benoît XVI pour la journée mondiale de prière pour les vocations du 15 mai 2011, quatrième dimanche de Pâques, dimanche du Bon Pasteur.

Nous sommes particulièrement sensibles au thème des vocations et nous nous réjouissons que le Pape ait mis l'accent cette année, d'une part sur la proposition des vocations, d'autre part sur l'Église locale. En effet, c'est dans l'Église locale que vivent les chrétiens. Depuis les premières communautés chrétiennes nous savons que nous ne vivons pas tout seul notre foi et surtout nous apprenons que notre témoignage de la Bonne Nouvelle de l'Évangile prend tout son sens si c'est ensemble que nous le portons.

Ainsi afin d'entrer dans la dynamique du texte du Saint Père, je voudrais commenter avec vous les trois éléments qui se retrouvent dans le thème de cette année et que nous pouvons résumer en trois mots : proposer / vocations / Église locale.

Proposer

Benoît XVI écrit que le thème 2011 « signifie avoir le courage d'indiquer, par une pastorale des vocations attentive et adaptée, ce

chemin exigeant à la suite du Christ qui engage toute une vie, tellement il est riche de sens ». Il nous faut donc avoir le courage de proposer ce chemin, même et surtout si nous le savons exigeant. Depuis ce qu'on a appelé le premier rapport Dagens¹, les termes proposer, proposition de la foi sont devenus familiers. On a même parlé d'une pastorale de la proposition. C'est ce terme de proposition qui est retenu dans le *Texte national pour l'orientation de la catéchèse en France*, notamment à la fin de l'avant-propos, dans le paragraphe intitulé : *Le temps des propositions*. Je cite : « *Voici maintenant venu le moment des propositions. Nous pensons nécessaire d'appeler résolument la catéchèse à se situer dans une volonté d'évangélisation, d'inviter pour cela les communautés à prendre conscience de leur vocation en vivant toujours du mystère pascal, et d'être ainsi, par leur existence et leur manière de vivre, des signes pour le monde d'aujourd'hui, et en particulier, pour les catéchisés.* » Ce qui frappe dans ce texte c'est l'adéquation entre proposition et évangélisation. Ici, proposer la foi devient synonyme d'évangéliser. En ce sens, *Proposer les vocations dans l'Église locale* ne revient-il pas à évangéliser les vocations ? Mais que peut vouloir dire évangéliser les vocations dans une Église locale ? La mission des services diocésains des vocations (SDV) ne consiste-t-elle pas d'abord à rappeler aux communautés chrétiennes que Dieu ne cesse d'appeler ? Il ne s'agit pas tant de demander aux SDV de grossir les chiffres des noviciats et des séminaires que de rappeler sans cesse que Dieu appelle. En effet, nos communautés chrétiennes sont parfois bien incrédules sur cet appel de Dieu. Pourtant il suffit de reprendre l'Écriture sainte : celle-ci nous montre que depuis Abraham, Moïse, Samuel, Jérémie ou d'autres, Dieu ne cesse d'appeler. Je dirais même que Dieu se révèle en appelant. Si proposer les vocations c'est aussi évangéliser les vocations, n'y a-t-il pas ici une conversion à faire pour comprendre comment Dieu continue de se révéler en appelant ? C'est pourquoi, dès le début de son message pour la journée mondiale de prière pour les vocations, Benoît XVI attire notre attention « *sur la manière avec laquelle Jésus a appelé ses plus proches collaborateurs en vue de l'annonce du Règne de Dieu* ». Jésus commence par prier pour eux. Et le Pape commente ainsi : « *La vocation des disciples naît précisément dans le dialogue intime de Jésus avec son Père.* »

Voilà pourquoi il est si important d'avoir le courage et l'audace de proposer les vocations dans l'Église locale. Nous sentons bien que nous ne pouvons pas rester inactifs. Proposer constitue une action positive qui ne met pas en péril l'exercice de notre liberté. Comme dans l'Évangile, le Christ n'impose pas de venir à sa suite, mais il fait la proposition à ceux qui sont susceptibles de devenir ses disciples. Le Pape rappelle néanmoins que cette proposition est en même temps exigeante et exaltante, puisque le Christ « invite à entrer dans son amitié, à écouter de près sa Parole et à vivre avec lui ».

N'oublions pas que le message du Saint Père n'est pas celui pour la journée des vocations, mais celui pour la journée de prière pour les vocations. C'est dire que la proposition des vocations dans l'Église locale s'insère dans un appel à la prière. En effet, comme le rappelle l'Évangile (Mt 9, 37-38 et parallèles) : « La moisson est abondante et les ouvriers peu nombreux. Priez donc le maître de la maison d'envoyer des ouvriers à sa moisson. » C'est bien la prière qui est ainsi proposée par le Christ comme moyen pour obtenir des ouvriers à la moisson.

En effet, devant la pénurie de vocations spécifiques, notamment dans la plupart des diocèses en France, nous pouvons constater plusieurs réactions : des réactions de peur, d'inquiétude pour l'avenir, mais aussi des réactions plus positives qui obligent à une prise de conscience de la situation et à un engagement dans des responsabilités. Mais que l'on soit affecté ou non par le manque de vocations, la seule chose qui nous soit demandée par le Christ, c'est bien la prière. Prier pour les vocations, c'est se mettre en état de recevoir ce que Dieu veut nous donner. Prier pour les vocations, c'est accueillir celles-ci comme Dieu les veut pour le service de l'Église pour le monde ; ce n'est pas les rêver ou les construire uniquement à notre manière. L'Évangile nous précise bien que c'est le Maître de la moisson qui envoie les ouvriers à la moisson ; ce n'est pas nous. Prier pour les vocations nous met donc dans une attitude confiante, y compris devant le manque d'ouvriers pour la moisson. Le Christ nous a prévenus dans l'Évangile : la moisson sera toujours plus abondante que le nombre des ouvriers disponibles. Le message du Pape pour la 48^e journée mondiale de prière pour les vocations rejoint donc une urgence évangélique qu'il nous invite à décliner cette année dans l'ordre de la proposition.

Les vocations

Dans son message, Benoît XVI rappelle que *« chaque aspect de la vie de la communauté ecclésiale – la catéchèse, les rencontres de formation, la prière liturgique, les pèlerinages – est une occasion précieuse pour susciter dans le Peuple de Dieu, en particulier chez les petits et le jeunes, le sens de l'appartenance à l'Église et leur responsabilité quant à la réponse à l'appel au sacerdoce et à la vie consacrée, par un choix libre et conscient. »* Voici donc le sens de l'appel et celui de la réponse. Nous sommes appelés d'abord à devenir disciples et en toute occasion de la vie de l'Église une vocation peut germer. Il suffit d'écouter les témoignages de nombreux prêtres, religieux et religieuses, consacrées qui manifestent que c'est par une rencontre, un événement, une célébration qu'ils se sont mis en marche de manière plus ou moins spontanée. C'est pourquoi le Pape demande que l'on encourage et soutienne *« ceux qui montrent des signes clairs de l'appel à la vie sacerdotale et à la consécration religieuse »*.

Pour cela, il faut réapprendre à accueillir, à recevoir les vocations que Dieu nous donne. Notre vie quotidienne risque souvent de nous crispier, de nous tendre. Nous souhaitons tellement souvent que Dieu passe par les chemins que nous avons nous-mêmes déjà empruntés. Mais il nous faut comprendre qu'il existe une grande différence entre ce que nous voulons faire pour Dieu et ce que Dieu veut faire à travers nous. Peut-être faut-il chercher à nous délivrer progressivement de ce que nous voulons faire pour Dieu afin de mieux découvrir ce que Dieu veut faire à travers nous.

L'homme est un être créé libre. Saint Paul dans l'épître aux Galates (Ga 5, 13) rappelle que *« vous avez été appelés à la liberté »*. Appelés : c'est donc le vœu de Dieu, c'est une vocation. L'homme est un être qui doit devenir ce qu'il est : cette charge revient à sa propre liberté. Nous le savons, cette liberté a été mystérieusement accidentée, mais elle n'est pas détruite, elle est simplement abîmée. Dieu a voulu que nous soyons les auteurs d'un possible ; il n'a pas voulu que nous soyons les exécuteurs d'un réel déjà prescrit. Ma liberté constitue donc une réponse à cette grandeur que Dieu nous fait du don et de l'assurance de la liberté dans l'Amour. On ne peut pas trouver Dieu si on n'est pas décidé à le suivre : *« Venez et*

voyez » nous dit l'Évangile. Et ce n'est pas le contraire qui est demandé comme s'il fallait voir et venir ensuite. Non, il faut d'abord faire le pas. « *Cherchez d'abord le Royaume de Dieu* », dit Jésus : comment mettre le « d'abord » dans nos vies, si ce n'est en répondant à l'appel de Dieu par notre vocation ?

Dans l'Église locale

Le Pape termine son message en affirmant que « *la capacité à cultiver les vocations est un signe caractéristique de la vitalité d'une Église locale* ». La référence à l'Église locale me paraît tout à fait intéressante. En effet, l'Église locale c'est d'abord le diocèse, c'est-à-dire cette portion du Peuple de Dieu confiée à un évêque, afin que la Bonne Nouvelle du Christ ressuscité soit annoncée en tous lieux. Le Pape insiste sur la vitalité de cette Église locale. On peut donc également affirmer que nos communautés chrétiennes, nos paroisses constituent l'Église locale. De nos jours, beaucoup d'efforts sont déployés pour rendre visible le rassemblement des chrétiens. Ces rassemblements peuvent être le signe visible d'une certaine vitalité, sans compter bien sûr que cette vitalité peut exister tout autant dans ce qui ne fait pas de bruit. C'est souvent dans le cadre de ces grands rassemblements que chacun peut découvrir comment il trouve sa place, sa propre vocation. Un pèlerinage, un rassemblement diocésain, une célébration de confirmation, d'ordination, de vœux perpétuels, d'envoi en mission, constituent souvent des occasions d'appels à ce que chacun suive le Christ et se décide en fonction de lui dans la vie de l'Église et du monde.

Le signe par excellence du rassemblement ecclésial est celui de l'eucharistie dominicale. Les différents efforts pastoraux pour renouveler la sanctification du dimanche, le Jour du Seigneur, donnent à penser qu'il y a là une chance pour la vie de l'Église et les vocations dans l'Église locale. Le dimanche est bien le jour où l'Église se construit dans la foi au Christ Ressuscité, dans l'écoute de la Parole de Dieu (comme vient de le rappeler le pape Benoît XVI dans l'exhortation apostolique post-synodale *Verbum Domini* sur la Parole de Dieu) et la célébration de l'eucharistie. C'est vraiment le jour de l'assemblée

chrétienne, le jour où l'Église se donne à voir. C'est également le jour du partage (celui de la Parole, de l'eucharistie et dans la solidarité, le souci du bien commun).

Le dimanche constitue donc une chance pour l'avenir des chrétiens : en effet, de quoi les chrétiens auront-ils besoin dans l'avenir et où pourront-ils le trouver afin d'être fidèles à leur vocation ? Les chrétiens ont besoin d'approfondir leur foi : les diverses propositions liées à la messe dominicale (catéchèse du dimanche, partage de la Parole, messe des familles, temps forts) manifestent qu'il y a là un moment où les gens sont plus réceptifs et qui permet une grande cohérence (entre enseignement – célébration – convivialité – souci des autres – envoi). Les chrétiens ont besoin de célébrer Jésus-Christ : dans plusieurs diocèses, la question se pose, surtout dans les zones rurales, de savoir où la messe dominicale pourra être célébrée, afin que cette célébration soit nourrissante, vivifiante pour les chrétiens. Il convient d'être attentif à ce que les enfants et les jeunes puissent bien y trouver leur place. Il faut surtout que cette célébration de la messe donne envie à la communauté de s'y retrouver. C'est en s'appuyant sur ce dynamisme, et non pas d'abord en fonction du nombre de prêtres disponibles, que nous pourrons avancer dans cette perspective. On ne peut fonder une pastorale des vocations sur un manque, mais sur un appel, un projet, un dynamisme. Les chrétiens ont besoin d'être envoyés dans le monde et de vivre le partage, notamment avec les plus démunis. La célébration de l'eucharistie ne doit pas renvoyer à un repliement sur soi. Au contraire, la messe est un envoi ; elle se termine par l'envoi du diacre ou du prêtre : « *Allez dans la paix du Christ.* » Ce n'est que parce qu'ils seront véritablement nourris dans leur foi que les chrétiens trouveront la force de témoigner dans le monde et qu'ils pourront exercer la charité, notamment auprès des plus pauvres et qu'ils comprendront mieux quelle est leur vocation, à quels appels, en confiance, ils peuvent répondre.

S'adresser aux Églises locales pour qu'elles puissent proposer les vocations, c'est aussi faire un acte de foi : en effet, c'est croire que nos Églises locales sont capables de susciter en leur sein des vocations spécifiques au service du peuple de Dieu. Cette foi s'enracine dans la vitalité de nos communautés chrétiennes. Une communauté qui, par exemple, ne se motive pas pour éduquer les enfants ou les jeunes à la foi chrétienne, peut-elle susciter des vocations en son sein pour le

service de l'Église ? On peut en douter. Par contre, c'est souvent parce qu'un chrétien, jeune ou moins jeune, a fait l'expérience d'une communauté chrétienne vivante, qu'il peut trouver la force de répondre à un appel de Dieu dans son Église. Par ce message, le Pape nous éduque au discernement de la vitalité de notre foi chrétienne dans nos communautés. N'est ce pas d'ailleurs là l'essentiel : être témoin du Christ mort et ressuscité, une Bonne Nouvelle toujours actuelle pour nos contemporains.

Proposer les vocations dans l'Église locale, ce thème donné par le pape Benoît XVI pour la journée mondiale de prière pour les vocations, me paraît donc tout à fait pertinent pour l'Église telle qu'elle se vit aujourd'hui dans notre pays et dans le monde. Nos communautés chrétiennes sont ainsi confirmées dans leur rôle de lieu vocationnel. Tous les chrétiens, ministres ordonnés (évêques, prêtres et diacres), consacré(e)s, religieux et religieuses, laïcs, familles, doivent donc se sentir particulièrement concernés par cet appel de l'évêque de Rome. Ainsi nous pourrions tous faire effort selon les souhaits du Pape dans son message « *pour que chaque Église locale se fasse toujours plus sensible et attentive à la pastorale des vocations* ». ■

NOTES

1 - *Lettre aux catholiques de France. Proposer la foi dans la société actuelle*, Paris, Cerf, 1996.



Vers une Église de la confiance

Un professeur de mathématiques et deux de philosophie, un cadre financier, une théologienne et un agent d'assurance, un historien artiste et... un archevêque. Derrière cet inventaire à la Prévert, l'Arbre à Palabres, un groupe de réflexion du diocèse de Poitiers. Un diocèse un peu particulier, caractérisé par les communautés locales initiées par Albert Rouet pour

entretenir et faire fructifier la Parole de Dieu à travers une nouvelle organisation originale du territoire. Il a ainsi fait confiance à tous les baptisés dans les services et les mouvements de son diocèse. Quinze ans plus tard, ce livre, dans l'esprit des orientations du diocèse, s'empare des questions qui traversent l'Église et la société avec une vraie liberté de parole. Il diversifie les approches pour stimuler la réflexion ; il invite le lecteur à découvrir que la liberté et la confiance permettent à chacun de manifester ses qualités pour le bien de tous. Vers une Église de la confiance.

Bayard, 2011, 256 p., 15 €

Vient de paraître !

Vous avez fait de moi un évêque heureux

Dans ces entretiens avec Éric Boone et Marc Taillebois, Mgr Albert Rouet livre son regard personnel sur sa mission d'évêque durant ses 17 années à la tête du diocèse de Poitiers. En montrant comment il a mené la vie diocésaine avec l'ensemble des acteurs diocésains, il illustre la façon dont se met en place la mission concrète d'un évêque et expose aussi ses grandes convictions sur l'Église, dont l'importance fondatrice du baptême.

Les Éditions de l'Atelier, 2011, 176 p., 18 €

P Proposer les vocations dans l'Église locale : approche ecclésiologique

Laurent Villemin

Professeur au Theologicum, Faculté de théologie
et de sciences religieuses, Institut catholique de Paris

Qu'est-ce que l'Église locale ? Il y a fort à parier que beaucoup de catholiques répondraient : la paroisse. Cependant, si l'on regarde les textes du concile Vatican II, on s'aperçoit que l'expression « Église locale », *Ecclesia localis* en latin, est employée sept fois : dans quatre cas, elle désigne le diocèse (*Presbyterorum ordinis* 6, *Ad gentes* 19, 27, 32), dans un cinquième cas le diocèse dans son contexte culturel (*Lumen gentium* 23), deux autres fois un regroupement de diocèses (*Unitatis redintegratio* 14). Par l'expression « Église locale », c'est donc d'abord la réalité diocésaine qui est désignée. Bien sûr, le concile Vatican II utilisera également l'expression « Église particulière », *Ecclesia particularis*, pour rendre compte du diocèse. C'est d'ailleurs le choix que fera le code de droit canonique de 1983 pour nommer le diocèse : il abandonnera « Église locale » au profit de « Église particulière¹ ». D'autres documents utiliseront l'expression « Église locale » pour désigner la paroisse. Le vocabulaire n'est donc pas univoque et pas toujours très précis. Lorsque le pape Benoît XVI indique comme thème de réflexion pour la 48^e journée mondiale de prière pour les vocations « Proposer les vocations dans l'Église locale », on peut donc penser qu'il s'agit de la paroisse, mais il est théologiquement fondé d'envisager qu'il s'agit aussi du diocèse. C'est cette dernière piste que nous aimerions approfondir ici.

En effet, il y a une sorte de paradoxe : d'un côté, l'Église locale diocésaine a été remise en valeur par le concile Vatican II, et la théologie qui s'est développée à partir de lui mais, d'autre part, force est

de reconnaître que dans la vie de nombreux chrétiens la dimension diocésaine n'est guère présente et signifiante, c'est plutôt la paroisse, ou un mouvement, ou même l'Église universelle qui joue un rôle central. Il en va de même chez beaucoup de séminaristes ou de jeunes gens ou jeunes filles qui se destinent à la vie religieuse. Sur ce point, le concile Vatican II semble connaître une certaine résistance dans sa réception. C'est d'autant plus dommageable que, malgré cela, c'est souvent dans ce cadre diocésain que les prêtres ont à exercer leur ministère, qu'ils soient prêtres diocésains mais également prêtres appartenant à un institut religieux ou une société de vie apostolique. De plus, cela concerne également tous les baptisés puisque le diocèse comporte également nombre de structures de participation qui font de lui une cellule fondamentale de l'Église, une portion du peuple de Dieu.

Dans un premier temps, nous nous arrêterons d'abord aux caractéristiques théologiques essentielles d'une Église locale diocésaine. C'est, en effet, le seul moyen d'approfondir le lien existant entre diocèse et vocations, ce sera le deuxième temps de notre réflexion. Enfin, nous concentrerons notre attention sur la question du presbyterium et sur celle de l'incardination qui revêtent, l'un et l'autre, une signification particulière pour l'appel au ministère presbytéral, qu'il soit diocésain ou religieux.

Qu'est-ce qu'un diocèse ?

La définition la plus claire et la plus ramassée du diocèse se trouve dans le décret *Christus Dominus* du concile Vatican II sur le ministère des évêques au numéro 11 : « *Un diocèse est une portion du peuple de Dieu confiée à un évêque pour qu'avec l'aide de son presbyterium, il en soit le pasteur : ainsi le diocèse, lié à son pasteur et par lui rassemblé dans le Saint Esprit grâce à l'Évangile et à l'Eucharistie, constitue une Église particulière en laquelle est vraiment présente et agissante l'Église du Christ, une, sainte, catholique et apostolique.* » Cette définition a été reprise *in extenso* dans le code de droit canonique au canon 368.

Le théologien A. Cattaneo² distingue trois types d'éléments présents dans cette définition. Il s'agit d'abord des facteurs qu'il

appelle « génétiques », à savoir l'Évangile, l'Eucharistie et l'Esprit Saint. Ensuite, il qualifie d'élément substantiel la portion du peuple de Dieu que constitue le diocèse. Enfin, il identifie l'élément ministériel, c'est-à-dire l'évêque, Pasteur, avec l'aide de son presbyterium.

Il n'est pas question de faire ici un cours d'ecclésiologie qui reprendrait et développerait chacun de ces éléments, mais nous voudrions les examiner au regard de la thématique de cette 48^e journée mondiale des vocations : « Proposer les vocations dans l'Église locale ».

Commençons par l'élément substantiel, à savoir cette portion du peuple de Dieu. Il rappelle que le diocèse concerne tous les baptisés quel que soit leur état de vie, leur ministère ou leur charisme. Dans l'ecclésiologie catholique, il s'agit donc de la cellule de base de l'Église une, sainte, catholique et apostolique. Proposer les vocations dans cette Église c'est donc d'abord ouvrir les chrétiens à cette dimension diocésaine de l'Église et leur faire découvrir que chacun y a sa place, son rôle, sa vocation. On ne peut considérer comme un hasard que, dans le code de droit canonique, au titre consacré à l'organisation des Églises particulières, c'est le synode diocésain qui arrive en tête dans les institutions diocésaines, avant la curie diocésaine et les autres conseils. Même s'il ne se réunit que rarement dans la pratique actuelle de l'Église en France, il est symptomatique de la synodalité essentielle de l'Église, de la participation de tous les baptisés à la vie du diocèse et au gouvernement de l'évêque. C'est un des lieux par excellence où chacun découvre l'originalité et la nécessité de sa vocation particulière. A ce titre, le synode diocésain est une sorte de modèle de tous les conseils qui marquent la vie du diocèse.

On sait cependant qu'une institution, aussi nécessaire soit-elle, ne suffit pas à éveiller chez une personne une quelconque vocation. C'est la vie rencontrée et accueillie qui donne cet élan pour se lancer dans la voie singulière que constitue l'existence de chacun, aux yeux de Dieu et aux yeux des hommes. L'enjeu est donc que les différentes institutions de l'Église locale soient donc porteuses de vie et qu'ainsi elle permette la rencontre du Christ. « *Je suis venu pour que les hommes aient la Vie, pour qu'ils l'aient en abondance* » (Jn 10, 10).

C'est pour cette raison que la définition du diocèse de *Christus Dominus* comporte les éléments « génétiques », c'est-à-dire les éléments qui donnent la Vie : l'Évangile, l'Eucharistie et le Saint Esprit. Il va de soi que l'Esprit Saint ne fait pas nombre avec l'Évangile et

l'Eucharistie : il est totalement présent en chacune d'elle et, en même temps, il est présent en dehors d'elles sous de multiples formes. Si donc l'Évangile et l'Eucharistie constituent des éléments vitaux de la vie diocésaine alors ils sont également essentiels dans la proposition des vocations dans l'Église locale. Ils ne doivent donc pas seulement être présents à l'intérieur du diocèse dans les mouvements et les paroisses, mais ils doivent avoir une existence proprement diocésaine. Pour l'Eucharistie, c'est d'abord la messe chrismale, mais également des célébrations présidées par l'évêque dans la cathédrale ou dans tout autre lieu, spécialement les rassemblements diocésains. Pour l'Évangile, ce peut être, comme on le constate dans de nombreux diocèses, des démarches concertées de lecture d'un Évangile permettant la constitution de groupes mais également des rencontres diocésaines. Ce n'est pas un hasard si nombre de jeunes et de moins jeunes citent aujourd'hui ces lieux comme déterminants dans leur foi ou dans la reprise de leur chemin chrétien. Pour certains, cela a même été le déclic d'une vocation et d'une volonté d'engagement au service de l'Église.

Le dernier élément de la définition du diocèse est l'élément ministériel : l'évêque assisté de son presbyterium³. L'évêque est le pasteur du diocèse, de son peuple, mais il n'est pas seul. Il est entouré des prêtres. L'évêque et les prêtres sont donc essentiels dans l'ecclésiologie catholique et dans l'Église diocésaine. Elle ne peut vivre sans eux et la proposition de la vocation presbytérale est donc centrale. Mais cette dernière ne peut se faire simplement comme une rengaine ou comme une démarche de marketing, elle est fondamentalement reliée à la nature même de l'être chrétien et à l'essence de l'Église. C'est ce que nous aimerions examiner dans la section qui s'ouvre maintenant.

Diocèse et vocations

Proposer les vocations c'est, d'une manière ou d'une autre, faire goûter à la Vie, et spécialement à la Vie en Christ. Le diocèse s'inscrit dans cette mission de manière tout à fait particulière. Nous voudrions ici souligner trois dimensions par lesquelles le diocèse permet de goûter à la Vie.

Une Église sur un territoire

L'Église catholique prévoit que les diocèses sont habituellement circonscrits sur un territoire, ainsi que le rappelle le code de droit canonique au canon 372 § 1 : « *En principe, la portion du peuple de Dieu qui constitue un diocèse ou une autre Église particulière sera circonscrite en un territoire déterminé de sorte qu'elle comprenne tous les fidèles qui habitent ce territoire.* » Pourquoi une telle disposition ? Le territoire est d'abord un élément objectif qui permet à l'Église de déployer l'essence de sa mission : le rassemblement et la réconciliation en Jésus Christ de la diversité. Cette diversité peut être de multiples natures : ethnique, linguistique, sociale, culturelle, politique... « *Il n'y a plus ni Juif ni Grec, il n'y a plus ni esclave ni libre, il n'y a plus ni homme ni femme ; car tous vous êtes un en Jésus Christ* » (Ga 3, 28). La vocation de l'Église locale est donc une vocation à la réconciliation dans un territoire donné.

Mais la notion de territoire ne désigne pas seulement, et pas d'abord, un espace géographique, elle caractérise une histoire particulière, une culture, une manière d'être ; ce que l'on désigne par ailleurs par la notion de terroir. Le diocèse est donc un lieu privilégié d'acculturation de la foi, c'est-à-dire une rencontre originale et toujours singulière entre l'Évangile et un terroir donné. « Proposer les vocations dans l'Église locale », c'est donc faire aimer cette rencontre entre Dieu et une portion de son peuple. Cela passe par un attachement profond à une terre, à un peuple, à une culture. C'est se passionner pour eux. Cela est valable pour toutes les vocations, qu'elles soient des vocations à la vie laïque, à la vie religieuse ou au ministère ordonné.

La dimension missionnaire de l'Église diocésaine

Vivre de la vie de Dieu c'est participer à sa passion pour tout homme, qu'il soit chrétien, croyant d'une autre religion ou incroyant. Là encore, il n'est pas anodin que le décret sur le ministère des évêques dont nous avons déjà parlé insiste sur cette dimension missionnaire du ministère épiscopal, et donc de l'Église diocésaine : « *Que les évêques s'appliquent à leur charge apostolique comme des témoins du Christ devant tous les hommes, non seulement prenant soin*

de ceux qui suivent déjà le Prince des pasteurs, mais se consacrant aussi de tout cœur à ceux qui dévièrent en quelque manière du chemin de la vérité ou qui ignorent l'Évangile et la miséricorde salvatrice du Christ. Ainsi agiront-ils jusqu'au moment où tous enfin marcheront "en toute bonté, justice et vérité" (Ep 5, 9) » (Christus Dominus 11). Bien qu'il soit un peu long, il est spirituellement et théologiquement central de citer le canon 383 du code de droit canonique qui prend soin de préciser qui sont ceux vers qui l'évêque du diocèse est envoyé :

« § 1. Que dans l'exercice de sa charge pastorale, l'Évêque diocésain montre sa sollicitude à l'égard de tous les fidèles confiés à ses soins, quels que soient leur âge, leur condition ou leur nationalité, qu'ils habitent sur son territoire ou qu'ils s'y trouvent pour un temps ; qu'il applique son souci apostolique même à ceux qui ne peuvent pas assez bénéficier de l'activité pastorale ordinaire à cause de leurs conditions de vie, ainsi qu'à ceux qui ont abandonné la pratique religieuse.

§ 2. S'il a dans son diocèse des fidèles de rite différent, il pourvoira à leurs besoins spirituels par des prêtres ou des paroisses de ce rite, ou bien par un vicaire épiscopal.

§ 3. Qu'envers les frères qui ne sont pas en pleine communion avec l'Église catholique, il se comporte avec bonté et charité, en encourageant l'œcuménisme tel que le comprend l'Église.

§ 4. Il considérera comme confiés à lui dans le Seigneur les non-baptisés pour que, à eux aussi, se manifeste la charité du Christ dont l'Évêque doit être le témoin devant tous ».

On notera que l'on retrouve ces différentes dimensions dans la liturgie de l'ordination d'un évêque. L'évêque n'est donc pas seulement envoyé pour les fidèles catholiques, ou même pour les chrétiens, mais également pour les non baptisés, « pour que se manifeste la charité du Christ dont l'évêque doit être le témoin devant tous ». Telle est la vocation de l'évêque parce que telle est la vocation de l'Église locale diocésaine. Ainsi donc « proposer les vocations dans l'Église locale », c'est faire entrer tous les baptisés dans cette dynamique missionnaire, c'est éveiller leur regard, leur attention pour ceux et celles qui les entourent. Le but n'est pas de faire preuve de prosélytisme mais simplement – et c'est déjà beaucoup – de manifester la charité du Christ à leur égard. Entrer dans cette dynamique c'est vivre. Il s'agit donc là d'une des conditions pour que chacun puisse discerner sa vocation propre et la manière de participer à ce mouvement d'amour.

Une Église locale en communion

L'Église locale diocésaine est une, sainte, catholique et apostolique, mais elle l'est aussi parce qu'elle est en communion avec les autres Églises locales diocésaines. Il n'y a donc pas d'Église locale sans Église universelle, de même qu'il n'y a pas d'Église universelle sans Église locale. « Proposer les vocations dans l'Église locale » c'est éveiller en permanence à cette communion universelle de toute Église locale. Cela se fait de manière concrète en développant les relations entre les Églises, en communiquant sur les vocations de missionnaires au loin, en encourageant des échanges de ministres, en permettant à des jeunes de partir dans le cadre de la coopération, en invitant pour des conférences des témoins susceptibles de témoigner de l'action de l'Évangile dans d'autres Églises locales. Le rôle de l'évêque est ici également essentiel de par sa participation au collège des évêques et à son intégration dans les différentes instances de synodalité épiscopale : la province métropolitaine, la Conférence des évêques, des instances continentales, des commissions au plan de l'Église tout entière. Cette insistance sur l'ouverture de toute Église locale diocésaine résulte de la nature catholique de notre Église, mais également de l'ouverture mondiale dans laquelle chacun d'entre nous est aujourd'hui plongé. « Proposer les vocations dans l'Église locale » c'est aussi en manifester la dimension planétaire internationale et souligner comment tout engagement, même local, lui est lié. Obérer cette dimension serait confiner celui ou celle qui s'engage dans l'Église locale à un enfermement, à une mutilation, qui ne serait ni conforme à la théologie de l'Église catholique, ni pertinent dans la manière actuelle que nous avons de vivre la mondialisation.

L'incardination et le presbyterium

Les points précédemment développés concernaient toutes les vocations. Nous aimerions maintenant insister sur quelques points touchants plus particulièrement au ministère de prêtre dans l'Église locale diocésaine. Ces éléments ne se veulent pas exhaustifs mais

nécessitent d'être soulignés dans le contexte actuel de propositions d'une vocation presbytérale, qu'elle soit diocésaine ou religieuse.

Proposer une vocation presbytérale dans l'Église diocésaine réclame aujourd'hui de ne pas la réduire à la mission de curé ou de prêtre en paroisse. Il est bien clair que ces dernières sont aujourd'hui absolument nécessaires à la vie des communautés chrétiennes et que, par ailleurs, elles sont une réalisation par excellence de la dimension pastorale du ministère presbytéral. Cependant la diversité des formes d'exercice du ministère presbytéral ne doit pas être perdue de vue, à la fois pour la richesse de la mission chrétienne elle-même mais également pour la pertinence de la proposition de vocation à des jeunes aujourd'hui. Soyons clairs : il n'est peut-être pas sain de réduire la proposition presbytérale diocésaine à une proposition de mission en paroisse. A ce titre, la relecture du numéro huit du décret *Presbyterorum ordinis* sur le ministère et la vie des prêtres nous paraît particulièrement éclairant : « *Du fait de leur affectation au service d'un diocèse en dépendance de l'évêque local, ils (les prêtres) forment tout spécialement à ce niveau un presbyterium unique. Certes, les tâches confiées sont diverses ; il s'agit pourtant d'un ministère sacerdotal unique exercé au bénéfice des hommes. C'est pour coopérer à la même œuvre que tous les prêtres sont envoyés, ceux qui exercent un ministère paroissial ou supraparoissial comme ceux qui se consacrent à un travail scientifique de recherche ou d'enseignement, ceux-là mêmes qui travaillent manuellement et partagent la condition ouvrière – là où, avec l'approbation de l'autorité compétente, ce ministère est jugé opportun – comme ceux qui accomplissent d'autres tâches apostoliques ou ordonnées à l'apostolat. Finalement, tous visent le même but : édifier le Corps du Christ ; de notre temps surtout, cette tâche réclame des fonctions multiples et des adaptations nouvelles.* » On rétorquera que les conditions ont changé et que la pénurie de prêtres qui touche notre pays ne permet plus cette diversité d'engagement presbytéral. Si cela est en partie vrai, il serait dommage que cette multiplicité de figures presbytérales disparaisse. C'est l'édification du corps du Christ qui en pâtirait ainsi que l'inculturation de l'Évangile.

De plus, et tout à fait concrètement, une incardination diocésaine qui équivaudrait à une absence de mobilité aussi bien à l'inté-

rieur du diocèse qu'à l'extérieur risque fort de rebuter nombre de jeunes aujourd'hui. Or, il serait fort préjudiciable à la mission de l'Église et à son essence que l'incardination diocésaine soit une vocation en forte baisse ou même sur le point de disparaître. Cela ne correspondrait pas à la volonté du concile Vatican II et des derniers souverains pontifes. En effet, à partir du concile de Trente et avec le code de droit canonique de 1917, l'incardination avait eu tendance à se réduire à un simple lien de type juridique entre l'évêque et un prêtre. Le concile Vatican II lui a rendu son aspect pastoral primitif par les décrets *Christus Dominus* et *Presbyterorum ordinis* : le cleric incardiné se met au service d'une Église particulière, c'est-à-dire d'une communauté de fidèles (cf. *Lumen gentium*) ; il ne s'agit plus d'un simple lien hiérarchique à l'évêque. Cette dimension a été encore davantage amplifiée par le pape Jean-Paul II dans son exhortation apostolique *Pastores dabo vobis* en 1992 : « Dans cette perspective, il faut considérer comme valeur spirituelle du prêtre, son appartenance et son dévouement à l'Église particulière. Ces réalités ne sont pas seulement motivées par des raisons d'organisation et de discipline. Au contraire le rapport avec l'évêque dans l'unité du presbyterium, le partage de sa sollicitude pour l'Église, le dévouement pastoral au service du peuple de Dieu dans les conditions historiques et sociales concrètes de l'Église particulière sont des éléments qu'on ne peut pas négliger quand on veut tracer le portrait du prêtre et de sa vie spirituelle. En ce sens, "l'incardination" ne se réduit pas à un lien juridique, mais elle suppose aussi une série d'attitudes et de choix spirituels pastoraux contribuant à donner sa physionomie propre à la vocation du prêtre. » Et le pape de poursuivre : « Il est nécessaire que le prêtre ait conscience que le fait d'être dans une Église particulière constitue, de soi, un élément déterminant pour vivre une spiritualité chrétienne. En ce sens, le prêtre trouve précisément dans son appartenance et dans son dévouement à l'Église particulière une source de sens, de critères de discernement et d'action, qui modèlent sa mission pastorale et sa vie spirituelle. » On l'aura compris : l'incardination diocésaine équivaut à un lien substantiel d'un prêtre avec une portion du peuple de Dieu. Pour se manifester concrètement dans sa dimension pastorale et spirituelle, elle a besoin d'un certain nombre de conditions qu'il convient de ne pas négliger. C'est la pertinence et l'actualité du ministère presbytéral diocésain qui est en jeu et l'actua-

lité de l'invitation de Benoît XVI : « Proposer les vocations dans l'Église locale ».

Enfin, comme on le sait, le presbyterium n'est pas seulement composé des prêtres qui sont incardinés dans un diocèse. Il comporte également tous les prêtres ayant une nomination ou une mission dans ce diocèse, qu'ils viennent d'un autre diocèse ou qu'ils soient religieux. Cette dimension est importante et nous rappelle que ce n'est pas seulement le lien d'incardination qui fait le presbyterium et son unité mais la mission. C'est pour la mission que les prêtres sont ordonnés. Cette variété du presbyterium souligne également que peuvent collaborer en son sein des prêtres incardinés dans un diocèse et d'autres prêtres religieux. Nous avons ici un signe tangible que l'Église ne peut exister sans la vie religieuse et sans la dimension séculière. C'est une tension, certes, mais une tension vitale.

« Proposer les vocations dans l'Église locale » est donc une invitation qui a des répercussions ecclésiologiques beaucoup plus profondes que de désigner l'Église locale comme un bassin de recrutement pour les vocations ou comme un lieu dans lequel il ne faut pas omettre « de parler des vocations ». Nier ou détourner ces implications ecclésiologiques, ce serait réduire la puissance de la grâce de susciter aujourd'hui la Vie et « *la Vie en abondance* » (Jn 10,10). ■

NOTES

1 - Sur ce thème et les raisons de ce choix, on consultera H. LEGRAND, « La réalisation de l'Église en un lieu » dans B. LAURET et Fr. REFOULÉ, *Initiation à la pratique de la théologie*, vol. III, pp. 143-329 ; G. ROUTHIER, « "Église locale" ou "Église particulière" : querelle sémantique ou option théologique », in : *Studia Canonica*, 25, 1991, 277-334 et L. VILLEMEN, « Le diocèse est-il une Église locale ou une Église particulière ? Quel est l'enjeu de ce vocabulaire ? », in H. LEGRAND et Ch. THÉOBALD, *Le ministère des évêques au concile Vatican II et depuis*, Cerf, La Croix, Paris, 2001.

2 - A. CATTANEO, *La Chiesa locale. I fondamenti ecclesiológicos e la sua missione nella teologia post-conciliare*, Libreria Editrice Vaticana, 2003, 335 p.

3 - On peut regretter ici que les diacres ne soient pas plus explicitement mentionnés. Cela s'explique par le fait que le concile Vatican II n'avait pas totalement intégré cette réalité qui connaît pourtant un développement important et essentiel par la suite.

P Proposer les vocations dans l'Église locale : de la lexicographie à l'engagement ecclésial

Dominique Barnérias
prêtre du diocèse de Versailles,
curé de Sartrouville

Le thème qui est donné à l'Église pour la journée mondiale de prière pour les vocations 2011 mérite une réflexion en tant que tel. Ce titre n'est pas indifférent, en particulier dans le contexte de l'Église de France, où le mot « proposer » est lesté, pour l'Église de France, d'une histoire tout à fait particulière depuis le rapport Dagens de 1994.

Mais il peut être aussi opportun de retourner l'expression pour étudier ce que l'Église locale propose pour les vocations. L'Église locale est le lieu, mais aussi, nous le verrons, le sujet de la proposition. On peut en particulier s'intéresser à ce que propose l'Église locale lorsqu'elle est réunie dans un synode diocésain.

Les synodes représentent en effet le peuple de Dieu d'un diocèse, en acte de discernement pour son avenir, pour comprendre quelle est la volonté de Dieu pour sa vie et sa mission, dans un contexte culturel et social particulier. Dans le code de droit canonique de 1983, le synode est le premier organe de collaboration qui est donné à l'évêque (dans le titre III sur l'organisation interne des Églises particulières), avant la curie diocésaine, le conseil presbytéral, le chapitre, le conseil pastoral diocésain. C'est dire son importance pour le gouvernement d'une Église locale et pour la prise de conscience de la responsabilité d'une Église en tant que telle. Nous pourrions donc analyser quelques propositions que font les Églises locales à travers leur synode, pour les vocations.

Que signifie « proposer » ?

Pourquoi le terme proposer est-il utilisé là ? Pourquoi est-ce qu'on n'a pas dit « appeler aux vocations dans l'Église locale » ? Après tout, on a à faire retentir un appel.

Alors que signifie le verbe « proposer » ? Voilà ce qu'apprend le dictionnaire (*Dictionnaire culturel en langue française*), avec quatre sens distinct – du moins impliquant au plus impliquant – qui peuvent dessiner une trajectoire pour la pastorale des vocations.

Proposer, c'est, au sens étymologique, « poser devant » (latin *proponere*).

1. Proposer quelque chose à quelqu'un, c'est mettre devant son regard, montrer. Proposer quelque chose à l'admiration, au respect de tous. Donner en exemple, donner comme modèle. Donc il faut d'abord rendre visible les vocations, les montrer, les mettre en valeur. Simplement faire savoir que ça existe.

2. Proposer, c'est aussi faire connaître une chose à quelqu'un, soumettre à son choix, faire connaître la solution qu'on apporte à un problème, ou bien proposer un prix dans une négociation. Par exemple, proposer un nom pour chose nouvelle, ou proposer une loi, un amendement. Il s'agit là d'ouvrir des chemins nouveaux, de mettre en évidence des solutions qui n'étaient pas jusque-là envisagés. La vocation, ce n'est pas simplement quelque chose qui existe, ou qui existait, c'est aussi un chemin d'avenir, une porte ouverte, une réponse que chacun peut donner.

3. Proposer, c'est également soumettre (un projet, une entreprise) en demandant d'y prendre part. Proposer à quelqu'un de faire quelque chose : lui conseiller de le faire. C'est ici une démarche plus impliquante : je propose une vocation particulière à quelqu'un. Je lui propose de réfléchir à un engagement, je l'invite à vivre une démarche. Cette proposition d'action peut être en réponse à une attitude ou à une demande reçue. On est dans la proposition individuelle, voire dans l'interpellation.

4. Demander à quelqu'un d'accepter (ce qu'on veut lui donner, ce qu'on veut faire pour lui), par exemple, il m'a proposé de l'argent, il m'a proposé son aide. C'est quasiment un synonyme d'offrir. Le dictionnaire donne une citation d'Alfred de Musset qui n'a peut-être

pas sa place dans un article sur les vocations, mais qui est éclairante : « *Le fils d'un des plus riches banquiers de Paris avait proposé à une célèbre lingère une loge à l'Opéra et une maison de campagne qu'elle avait refusé.* » Alors peut-on proposer les vocations dans ce sens-là ? Il peut s'agir d'inviter à vivre une expérience, ce que font par exemple aujourd'hui des instituts missionnaires, avec un certain succès. Mais lorsque Dieu appelle, ne fait-il pas autre chose que d'inviter l'homme à accepter ce qu'il veut lui donner ?

Mais une autre question se pose à propos de ce verbe : il est ici à l'infinitif. Alors qui propose ? Et à qui propose-t-on ? Il me semble que la réponse à cette question se trouve dans la suite de la phrase : c'est l'Église locale qui a à proposer les vocations et c'est à l'Église que les vocations sont proposées, offertes. L'Église est à la fois le sujet et l'objet de cette action de proposer. Elle les propose à certains de ses membres, mais c'est aussi en tant qu'Église qu'elle a à répondre à cette proposition.

L'expérience française de « la proposition de la foi »

Mais le terme de proposer a aussi son sens pour nous dans l'arrière-plan de la « proposition de la foi ». La *Lettre aux catholiques de France* a invité les catholiques de France à retrouver « *le geste initial de l'évangélisation : celui de la proposition simple et résolue de l'évangile du Christ* » (p. 37).

Les deux rapports Dagens de 1994 et de 1995, puis la *Lettre aux catholiques de France* de 1996 réalisent d'abord un travail de discernement sur la situation de l'Église dans la société française, sur les transformations et les besoins de cette société. Les évêques reconnaissent que l'Église vit une situation de crise, répercussion en elle d'une crise sociale profonde, en particulier une crise de la transmission. Ce discernement a aussi été à l'œuvre dans les synodes diocésains, qui sont toujours partis d'une analyse de la situation sociale et ecclésiale pour élaborer des propositions. La manière de vivre la proposition de la foi s'appuie donc sur une connaissance la plus précise possible des personnes auxquelles on s'adresse. Mais ce

discernement porte aussi sur l'action de Dieu au cœur des hommes, en particulier de ceux qui s'adressent à l'Église : « *Il s'agit de percevoir les signes de l'imprévu de Dieu à travers ces demandes multiples.* » Le désir de Dieu est suscité en l'homme par l'Esprit Saint. La proposition de la foi s'adresse donc à une personne déjà porteuse des germes de l'Évangile. La pastorale des vocations demande ce même discernement, sur les conditions présentes de la vie chrétienne, les aspirations des jeunes, la manière dont ils font l'expérience de Dieu et dont Dieu peut les appeler. Nous avons à continuer à être une Église en état de discernement.

La *Lettre aux catholiques de France* met en lumière que cet acte de proposition de la foi se situe dans le cadre de la pastorale ordinaire de l'Église. L'Église est déjà en état d'évangélisation, ou elle doit le devenir dans ses actes les plus habituels. De même, on pourrait affirmer que la proposition de la vocation doit s'inscrire dans la pastorale habituelle de l'Église. Mais de la même manière que c'est toute l'Église qui est en même temps évangélisatrice et toujours à évangéliser, on peut affirmer que c'est toute l'Église qui est appelée et qui doit appeler. Les vocations ne sont pas réservées à un public cible.

Le diocèse comme Église locale

On parle ici d'Église locale, c'est-à-dire d'Église vivant en un lieu, sur un territoire. Dans l'Église catholique, l'Église locale est le diocèse, dont la définition donnée au concile Vatican II a été reprise telle quelle par le code de droit canonique (can. 369) : « *Un diocèse est une portion du peuple de Dieu, confiée à un évêque, pour qu'avec l'aide de son presbyterium, il en soit le pasteur ; ainsi le diocèse, lié à son pasteur et par lui rassemblé dans l'Esprit Saint, grâce à l'Évangile et à l'Eucharistie, constitue une Église particulière en laquelle est vraiment présente et agissante l'Église du Christ, une, sainte, catholique et apostolique* » (*Christus Dominus* 11).

Ce qui est le plus structurant, ce qui constitue intérieurement l'Église, c'est le Saint Esprit, l'Évangile et l'Eucharistie, à laquelle on rattachera les autres sacrements. Le peuple de Dieu est l'Église en tant qu'il se laisse édifier par l'Esprit Saint grâce à l'Évangile et à

l'Eucharistie. L'évêque et son presbyterium, auquel on pourrait ajouter tous ceux que l'évêque appelle pour collaborer à la mission de l'Église sont au service de la vie et de la structuration de l'Église locale. Il y eut une discussion au Concile sur le terme de *portio* (portion), qui fut choisi de préférence à *pars* (partie) puisque la portion comporte toutes les qualités, toutes les caractéristiques essentielles du tout, ce qui n'est pas le cas d'une partie.

Mais l'Église locale n'est pas seulement déterminée par ses caractéristiques théologiques. Elle est aussi déterminée par le fait qu'elle s'incarne en un lieu particulier, dans une culture donnée, dans une histoire qui lui est propre.

Chaque Église est liée à la culture dans laquelle elle vit, c'est au sein de cette culture qu'elle s'inculture. L'Église entière parle toutes les langues et triomphe ainsi de la dispersion de Babel. Mais chaque Église doit être pleinement enracinée dans un peuple, et parler la langue du peuple dans lequel elle vit. Proposer les vocations doit donc aussi être fait en fonction de l'histoire locale, des besoins d'une Église, de la culture d'engagement propre à un lieu.

L'Église locale désigne aussi la territorialité de l'Église. L'Église est liée à un lieu. Elle est envoyée auprès de tous les hommes qui habitent ce lieu. La localisation de l'Église est une garantie pour sa catholicité : elle ne peut se constituer seulement selon des critères d'affinité, d'appartenance sociale, linguistique ou nationale, mais a vocation à recevoir en son sein tous les hommes. Tous sont appelés, tous ont leur place.

La paroisse et le lieu de l'Église

Théologiquement, l'Église locale est le diocèse, mais la localisation renvoie aussi au fait que l'Eucharistie est toujours célébrée en un lieu, et que c'est dans l'Eucharistie que l'Église devient événement et qu'elle accomplit ce qu'elle est comme corps du Christ. Le concile Vatican II met en valeur cette eucharistologie : « *Chaque fois que la communauté de l'autel se réalise en dépendance du ministère sacré de l'évêque, se manifeste le symbole de cette charité et "de cette unité du Corps mystique sans laquelle le salut n'est pas possi-*

ble". Dans ces communautés, si petites et pauvres qu'elles puissent être souvent ou dispersées, le Christ est présent par la vertu de qui se constitue l'Église une, sainte, catholique et apostolique » (LG 26).

Dans la vie habituelle des catholiques, la communauté de l'autel est la communauté paroissiale et non diocésaine. C'est la paroisse qui est le premier lieu de la vie ecclésiale, le lieu où on peut entendre les appels de Dieu. La paroisse est justement définie par un certain nombre de synodes diocésains comme un lieu. Il peut être intéressant de saisir en quel sens ils utilisent ce terme pour comprendre la mission d'Église en un lieu : « La paroisse est lieu d'accueil pour les paroissiens réguliers, occasionnels ou nouveaux ; lieu de prière, car c'est l'Eucharistie qui rassemble et unit la communauté ; lieu de communion, car elle rassemble dans l'unité les diversités humaines, lieu d'envoi en mission, pour annoncer l'Évangile et en témoigner ; lieu de formation (catéchèse, aumôneries...). En un mot elle est la maison ouverte à tous et au service de tous » (Aix-en-Provence, 1989, p. 45).

« Lieux de rassemblement des chrétiens, d'annonce de la Parole de Dieu, de célébration des sacrements en particulier de l'Eucharistie, elles constituent souvent des lieux où diverses communautés de chrétiens se retrouvent » (Angoulême, 1989, 121).

« La paroisse est un lieu d'accueil pour tous, paroissiens réguliers ou occasionnels. Elle est un lieu de communion qui rassemble les fidèles dans leurs diversités. Cette communion se noue dans la célébration des sacrements et tout particulièrement de l'Eucharistie. Elle est un lieu d'évangélisation et d'envoi en mission. Elle est un lieu de formation (catéchèse, formation biblique et théologique) » (Digne, 1994, p. 39).

« La paroisse nouvelle est le lieu où l'Église, accomplissant sa mission, est visible dans son unité et sa diversité » (Bourges, 1990, 7220).

Dans des formules plus ramassées, on trouve dans les Actes du synode d'Avignon : « La paroisse est un lieu ouvert à tous », ou dans celui de Nancy : « La paroisse demeure un lieu naturel où l'Église est visible » ; dans les actes de Périgueux : « lieu de l'accueil le plus proche et des relations les plus directes ».

Ce lieu peut être compris comme le territoire paroissial, mais aussi comme l'église, le presbytère ou la maison paroissiale d'où la mission est organisée, où elle trouve sa source. Mais il est sans doute aussi à comprendre comme l'espace ecclésial local qui permet à

l'Église d'exister. Le lieu, c'est là où on se trouve, d'où l'on part et où l'on revient. L'image de la maison ouverte à tous (Aix) évoque la paroisse comme un lieu familier, grande maison de famille où chacun a quelques souvenirs. Celui qui a une paroisse a un lieu qui est un point de repère dans l'espace et qui peut l'être aussi dans sa vie. Comment ne pas alors penser à la symbolique du clocher au milieu du village, point de convergence des chemins et ligne de fuite vers le ciel... Ces textes insistent sur la capacité qu'offre la paroisse d'être un lieu reconnu, qui a une légitimité « naturelle » à exister. En quelque sorte, la paroisse fait partie du paysage. Elle est visible.

La communauté paroissiale est dans ces textes plutôt sous-entendue. Ce sont les diverses missions de la paroisse qui sont mises en évidence, et le fait que cette communauté est présente dans un espace où elle peut-être connue et reconnue. L'Église locale, c'est l'Église qui a une visibilité, mais cette visibilité est déterminante en tant qu'elle est celle d'un pôle dynamique de vie chrétienne, c'est-à-dire d'un lieu où il y a du sens à se retrouver, et où s'organise la mission de l'Église à partir d'un réseau relationnel et dans une ouverture à l'espace local. La communauté ne peut pas se contenter d'être là, elle trouve son sens dans la manière dont elle suscite des relations dynamiques avec le milieu dans lequel elle se trouve, marqué par les caractéristiques de la mission ecclésiale.

C'est donc bien dans ce lieu qu'est la paroisse, ou bien les différentes formes de rassemblement local de l'Église (aumôneries, mouvement), qu'il faut proposer les vocations.

Quelles propositions pour les vocations ?

Que signifie dans ce cadre de l'Église locale proposer les vocations ? Quelles propositions peut faire l'Église locale pour les vocations lorsqu'elle réfléchit à sa mission, en particulier dans la célébration d'un synode diocésain ?

Sur 48 synodes étudiés entre 1983 et 2009, 31 font des propositions pour la pastorale des vocations. C'est un des thèmes les plus abordés et on le ressent souvent comme une préoccupation majeure des membres des assemblées synodales. Ce souci des vocations est

d'autant plus à souligner que les synodes sont des assemblées majoritairement composées de laïcs qui vivent souvent dans une telle assemblée une forte expérience ecclésiale, une prise de conscience de leur responsabilité ecclésiale. Ils découvrent que l'appel fait partie de cet être ecclésial.

Certains synodes rédigent de véritables petits traités de pastorale des vocations, comme les synodes de Montpellier, Avignon, Saint-Dié, ou le premier synode de Poitiers.

Quelles sont les grandes caractéristiques de la réflexion des synodes ? On va d'abord insister sur le fait que c'est justement toute l'Église locale qui est responsable de l'appel et que c'est également toute l'Église qui est appelée, que l'appel de Dieu est pour tous, l'appel fondamental étant l'appel à la sainteté. Ainsi, le synode de Saint-Dié, en 1990, écrit : *« Le synode souhaite que l'appel à toutes les vocations, spécialement au sacerdoce et à la vie religieuse, devienne l'affaire de tous les baptisés. [...] Ainsi, il souhaite que soient partagées par le diocèse tout entier, ces quatre convictions :*

1) *Bâtir des communautés chrétiennes plus vivantes.*

2) *Prier. [...] Que soit intensifiée la prière pour les vocations. Que soient encouragées les diverses initiatives dans ce sens. Qu'environ une fois par mois, une intention de prière universelle porte sur les vocations. [...]*

3) *Oser appeler. Il faut faire entendre l'appel au sacerdoce et à la vie religieuse, spécialement auprès des jeunes. Qu'aucune occasion ne soit négligée pour informer sur le ministère ordonné et la vie religieuse, comme expérience humaine et chrétienne épanouissante. [...]*

4) *Respecter dans la discrétion le cheminement de chacun. »* (Saint-Dié, 265 et 266).

On a ici une vision de la proposition comme le fait de faire connaître et le fait d'inviter à vivre, d'appeler. On peut remarquer la coexistence de préoccupations très générales, conditions d'existence de l'appel aux vocations, et telle ou telle proposition concrète de mise en œuvre, peu nombreuses ici et qui se développeront ensuite dans les synodes. Un savoir-faire dans l'appel n'en est ici qu'à ses balbutiements. Mais on pense pouvoir proposer des convictions communes partagées par l'ensemble de l'Église locale. Un enjeu de la pastorale des vocations pourrait donc être de parvenir à ce genre de convictions communes sur la proposition des vocations.

Deuxième exemple, le synode de Moulins, tenu en l'an 2000, sous la direction de Mgr Barbarin commence par un premier chapitre intitulé « L'appel de Dieu ». En voici les deux premiers décrets :

« Décret 1 : L'Église naît de l'appel. Elle est la famille de ceux qui ont répondu à l'appel de Dieu lancé par le Christ. Les communautés auront à cœur d'annoncer la vocation universelle à la sainteté et de transmettre d'un même élan l'invitation du Seigneur : aux sacrements du baptême et de la confirmation ; au sacrement du mariage, mystère d'alliance et de don de soi ; à la "suite du Christ" dans la vie consacrée; aux ministères de diacre et de prêtre.

Décret 2 : L'Église ne peut se passer ni des ministères ordonnés (sacerdoce, diaconat), ni du signe de la vie consacrée. Mouvements, groupes et paroisses doivent sensibiliser tous les fidèles à la réalité de cet appel et prier pour que se lèvent les nouvelles vocations dont nous avons besoin. »

Le premier décret du synode situe les vocations dans l'appel universel à la sainteté. C'est toute la communauté chrétienne qui est le relais de cet appel, parce qu'elle est la communauté tout entière appelée. Un tel synode a certainement contribué à la prise de conscience de cet appel en lui donnant une telle visibilité. Le second décret propose deux actions complémentaires pour la pastorale des vocations : sensibilisation et prière. Mais l'expression « *sensibiliser à la réalité de l'appel* » demanderait à être précisée dans des lignes d'actions. On ne semble pas encore tout à fait dans une perspective de proposition de la vocation

Troisième exemple : le synode d'Avignon, en 1990, consacre un de ses cinq chapitres aux vocations, sous le titre : « *Une Église qui appelle* ». En six pages, il balaye toutes les catégories de chrétiens : les laïcs chrétiens, la vie consacrée, les instituts séculiers et laïcs consacrés, les communautés nouvelles, l'appel au ministère de prêtre, le ministère diaconal permanent, vocation à la mission universelle de l'Église. Il écrit : « *L'Église a besoin de ces appelés d'une manière particulière. Elle est tout entière responsable de faire entendre cet appel. Il est fondamental que nos communautés aient le souci d'appeler. Des communautés qui n'appellent plus doivent s'interroger sur la qualité de leur vie évangélique.* » On cherche à y laisser la place à la diversité des vocations et à manifester cette diversité dans l'Église

locale. La proposition passe par le fait que les diverses vocations soient connues et donc présentes dans la vie ecclésiale, en particulier la vie religieuse, les laïcs consacrés et les communautés nouvelles.

Enfin, il vaut la peine de lire un synode plus récent, celui de La Rochelle et Saintes en 2003, qui consacre aux vocations une réflexion articulée.

« *Constats :*

La vie religieuse n'est pas présente dans les constats faits par les équipes synodales. Elle est pourtant essentielle pour la vie de notre Église et l'assemblée synodale a repéré cette omission.

Le rayonnement spirituel des communautés religieuses contemplatives et apostoliques est réel et nécessaire pour tous, chrétiens ou non croyants. En effet, la prière, le don de leur vie par les religieux, leur mission, sont signes de l'amour de Dieu pour les hommes.

Objectifs :

O87 : Oser la proposition des vocations spécifiques aux jeunes.

O88 : Dans nos communautés chrétiennes, avoir le sens du ministère du prêtre, homme de la parole, signifiant et favorisant la communion.

O89 : Faire mieux connaître le rôle et les propositions du service des vocations.

Actions suggérées

A70 : Parler des vocations spécifiques comme chemins de vie possibles qui rendent heureux, proposer des témoignages et des appels personnels.

A71 : Mieux faire connaître l'existence des communautés religieuses contemplatives et apostoliques dans le diocèse à l'occasion des célébrations dominicales.

A72 : Proposer une réflexion et favoriser les témoignages sur la vie presbytérale et religieuse ainsi que la place spécifique de la vie contemplative.

A73 : Susciter des lieux et des temps de convivialité et d'échange où le prêtre peut partager ce qui fait sa vie avec la communauté.

A74 : Promouvoir des temps forts pour les vocations spécifiques (jeunes et adultes). »

Ce synode utilise les trois étapes de discernement (voir, juger, agir) de la pédagogie de l'Action catholique. Il s'agit d'entrer dans des pratiques concrètes qui rendent l'Église active dans l'acte de proposer les vocations. Proposer les vocations, c'est aussi proposer des actions concrètes dans la pastorale ordinaire de l'Église ou dans des temps forts particuliers. Les temps de rencontre avec les prêtres peuvent être vécus comme des moments de réflexion sur la réponse que chacun peut donner à l'appel de Dieu. Il s'agit de saisir les occasions, ou de les provoquer, en ayant à la conscience la responsabilité commune d'appeler.

Conclusion

Le thème de cette journée mondiale des vocations me semble particulièrement en phase avec la pastorale telle qu'elle se vit et se pense en France aujourd'hui. Pourtant, la proposition de la vocation, l'interpellation n'ont rien d'évident pour beaucoup de monde. C'est un domaine dans lequel il importe encore de progresser. Cela ne concerne pas seulement un service particulier dans l'Église, mais toute l'Église, parce que c'est bien toute l'Église qui naît de l'appel et qui en est le relais. On peut donc revenir à l'identité profonde de l'Église, appelée et envoyée, pour mettre en lumière le fondement de cette nécessité de proposer aujourd'hui les vocations. On n'est pas dans le périphérique, mais au cœur de la vie chrétienne, qui naît de l'expérience d'un Dieu qui appelle, aujourd'hui comme hier et de sa visibilité dans l'Église, qui est son peuple convoqué. ■

NOTES

1 - *Lettre aux catholiques de France*, p.19-25.

2 - *Lettre aux catholiques de France*, p. 77.

3 - « *Portion déterminée de l'espace, considérée de façon générale et abstraite* », définition 1 du *Petit Robert*, 1979. Pour une théologie du lieu, voir Christian Delarbre : « L'Église en lieux et en réseaux, un autre regard sur l'appartenance chré-

tienne », *Documents épiscopat* n°4, 2008. Il écrit : « *La localisation concrète de l'Église est nécessaire à sa mission et à sa dimension sacramentelle comme le concile Vatican II l'entendait* » (p. 4). Il montre que le lieu de l'Église n'est déterminé que comme pôle dynamique de vie chrétienne : il n'existe que parce qu'il rassemble des fidèles et qu'il est signe que tout lieu peut devenir la demeure de Dieu.



Face à l'évolution extrêmement rapide de nos sociétés, non seulement il n'est pas possible d'en rester au catéchisme de son enfance, mais il faut affronter des questions fort décapantes pour ceux qui « croient ». Que dire d'un Dieu « créateur » au moment où les découvertes scientifiques sur l'évolution du cosmos ont de quoi donner le vertige ? Comment « s'y reconnaître », à une époque où tout se dit et se montre, puissamment orchestré par une profusion médiatique ?

Notre monde est largement indifférent à la question de Dieu. Nombre de nos contemporains ne sont pas contre Dieu, mais ils sont, d'une certaine façon, sans Dieu, ce qui ne les empêche pas de s'interroger sur le sens de leur vie.

Sans exclusive, Jean Rigal propose de mettre en commun ces interrogations et recherches qui sont les nôtres, pour mieux avancer dans la quête balbutiante de la foi chrétienne.

Lethielleux, 2011, 336 p., 20 €

Des communautés chrétiennes en quête d'un modèle vocationnel

Christian Delarbre
prêtre du diocèse d'Auch,
maître de conférences à l'Institut catholique de Toulouse

Lors d'une de ses récentes réunions, le service de pastorale des jeunes du diocèse d'Auch a échangé sur la pastorale des vocations et plus précisément sur l'appel au ministère presbytéral. M'inspirant de quelques éléments de cet échange, je voudrais proposer en ces quelques pages une réflexion générale sur ce que j'appelle un « modèle vocationnel cohérent », au travers duquel l'implication des communautés chrétiennes dans leur diversité pourrait être prise en compte. Dans le cadre d'un simple article, il ne s'agit pas de procéder à une étude renouvelée de la vocation en général, ni des aspects sociaux, ecclésiaux ou psychologiques de l'appel et de la réponse à cet appel¹, mais de proposer quelques pistes pour la réflexion des services diocésains de pastorale des jeunes et des services diocésains des vocations².

Un premier constat en forme d'autocritique

Malgré l'importance du ministère presbytéral pour la vie des communautés chrétiennes en général et de la pastorale des jeunes en particulier, la pastorale des vocations a peu de place réelle dans les activités des mouvements et services liés aux jeunes : tel était du moins le constat de départ de notre propre équipe diocésaine de pastorale des jeunes. Celle-ci a constaté que, lorsqu'il est question de vocation,

c'est de façon ponctuelle plutôt que continue, au travers d'une initiative qui paraît plutôt dispersée, rarement coordonnée. Nous avons constaté que, pour les animateurs de pastorale des jeunes de nos services et mouvements, la vocation presbytérale demeure un sujet difficile à aborder. Mais les prêtres eux-mêmes ont témoigné qu'il leur est difficile de procéder à un appel « direct » auprès de jeunes ou d'enfants.

Je ne sais pas si d'autres services diocésains de pastorale des jeunes se retrouveraient dans ces quelques constats en forme d'auto-critique. J'ai alors été frappé du décalage entre l'aspect essentiel de l'appel au ministère presbytéral pour la vie de l'Église et son peu d'écho dans la pastorale concrète des jeunes et adolescents. Quant à ce que je connais et observe, on peut élargir le même constat concernant l'implication des communautés chrétiennes dans l'appel : une action dispersée, ponctuelle, faible, sans continuité et sans méthode. Ce ne sont pas pourtant les outils qui manquent ni les propositions, qu'elles proviennent du Service national ou d'autres sources : mouvement, catéchèse, initiatives de diocèses relayées par les médias et internet. Comme il est trop simple et peu productif de soupçonner la bonne volonté des acteurs pastoraux et des fidèles du diocèse, leur manque de foi ou d'engagement, je suis conduit à rechercher des causes plus structurelles, plus profondes.

Une hypothèse : l'absence de modèle vocationnel cohérent

Il est certain que la difficulté d'engagement de la société en général touche de façon particulière les engagements religieux, presbytéraux et matrimoniaux et remonte sans doute jusqu'au niveau de la proposition elle-même de l'engagement. Je formule ici une hypothèse. L'Église catholique en France est dépourvue de modèle vocationnel cohérent à la fois avec les formes concrètes de la vie de foi et de la vie en Église dans notre société et avec les formes concrètes d'exercice du ministère de prêtre dans l'Église. Pour développer cette hypothèse, j'avance d'abord deux remarques qu'il faudra dévelop-

per. La première : il a existé un modèle vocationnel cohérent mais désormais obsolète et jamais remplacé. La seconde : le modèle vocationnel général de l'appel de tous à la sainteté, malgré son importance, sa légitimité et sa fécondité ne répond pas à la question concrète de l'appel au presbytérat dans l'Église telle qu'elle se vit aujourd'hui. Ces deux remarques impliqueront donc une réflexion ultérieure : quel modèle vocationnel pourrait aujourd'hui être envisagé, s'il est possible de le définir, ce qui reste à démontrer.

Un modèle vocationnel disparu

L'Église de France de la première moitié du vingtième siècle, et probablement surtout de l'entre-deux guerres, proposait un modèle vocationnel cohérent, autour de la figure du prêtre-curé et pasteur d'âme, du bon prêtre, ou du saint prêtre à la fois pasteur et consacré, connaissant ses brebis et mis à part dès l'enfance pour se préparer à cette mission. Les sources théologiques remonteraient certainement au concile de Trente et à ses décrets de réforme du clergé, avec l'apport de la spiritualité du XVII^e siècle, après avoir été développé par le système des séminaires et le développement des paroisses rurales au cours du XIX^e siècle. Ce « modèle vocationnel » était un système cohérent qui prenait en compte à la fois : l'aspiration personnelle à la sainteté ; un idéal de vie valorisé ; une situation sociale enviable ; le service de la communauté chrétienne (laquelle est alors comprise plutôt comme le village paroisse autour de son église, confié à un prêtre pour qu'il en soit le pasteur) ; enfin la situation sociale du temps où l'accès à l'enseignement n'est pas général, proposant une éducation solide des jeunes enfants puis des adolescents.

Il faut souligner la cohérence de ce cadre et son organicité avec la société tout entière. Celle-ci n'empêche pourtant pas la figure du prêtre de demeurer une figure paradoxale, surtout par l'insistance de l'Église latine sur le célibat. Mais cette rupture elle-même est intégrée dans le modèle vocationnel et valorisée comme tel dans la vie de l'Église et les mentalités du temps.

Refuser un modèle vocationnel contemporain ?

La fin de ce modèle vocationnel n'est pas tant liée à des faiblesses internes qu'aux changements de la société et de l'Église, ce qui revient un peu au même, les fidèles du Christ étant aussi des membres prenant part à la vie sociale. L'éducation généralisée ; la valorisation de l'accomplissement individuel et son corollaire, le passage d'un christianisme sociologique à une foi personnellement expérimentée et attestée ; l'élévation du niveau de vie et l'aspiration à participer à la vie économique ; la modification profonde du modèle familial et de la place de la sexualité dans les vies concrètes des populations et par conséquent des fidèles et des jeunes ; tout ces éléments, que l'on peut juger diversement, n'en n'ont pas moins porté un coup fatal à la vocation presbytérale.

C'est à juste titre que l'Église a pris acte de la fin de l'ancien modèle vocationnel. Mais elle n'a pas, jusqu'à présent, cherché à le remplacer par un autre. Cette absence de modèle, pour une part volontaire, conduit selon moi à deux types d'attitudes face à la pastorale des vocations. La première attitude consiste à confondre la pastorale des vocations avec le discours, essentiel par ailleurs, de la vocation universelle à la sainteté. Celle-ci n'est pas une simple justification de la vie temporelle comme telle et de ses formes pratiques (famille, travail, engagements...) mais le devoir fait au fidèle du Christ de sanctifier l'ordre temporel par sa foi mise en pratique³. Si confusion il y a, on peut ne plus trop savoir dans quel contexte parler des vocations spécifiques, ni même si elles sont réellement à promouvoir, puisque la perfection chrétienne ne dépend pas de l'état de vie choisi. Il s'agit alors d'attendre que les vocations au ministère presbytéral naissent d'elles-mêmes au milieu des parcours personnels pour les recueillir, aider à leur discernement et les inscrire dans un parcours de formation humaine, ecclésiale et spirituelle.

La seconde attitude prend aussi en compte la fin de l'ancien modèle vocationnel caractérisé par l'intégration du prêtre dans l'Église et la société. Elle cherche justement à conserver cette figure de prêtre développée dans une société bien différente de la nôtre, mais désormais comme une figure marquée par la contre-culture, attestant une rupture avec la société⁴. Cet aspect est prédominant dans le jeune clergé. C'est bien compréhensible : devenir prêtre ne peut guère

aujourd'hui être considéré autrement que comme un acte de rupture avec les modes de vie socialement acceptés⁵. Pourtant, un risque croissant de décalage entre ce jeune clergé et l'ensemble des fidèles pourrait se dessiner, risque augmenté encore lorsqu'au nom de cette attitude de rupture, le prêtre revendique une « sainteté privilégiée » de l'état de vie sacerdotal qui l'autorise à tenir sans nuances un propos dogmatique accompagné de comportements sans humanité⁶.

Quoi qu'il en soit de ces deux attitudes, et un peu à cause d'elles, je crois nécessaire de bâtir dans l'Église de France un « modèle vocationnel » cohérent, apte à proposer clairement ce qui est spécifique dans l'appel au ministère presbytéral tout en situant cet appel dans le cadre plus large de la vocation chrétienne, où tout disciple du Christ se reconnaît interpellé par l'appel du Seigneur, et cherche les voies concrètes pour suivre le Christ.

Éléments d'un modèle vocationnel contemporain

L'appel au ministère presbytéral ne peut être un simple appel au bonheur ou à l'accomplissement de soi, figure sécularisée de la vocation à la sainteté. Intimement lié à l'appel universel à la sainteté, il est clairement l'appel à servir l'Église comme ministre du Christ et de l'Église dans un état de vie qui lie la personne de façon particulière et au Christ et à l'Église. La dimension de rupture que comporte pour un jeune un tel accueil au ministère presbytéral ne doit pas non plus être niée. Il ne peut retentir qu'au sein d'une vie déjà marquée par le Christ, où l'appel du Seigneur à le suivre comme disciple s'est déjà fait entendre, et où la personne s'est déjà interrogée sur les façons concrètes d'y répondre. Quels éléments d'un « modèle vocationnel » peut-on tenter maintenant de définir ?

La pastorale des jeunes, chambre d'écho de l'appel du Christ

La pastorale des vocations concerne intimement la pastorale des jeunes. Celle-ci a mission d'accompagner la croissance chrétienne,

humaine, spirituelle, sociale de la personne et de toute la personne, en ce temps transitoire que l'on appelle la jeunesse, temps privilégié des croissances, des recherches et des apprentissages qui constituent la personne humaine. Or, la croissance dans la foi en Christ ne saurait s'abstraire de la question fondamentale : « *Qu'est-ce que cela veut dire pour moi ? Comment le Christ Jésus s'adresse-t-il à moi ? Et que me demande-t-il ?* » Ce questionnement ne peut être absent des pastorales des jeunes, tout simplement parce qu'il ne saurait y avoir aucune vocation chrétienne sans la découverte de cet appel personnel que le Christ adresse à chacun.

Afin de remplir un tel devoir, la pastorale des jeunes, dans toutes ses expressions ecclésiales (mouvements, pastorales des établissements catholiques, aumôneries de l'enseignement public, paroisses) se doit de donner les premiers éléments d'un discernement en vue d'un accueil concret du ministère presbytéral. Quant à la grande difficulté d'annoncer l'Évangile aux jeunes générations, l'appel au ministère presbytéral ne peut que peiner davantage à se faire entendre lorsque l'Évangile lui-même n'est plus ni entendu ni attendu. Pastorale des vocations et évangélisation sont donc intimement liés. Le « modèle vocationnel » est une réalité globale : se poser la question de l'appel personnel du Christ concerne la pertinence concrète de l'Évangile et du témoignage de Jésus Christ.

Le témoignage du prêtre

En second lieu, cet appel du Seigneur à le suivre doit rencontrer une figure du prêtre concrète à laquelle il est possible de s'identifier. J'ai coutume de dire que nul n'a jamais donné sa vie pour un organigramme. Le ministère presbytéral dans nos diocèses risque d'être perçu d'abord comme un fonctionnement au sein d'une structure à bout de souffle. L'essentiel du ministère de prêtre et donc son témoignage demeure, malgré les pressions contraires du quotidien, dans le contact personnel avec les membres de la communauté chrétienne à laquelle il a été envoyé. Le ministère presbytéral ne peut, sans menacer l'essentiel de ce qui fait sa vocation, perdre le contact réel avec les fidèles du Christ et plus largement avec les hommes et femmes auxquels il est envoyé. Sa place n'est pas seulement au sein

de structures, ni toujours au sommet des pyramides institutionnelles. La véritable autorité pastorale du ministère ordonné peut être ailleurs.

Dans ce contact personnel, il importe au plus haut point que les prêtres eux-mêmes puissent rendre témoignage de la façon dont le Seigneur Jésus a comblé et a nourri leur existence. Il y a un amour, et un grand amour, au cœur de la vocation du prêtre. Un amour qui a su assumer, traverser et transfigurer l'histoire, les beautés, les richesses, les faiblesses et les failles personnelles. Ce témoignage peine à être rendu. Peu de prêtres sont en contact avec les jeunes, pourtant les diocèses veillent à garantir ce contact autant que faire se peut. Et ils parlent aussi peu publiquement de ce qui fait l'intime de leur vie que ne le font les couples.

En outre, plusieurs prêtres dans chacun de nos diocèses, confrontés aux grandes difficultés de chaque jour, confessent avoir du mal à rendre un témoignage positif sur leur vie de prêtre ; cela pose une cruelle question aux communautés chrétiennes et aux diocèses. Dans quelle mesure les institutions paroissiales et diocésaines ne sacrifient-elles pas les hommes au profit de la survivance de structures épuisées ? Dans quelle mesure la personne derrière le ministre est-elle prise en compte ? Là encore, nous voyons combien la question de la vocation presbytérale dépend d'un modèle global, plusieurs éléments faisant système et devant être examinés dans un même mouvement.

Le prêtre, membre d'une famille de « collaborateurs de Dieu »

En troisième lieu, l'exercice concret du ministère presbytéral a grandement changé. Nous avons évoqué sa difficulté actuelle. Il est souvent souligné que cette difficulté provient de la solitude, ou plutôt de l'isolement, et de la charge imposée. Tout cela est pourtant relatif. Lorsqu'un prêtre exerce son ministère au sein d'un ensemble de personnes, elles aussi appelées à servir l'Église comme ministres : l'évêque, les autres prêtres, les diacres, et des ministres laïcs, lorsqu'un prêtre est assuré de vivre son ministère au sein d'une famille de « *collaborateurs de Dieu*⁸ », alors son ministère est véritablement ecclésial et trouve sa véritable justification en même temps que son bon équilibre spirituel et humain.

L'appel au ministère presbytéral doit aller de pair avec la promotion de la pluralité des ministères dans l'Église. Il serait étrange de penser que celle-ci menacerait ce qui est propre au ministère ordonné, alors qu'au contraire, ce dernier trouve sa plus belle expression lorsqu'il s'exerce au sein de l'Église tout entière appelée à l'apostolat, comme le signe réel du Christ ressuscité présent à son Église dans l'action de l'Esprit saint qui actualise le mémorial de ses gestes et sa Parole proclamée. Si le prêtre demeure encore l'homme à tout faire de nos communautés chrétiennes, quelle place peut être laissée à son témoignage d'homme appelé par le Christ ? Voilà encore un élément essentiel qui « fait système » et compose aujourd'hui ce « modèle vocationnel » si urgent à promouvoir.

Une « culture de l'appel » au cœur des communautés ecclésiales

L'expression de « culture de l'appel⁹ » est une autre façon, à mon sens, de parler de « modèle vocationnel ». Elle comprend cette promotion de l'accueil par tous les fidèles de l'appel concret que le Christ Jésus leur adresse pour qu'ils deviennent acteurs de l'annonce de son Évangile. La faible capacité de nos communautés d'appeler des jeunes à la vocation presbytérale s'accompagne d'une faiblesse semblable pour toute sorte d'appel, non seulement en vue des états de vie particuliers, mais autant pour l'appel au diaconat et même pour la simple participation des fidèles au service de l'Église¹⁰.

Je comprends cette culture de l'appel comme un véritable acte de foi en la présence de l'Esprit saint au sein de nos communautés paroissiales et plus largement ecclésiales. Il exige une conversion. Nous n'avons pas d'abord les petites cases de nos organigrammes dans lesquelles faire rentrer les fidèles de gré ou de force... mais bien des fidèles baptisés dans l'Esprit saint, tous appelés de façon diverses et complémentaires à participer à la mission de Jésus Christ, selon leurs charismes¹¹.

L'appel fait grandir humainement et spirituellement, il permet à un disciple du Christ de vivre sa foi pleinement. J.-P. Russeil rappelle très justement la parabole de Mt 20, 6-7 : « *Pourquoi restez vous là à ne rien faire ?* » – « *Personne ne nous a embauché*¹². » La commu-

nauté chrétienne appelle « gratuitement », en fonction de ce que l'Esprit saint lui donne dans les membres qui sont les siens, et non en fonction d'abord de ce qu'elle a identifié comme besoins. La communauté chrétienne s'enrichira alors des services et des charismes de ses membres et de tous ses membres, non seulement adultes mais jeunes et enfants, bien-portant et malades. Chacun doit découvrir qu'il a du prix aux yeux de Dieu et que le Seigneur veut avoir besoin de lui. Cette place de l'appel au cœur de la vie des communautés chrétiennes fera de celles-ci le « milieu nourricier¹³ » préalable et nécessaire à l'éclosion des vocations presbytérales et des autres vocations particulières.

Conclusion

Je n'ai fait ici qu'ébaucher la question et ouvrir la réflexion sur ce « modèle vocationnel » qui me semble très nécessaire. Je ne peux pas ignorer non plus, comme pasteur et comme responsable de la pastorale des jeunes dans mon diocèse, l'état d'épuisement et de lassitude de beaucoup dans les services, les institutions, les communautés paroissiales. Face à cette situation difficile, seule la dimension charismatique de la vie chrétienne, c'est-à-dire la gratuité de ce qui vient de l'Esprit saint permet d'ouvrir à l'espérance les diocèses et les communautés chrétiennes. Bien qu'il soit encore difficile de le percevoir, l'Église en France ne cesse d'inventer sa façon d'annoncer l'Évangile aux hommes et femmes d'aujourd'hui et à construire la figure qu'elle présentera dans la société contemporaine¹⁴. La mutation des diocèses et des paroisses, des mouvements et des services est en cours, d'une façon qui ne sera claire qu'avec le recul des ans. Je suis pourtant certain que le « modèle vocationnel » et la « culture de l'appel » en seront des éléments essentiels. ■

NOTES

1 - Christophe THÉOBALD, *Vous avez dit vocation ?*, Bayard, 2010. Cet ouvrage présente une réflexion fondamentale sur l'appel, considéré sous l'angle plutôt de la personne. Toutefois, le dernier chapitre s'intéresse au rôle des communautés chrétiennes.

2 - Désormais associés dans le Service national pour l'évangélisation des jeunes et pour les vocations.

3 - Lumen gentium 40 : « *Appelé par Dieu non au titre de leurs œuvres mais au titre de son dessein et de sa grâce, justifiés en Jésus notre Seigneur, les disciples du Christ sont véritablement devenus dans le baptême de la foi, fils de Dieu, participants de la nature divine et, par conséquent, réellement saints. Cette sanctification qu'ils ont reçue, il leur faut donc, avec la grâce de Dieu, la conserver et l'achever par leur vie. [...] Il est donc bien évident pour tous que l'appel à la plénitude de la vie chrétienne et à la perfection de la charité s'adresse à tous ceux qui croient au Christ, quels que soient leur état ou leur rang.* »

4 - Cette question est générale et son enjeu majeur pour l'Église de France : puisque les façons de vivre la religion n'ont plus un cadre social général, faut-il assumer une forme de contre-culture, une proposition alternative forte à la vie sociale générale, au risque d'aggraver encore « l'exculturation du catholicisme » ? (Cf. D. HERVIEU-LEGER, « L'"exculturation" : une autre lecture de la "décatholicisation" » p. 90-98, dans *Catholicisme, la fin d'un monde*, Paris, Bayard, 2003). Il appartient à la tradition catholique de chercher à articuler concrètement la vie sociale générale de nos contemporains avec une parole et des actes évangéliques qui portent jugement dans et sur la société.

5 - « *Les séminaristes d'aujourd'hui ont un besoin d'identification clair et net. Dans un univers flou, ils veulent avoir des invariants et des points fixes. Il est nécessaire pour eux d'affirmer leur identité et de savoir ce qu'ils sont. [...] La tendance actuelle est surtout attestative.* » Mgr REY, évêque de Toulon, cité p. 40 par Yves DE GENTIL-BAICHIS, *Conciliaires ou traditionnels ? Enquête sur les futurs prêtres*, Paris, Desclee de Brouwer, 2011.

6 Cf. Yves DE GENTIL-BAICHIS, « Les tensions avec des laïcs », *op. cit.*, p. 103-116.

7 - Nous renvoyons ici à la plus grande part de l'ouvrage de Christophe THÉOBALD, *Vous avez dit vocation ?* (cf. note 1).

8 - Le ministère apostolique, plénier dans le ministère épiscopal, se déploie dans tout un ensemble de ministères ordonnés ou non. Christophe Théobald souligne l'importance, dans la première Église paulinienne comme aujourd'hui, de ces divers « collaborateurs de Dieu », les *synergoi* de 1 Co 3, 9, hommes ou femmes associés étroitement à la mission de l'Apôtre.

Cf. Christophe THÉOBALD, « La coopération des laïcs à "l'apostolat hiérarchique de l'Église" », p. 55-68, dans « Quel statut pour les laïcs en mission ecclésiale ? » (Actes du colloque organisé par l'Institut d'Études religieuses et parastorales (IERP) de l'Institut catholique de Toulouse. 4-5 décembre 2009), *Esprit & Vie*, Hors Série 2, novembre 2010.

9 - Cf. Jean-Paul RUSSEL, *Une culture de l'appel pour la cause de l'Évangile*, Paris, Cerf, 2001. *Id.*, « Appeler : un art de vivre en Église », p. 158-164, dans Albert Rouet et alii, *Un nouveau visage d'Église. L'expérience des communautés locales à Poitiers*, Paris, Bayard, 2005.

10 - « *L'appel se découvre comme une question décisive aujourd'hui. Le défaitisme parfois latent – « on n'y arrivera pas » – et les jugements prononcés – « ce n'est pas la peine d'essayer » – ou encore l'argument du réalisme – « il n'y a personne », « ils ne sont pas formés » – avant tout acte de foi, barrent souvent la route à toute évolution possible et paralysent toute créativité.* » Jean-Paul Russel, « Appeler : un art de vivre en Église », *art. cit.*, p. 160.

11 - Théobald parle d'« ajuster nos besoins à ce qui nous est donné effectivement » (*op. cit.*, p. 210). Il invite dans ces pages à un effort de gratuité envers ce qui est donné par l'Esprit saint. Je renvoie à son ouvrage où nous trouverions de nombreux éléments de ce que j'appelle ici le « modèle vocationnel ».

12 - *Art. cit.*, p. 163.

13 - « *C'est le signe que nous avons tous besoin de l'Église comme de ce milieu nourricier où s'enracine l'expérience de la foi* », *Proposer la foi dans la société actuelle. Lettre aux catholiques de France*, Paris, Cerf, 1997, p. 52. Cette expression de « milieu nourricier » est reprise de façon significative par : Conférence des évêques de France, *Texte National pour l'orientation de la catéchèse en France*, Paris, Bayard / Cerf / Fleurus-Mame, 2006, p. 31. Il me paraît très opportun de l'appliquer à la question de l'appel au presbytérat et aux autres vocations particulières.

14 - A titre d'exemple, on trouvera un état des lieux de l'exercice du ministère dans l'Église qui réserve bien des surprises dans : Céline Béraud, *Prêtres, diacres, laïcs. Révolution silencieuse dans le catholicisme français*, Paris, PUF, 2007.

PARTAGE DE PRATIQUES

Les prêtres, pasteurs et frères dans la communauté chrétienne

Sylvain Brison

prêtre du diocèse de Nice,
doctorant

Chaque prêtre possède sa propre histoire vocationnelle. Il l'a tout d'abord vécue, bien souvent sans réaliser l'importance de ce qui se passait sur le moment. Puis il a appris à la relire et la raconter pendant le temps du séminaire. De discussions en témoignages – que ses curés successifs n'auront pas manqué de lui demander – il se l'est appropriée. De rencontres ponctuelles et d'événements épars, il a tissé, dans la relecture, une « histoire sainte », une histoire dans laquelle Dieu se dit, dans laquelle Dieu se donne. A l'origine de toute vocation il y a toujours cette expérience bouleversante entre Dieu et l'homme comme nous la révèle l'Écriture. Et, à l'instar de l'histoire biblique, l'histoire de la vocation personnelle d'un homme s'enracine toujours dans un peuple et une communauté de croyants. Cette affirmation est devenue pour moi une certitude. Je ne crois pas aux vocations « hydroponiques » pour reprendre l'image de ce procédé de culture rapide « hors-sol ». Tous des appels entendus par les hommes de la Bible attestent cela et chacune de leur réponse s'est faite au service d'un peuple et non pour eux-mêmes. Comment pourrait-il en être autrement pour nous aujourd'hui ?

C'est pourquoi le thème de la journée mondiale de prière pour les vocations 2011 peut sembler retentir comme un écho creux, un pléonasme inutile : « Proposer les vocations dans l'Église locale » ! Cela semble être d'une évidence limpide. Et pourtant, nous devons bien le reconnaître, les faits sont là : les séminaires sont loin d'être

pleins et l'évêque qui peut encore célébrer une ou deux ordinations de prêtre pour son diocèse chaque année fait presque figure de chanceux. Le problème n'est pas nouveau et, fort heureusement, l'Église n'a pas attendu longtemps pour tenter de le résoudre. Beaucoup de pistes ont été suivies, depuis la réforme des institutions (regroupement des paroisses pour fortifier les communautés chrétiennes, réouvertures des séminaires diocésains pour enraciner la formation dans la réalité locale...), jusqu'à de nouvelles formes de communication (par exemple *Prêtres Academy* du diocèse de Besançon¹). Et beaucoup reste encore à découvrir et à inventer. Malgré tout ce déploiement d'idées, les résultats tardent à se faire sentir. Loin de moi l'idée de baisser les bras ou de jouer les prophètes de malheur. Je sais par expérience que l'action de la grâce ne se quantifie pas, que les chiffres sont souvent trompeurs, et que le temps de Dieu n'est pas forcément le nôtre. Mon intention est simplement de souligner un aspect important : toutes les initiatives que nous développons, aussi brillantes qu'elles puissent être, resteront vaines si nous n'acceptons pas de commencer par vivre la réalité ecclésiale jusque dans ses aspects les plus quotidiens, et si nous refusons de convertir notre cœur et notre regard. Ainsi, réfléchir sur une pastorale des vocations dans l'Église locale nous ramène inexorablement à nous interroger sur la manière dont nous vivons, comme chrétiens, dans nos communautés et dans le monde.

Vocation et communauté ecclésiale

Si je me risque ici à donner un récit de ma propre histoire je ne peux la dissocier de cette dimension. Aussi loin que je puisse me souvenir, j'ai eu la chance de grandir dans une communauté chrétienne. Dans ma petite enfance avec mon frère et mes cousins auprès de ma grand-mère, puis au catéchisme et à la messe dominicale à laquelle elle nous conduisait. L'enfant que j'étais avait trouvé sa place dans cette petite paroisse, en particulier dans le service de la messe. A huit ans déjà, je comprenais sans pouvoir le dire que j'appartenais à cette communauté, qu'elle me reconnaissait comme un de ses membres et que ma place, même comme enfant, était importante pour

elle. Si cette expérience fondamentale ne m'a pas empêché de prendre mes distances vis-à-vis de l'Église à l'adolescence, elle a été fondatrice dans mon histoire personnelle. Ce n'est que plus tard, tout juste sorti du lycée, que j'ai redécouvert par le scoutisme et le retour à une pratique dominicale, l'importance de la communauté chrétienne. Jeune adulte, je prenais plaisir à retrouver les mêmes personnes, dimanche après dimanche, pour célébrer l'eucharistie. Et si je faisais chuter de manière vertigineuse la moyenne d'âge de l'assemblée, je me sentais partie prenante de cette communauté chrétienne. Ce n'est donc pas un hasard si les premiers appels explicites à devenir prêtre vinrent de là. Il est difficile de mettre des mots sur une réalité aussi dense. Le petit recul que m'autorisent mes trente et un ans me permet aujourd'hui de reconnaître son importance : ma vocation est née au sein de cette communauté chrétienne. Je me suis longuement demandé ce qui m'avait permis d'entendre cet appel. Superficiellement, rien ne concourrait à la séduction : communauté vieillissante, célébrations sobres sans atours particuliers, difficultés devant la mission de chef scout qui m'était confiée... Mais personne n'aurait pu prendre ma place. Mon absence à la messe ne laissait pas les chrétiens indifférents et ils se préoccupaient toujours de prendre de mes nouvelles dans la semaine. On me faisait confiance et je trouvais toujours de l'aide pour remplir ma mission. J'éprouvais un vrai soutien qui m'aidait dans ma vie de prière et ma vie personnelle... J'ai pris conscience petit à petit de ce que signifiait concrètement faire partie du Peuple de Dieu.

Ce bref récit porte en lui une part d'hagiographie... Comment n'en serait-il pas, dans une certaine mesure, ainsi ? Mais il veut pointer discrètement l'enjeu d'une vie communautaire dans laquelle ma vocation est apparue et a grandi. Aujourd'hui comme prêtre, ces expériences ne cessent d'interroger ma pratique du ministère. Même si mon histoire n'a pas vocation à être un modèle, elle me rend cependant attentif à la réalité de la vie communautaire qui ne cesse de se présenter à chacun de nous comme un défi évangélique. Je reste convaincu qu'elle reste le terreau favorable pour permettre aux vocations de germer et de s'enraciner dans l'Église. Proposer des vocations dans l'Église locale touche à la question de la manière dont les prêtres et les laïcs vivent cette réalité de la communauté chrétienne.

Considérer le prêtre comme membre de sa communauté à part entière

Le 24 juin 2007, je participais à l'ordination d'un ami prêtre en la cathédrale Saint-Maurice d'Angers. L'homélie de Monseigneur Jean-Louis Bruguès me surprit par la pertinence de la question qu'il posait au peuple de son diocèse : « *Que deviennent les prêtres que je nomme dans vos communautés ?* » Il ne s'agissait pas tant de souligner la raréfaction des prêtres dans la foule anonyme des habitants des villes que de souligner le lien qui doit exister entre la communauté chrétienne et les prêtres qu'elle reçoit. Cette interrogation, le jour d'une ordination presbytérale, sonnait davantage comme une exhortation et un encouragement que comme un reproche ou une doléance.

De nombreux diocèses ont fait le choix d'une restructuration paroissiale afin de mieux pouvoir administrer leur territoire. Ces regroupements nécessaires ont bien souvent mis en place de nouvelles paroisses aux proportions gigantesques. Afin d'accomplir au mieux leur mission, beaucoup de prêtres se sont regroupés autour d'un lieu commun pour puiser de nouvelles forces dans leur vie d'équipe. De ce fait, il est indéniable qu'une part non négligeable du gouvernement collégial a été redécouverte. Un risque demeure cependant : la fonction de curé se rapproche de plus en plus de celle de chef d'entreprise ; les rencontres personnelles qui régulent la vie de la communauté deviennent de plus en plus anecdotiques et le fossé se creuse entre les prêtres qui « gèrent » la paroisse et les laïcs qui y vivent. Bref, le risque de ces superstructures est de situer de fait (et non par volonté) les prêtres comme en surplomb par rapport à leur communauté.

Le trait est sans doute trop caricatural. Mais le danger est bien réel. Pris dans la gestion des affaires courantes, qui, à un moment ou à un autre, pourrait être assuré de ne pas se laisser aspirer par sa fonction pratique ? C'est alors qu'il nous faut revenir au fondement de la communauté chrétienne : « *Une communauté chrétienne signifie une communauté par Jésus Christ et en Jésus Christ. Nous appartenons les uns aux autres seulement par Jésus Christ et en lui².* » Ce recentrement christologique nous rappelle, entre autre, que le prêtre,

en tant que chrétien, a lui aussi besoin de l'Église pour rencontrer le Christ et recevoir son salut. Il me semble que les siècles ont laissé dans notre « inconscient collectif chrétien » une fausse idée selon laquelle, quelque part, à cause du « pouvoir sacré » reçu à l'ordination, les prêtres ne vivent plus tout à fait la même condition chrétienne que leurs frères et sœurs laïcs. Pourtant le vieil adage de saint Augustin nous le rappelle : « *Pour vous je suis évêque et avec vous je suis chrétien*³. » Il nous faut donc, ministres ordonnés et laïcs, retrouver les actes et les paroles qui nous aident à vivre cette réalité. Et cela ne peut passer que par une conversion personnelle et communautaire. C'est dans la vie concrète des communautés que nous pouvons être attentifs aux joies, aux angoisses et aux peines de ceux que le Christ nous donne comme frères et sœurs.

Le concile Vatican II nous le rappelle dans le décret sur le ministère et la vie des prêtres : « *Avec tous leurs frères chrétiens [les prêtres] sont des disciples du Seigneur, que la grâce du Royaume de Dieu a fait participer à son royaume. Au milieu de tous les baptisés, les prêtres sont des frères parmi leurs frères, membre de l'unique Corps du Christ dont la construction a été confié à tous*⁴. » A leur place et dans la spécificité de leur ministère, ils participent à l'édification de l'Église dans la réciprocité des relations qu'ils entretiennent avec leurs frères. Nos communautés doivent être attentives à cela. Car si l'isolement des prêtres peut être favorisé par des faits institutionnels, il peut aussi être dû au fait que, une fois la messe terminée, chacun retournant à ses préoccupations, personne ne se soucie plus de lui. Il nous faut sans cesse redécouvrir cette vertu de l'hospitalité que le Père Nouwen établit comme structurante la vie chrétienne⁵. Les prêtres ont besoin de sentir leur communauté comme nécessaire à leur vie et leur salut et les fidèles de considérer leurs prêtres comme leurs frères et membres à part entière de leur communauté. Les uns et les autres doivent pouvoir se recevoir dans une hospitalité réciproque basée sur notre condition humaine et notre espérance partagées⁶. Il n'existe pas de solutions « prêtes à l'emploi ». Mais c'est à cette condition que nos communautés pourront être des lieux de vie authentiquement vocationnels, où chacun pourra découvrir comment Dieu l'appel à servir ses frères.

En finir avec l'idée du « prêtre en soi » pour le découvrir en relation constante avec les autres

La redécouverte du sens ecclésial de la communauté dans les rencontres de chaque jour est un véritable chemin d'Évangile. Le second point d'attention qui doit être le nôtre en est un corolaire. Il nous faut renoncer une fois pour toute à l'image du « prêtre en soi ». Il existe dans l'Église et la théologie tout un vocabulaire spécifique autour du prêtre considéré dans sa spécificité. Nous avons tous tendance à parler « du prêtre » comme s'il n'y avait qu'une façon d'être prêtre, comme s'il n'existait qu'un seul modèle. L'usage abusif du singulier a tendance à nous faire considérer la nature sacerdotale comme un en-soi, une réalité à part, presque comme un « au-delà » de la condition humaine commune. Or, il faut constater que lorsque le Nouveau Testament parle « du » prêtre, il le fait généralement en désignant le Christ lui-même. Lorsque l'Église évoque les ministres du Christ, elle le fait volontiers au pluriel comme en témoigne le décret sur le ministère et la vie des prêtres du concile Vatican II⁷. Considérer le prêtre seul, c'est aussi trop facilement oublier qu'il s'inscrit dans un corps local : le presbyterium. Le jour de son ordination, tout prêtre a reçu l'imposition des mains de ses confrères, le faisant ainsi entrer dans l'ordre des prêtres.

A l'instar de ce qui a été dit plus haut, je ne veux ni jeter la pierre ni entrer dans une attaque frontale et stérile. A titre d'exemple, j'évoquerai « l'année sacerdotale » que le pape Benoît XVI a voulue pour l'Église (2009-2010). De multiples propositions ont relayé cette initiative et ont permis à beaucoup de chrétiens de découvrir le ministère des prêtres sous un nouveau jour. Les déclinaisons ont été multiples, tout autant que les appellations dérivées selon les lieux et qui sont ainsi devenues symptomatiques de l'angle d'approche. L'année sacerdotale est devenue parfois l'année du sacerdoce, voire l'année du prêtre. Encore une fois, l'enjeu ici n'est pas de critiquer mais de pointer des penchants qui peuvent nous conduire à une isolation du prêtre. Dans un monde où l'individualisme grandit et où les prêtres sont appelés à devenir toujours plus des ministres de la communion,

comment un tel ostracisme de la figure du prêtre pourrait-elle être attirante pour des chrétiens qui cherchent le sens de leur vie ?

Là encore, aucun « kit de survie » ne peut être distribué en urgence. La piste de solution (ou de dépassement) du problème se situe encore une fois au cœur de la vie de la communauté et, si nous choisissons de continuer à user du vocabulaire sacerdotal, c'est dans la juste compréhension de l'articulation de l'un et l'autre sacerdoce. Sans pouvoir la détailler ici, je trouve la perspective développée par Daniel Bourgeois sur ce point très éclairante⁸. L'Église signifiant sacramentellement le Christ porte en elle un double registre de signification. Le sacerdoce royal des baptisés signifie sacramentellement que le salut est accompli pour tous et une fois pour toute. Chaque chrétien accomplit sa vocation baptismale dans la mesure où, en définitive, tous ses actes privés ou publics, toute sa vie doivent pouvoir être ramenés au Christ « *en tant qu'il est en son corps ressuscité le "point de rassemblement" de toute réalité créée à qui il donne d'être le resplendissement de sa gloire et de son amour sauveur dans la visibilité signifiante de l'histoire de l'humanité* ». Le sacerdoce ministériel manifeste quant à lui le Christ comme auteur et source du Salut. C'est ainsi que les prêtres et les évêques, par l'exercice de la mission que le Seigneur leur confie, agissent *in persona Christi capiti* (au nom du Christ Tête). L'un et l'autre sacerdoce participent de l'unique sacerdoce du Christ et concourent, dans la même Église, à manifester au monde le plan de Salut de Dieu. Dès lors cette complémentarité doit pouvoir se vivre dans un respect mutuel et une communauté authentiquement chrétienne. De plus, si nous plaçons cette perspective sous l'horizon eschatologique, nous pouvons entrevoir que le sacerdoce baptismal est premier par rapport au sacerdoce ministériel, y compris pour les ministres du Christ. Quand le Christ sera au milieu de l'humanité rassemblée, quel besoin aurons-nous de signifier qu'il est l'auteur du Salut puisque nous le verrons ? Mais nous manifesterons toujours, dans la vie que nous recevrons, le salut qui nous est donné. Ainsi, il est important que les prêtres puissent vivre leur vocation baptismale avec leurs frères et sœurs chrétiens en accomplissant leur ministère presbytéral. Ce défi de renoncement à la considération « du prêtre » coupé de la communauté ecclésiale, est un autre défi d'importance, tant pour les prêtres que pour les autres baptisés.

Conclusion

Si nous acceptons d'interroger régulièrement la réalité de notre vie chrétienne, jusque dans sa dimension communautaire, et si nous acceptons de l'exposer, dans un désir de conversion, à l'action de la grâce, alors nos communautés chrétiennes sauront promouvoir implicitement et explicitement l'appel à suivre le Christ dans le ministère presbytéral. J'ai conscience que la réalité est très complexe et que beaucoup de choses n'ont pu être évoquées ici. En particulier les enjeux de la communion des communautés chrétiennes dans l'Église locale. L'appartenance à une paroisse, un groupe ou un mouvement s'inscrit dans l'Église diocésaine et dans l'Église universelle. Dans cette perspective se déploient de nombreuses ressources pour vivre l'Évangile au quotidien, nous rappelant sans cesse que la communauté chrétienne n'est pas d'abord un idéal mais une réalité donnée par Dieu, pour reprendre la formulation judicieuse de Dietrich Bonhoeffer¹⁰.

Les défis et les enjeux exprimés ici n'ont rien de défaitistes, ils sont au contraire des sources d'encouragement et des lieux d'espérance. Dieu nous donne les prêtres dont l'Église a besoin... C'est en vivant toujours mieux la réalité ecclésiale que nous recevons les vocations dont nous avons besoin. Et ne l'oublions pas : « *Les prêtres ne sont jamais seuls dans leur action, ils s'appuient sur la force de Dieu [...]. Qu'ils ne l'oublient pas non plus : ils ont pour compagnons leurs frères dans le sacerdoce, bien plus, les chrétiens du monde entier*¹¹. » ■

NOTES

1 - Voir le site : <http://www.pretres-academy.com>

2 - Dietrich Bonhoeffer, *De la vie communautaire*, Labor et Fides, Genève, 2007, p. 26.

3 - Saint Augustin, *Sermon 540,1* (Pour l'anniversaire de son ordination épiscopale).

4 - Décret *Presbyterorum Ordinis*, n° 9 (cité *PO*).

5 - Henri J. M. Nouwen, *Par ses blessures nous sommes guéris. Le ministère sacerdotal dans le monde d'aujourd'hui*, Bellarmin, Québec, 2002.

6 - Cf. *Ibid.* p. 87-88.

7 - Décret *Presbyterorum Ordinis*, 1965.

8 - Daniel Bourgeois, *L'un et l'autre sacerdoce*, Desclée, Paris, 1991, 243 p. et *La pastorale de l'Église*, coll. « Amateca », Ed. Saint-Paul / Cerf, Luxembourg - Paris, 1999, p. 158-172.

9 - *Ibid.*, p. 161.

10 - Dietrich Bonhoeffer, *De la vie communautaire*, p. 30.

11 - *PO* 1.

Proposer les vocations aux plus de 30 ans

Jean-Christophe Bougain

prêtre du diocèse de Poitiers,
service diocésain des vocations de Poitiers

Si les contextes diocésains ne sont pas tout à fait les mêmes, les récits et réflexions partagés dans *Église et Vocations* peuvent être source d'inspiration pour d'autres. Constatant dans le diocèse de Poitiers, il y a cinq ans maintenant, que plusieurs adultes célibataires (retraités ou actifs) s'interrogeaient sur la manière et la possibilité de devenir prêtre, nous nous sommes posé la question, que vous vous posez probablement aussi : quelle proposition leur faire ? Les questions qui suivent visent à décrire le parcours proposé et à exposer son sens.

Dans quel contexte cette proposition émerge-t-elle ?

Le contexte, à la fois social et ecclésial, se prête à des décisions de vie de plus en plus tardives. L'allongement de l'espérance de vie, des études pour certains, et parallèlement la mise en responsabilité de laïcs dans des communautés chrétiennes conduisent certains adultes célibataires à se poser après la trentaine la question d'une vocation à un ministère ordonné. En 2006, après avoir rencontré plusieurs personnes dans cette situation, nous nous sommes réunis à plusieurs partenaires sous l'impulsion de Mgr Rouet et du SDV (séminaire, personnes pouvant rejoindre une équipe).

A qui s'adresse la proposition ?

La proposition se veut tout à fait spécifique : elle vise à rejoindre des hommes de plus de 30 ans s'interrogeant prioritairement sur un ministère de prêtre ou une vie religieuse. Une autre proposition existe pour les diacres et des passerelles sont bien sûr envisageables en fonction du discernement. Les participants viennent de deux façons : soit spontanément car la proposition est maintenant connue dans le diocèse, soit par appel après une mise en relation par les vicaires épiscopaux en lien avec les responsables locaux.

Concrètement, en 2007, pas moins de quatorze personnes ont été contactées dans différents endroits du diocèse pour participer à une première rencontre informelle de présentation, cinq se mettant effectivement en route pour le parcours.

Qui accompagne ?

L'accompagnement se fait à plusieurs niveaux. Pour chacune des rencontres programmées avec les participants, une équipe « pluriministérielle » et mixte est présente : un prêtre coordinateur, un religieux, une religieuse, un ministre reconnu croisent leurs regards et leurs charismes pour animer et discerner. Cette équipe est envoyée officiellement au titre du SDV et veille à se former. L'équipe encourage et facilite pour chacun des participants un second accompagnement extérieur au groupe et en lien avec lui : accompagnement à la fois spirituel et local (un engagement ecclésial de proximité).

Quelle fréquence et quelle organisation ?

Le parcours proposé s'échelonne d'octobre à juin sur une année seulement. Les rencontres ont souvent lieu le samedi après-midi sur un temps relativement court (2 h 30 maximum), environ une fois par

mois avec des temps plus longs de retraite pour l'Avent et le Carême. Les rencontres du samedi commencent par un temps de prière, suivi de l'exposé et la discussion avec un invité choisi selon le thème puis un temps convivial. Une progression permet d'aborder différents éléments de l'appel autour de la Bible, de l'ecclésiologie (les ministères ordonnés au service d'un nouveau visage d'Église), de la spiritualité du prêtre diocésain, de la relecture de vie et de l'engagement, de la vie affective et du discernement.

Quel est le suivi des participants ?

La fin des rencontres et le temps des retraites permettent de faire le point régulièrement dans un climat de confiance avec les participants. Ils sont souvent surpris qu'une proposition spécifique leur soit faite alors qu'ils jugent leur demande atypique en raison de leur âge. La possibilité de partager entre eux et avec l'équipe des questions, souvent sans réponses depuis des années, reconforte ceux qui ont franchi le pas de s'inscrire au groupe. En juin, nous recevons chacun des membres pour un bilan personnalisé et pour envisager l'avenir.

Que deviennent les participants ?

Les profils des participants sont très variés, de l'agriculteur veuf enraciné localement au responsable administratif célibataire muté pour des raisons professionnelles. Beaucoup d'entre eux témoignent combien le parcours les aide à grandir dans le discernement et à prendre, le cas échéant, une décision de vie : plusieurs sont entrés au séminaire ou dans un monastère, l'un d'entre eux a opté pour la vocation au mariage, un autre a été invité à mieux découvrir telle pastorale du diocèse plutôt que d'entrer au séminaire comme il le souhaitait.

Quel est le bilan de cette expérience ?

L'expérience se révèle encourageante à bien des égards, même si un certain nombre de questions demeurent. L'existence de la proposition a révélé un vivier qui sommeillait : quatre participants en moyenne chaque année depuis trois ans ont participé aux rencontres. Les premières années sont fécondes et les années qui suivent moins nombreuses du fait de la participation ou de l'appel déjà d'un certain nombre de personnes. La communication de la proposition au niveau de la province, avec accord des SDV et des évêques locaux peut permettre de renouveler le vivier et de nouer des relations enrichissantes.

La réflexion sur l'adaptation de la vie de séminaire pour ces nouveaux candidats et la prise en compte de leur parcours de vie intellectuelle et professionnelle vient compléter cette première approche. Il convient en plus d'envisager, avec eux et avec les communautés chrétiennes, leur adaptation dans le ministère pour faire un pas supplémentaire dans une voie qui, sans être exclusive, offre des ressources insoupçonnées. ■

Vocations en contexte multiculturel

Dominique Rameau
prêtre du diocèse de Créteil,
responsable du service diocésain des vocations

« Proposer les vocations dans l'Église locale » (ou les communautés chrétiennes) soit, mais aussi dans une Église très diversifiée, avec des personnes de milieux parfois défavorisés, des cultures très différentes, etc.

« Un diocèse est une portion du peuple de Dieu confiée à un évêque pour qu'avec l'aide de son presbytérium, il en soit le pasteur : ainsi le diocèse, lié à son pasteur et par lui rassemblé dans le Saint Esprit grâce à l'Évangile et à l'Eucharistie, constitue une Église particulière en laquelle est vraiment présente et agissante l'Église du Christ, une sainte, catholique et apostolique. » (Christus Dominus, 11).

Étonnante manière d'entamer une réflexion relative au rôle du diocèse dans l'appel aux vocations ? Pas tant que cela. Cette définition du Concile fait apparaître la dimension universelle de l'Église locale ce caractère « universel » intéresse particulièrement le propos du présent article.

Le diocèse, dit le Concile, est une portion du peuple de Dieu, de l'Église universelle. S'y rencontrent et tentent d'y communier ensemble, toujours mieux, des « *hommes de toutes cultures, langues peuples et nations* ». C'est particulièrement vrai dans nos diocèses urbains aujourd'hui. Quelle métropole ne compte pas dorénavant des citoyens originaires de plusieurs dizaines de nations et de cultures différentes ?

Dans ce contexte, il ne peut être question de « proposer les vocations », selon la formule retenue cette année, de la même

manière que dans un univers unifié, mono-culturel ou presque. C'est, en tout état de cause, ma modeste expérience dans un diocèse de la région d'Ile-de-France, terre de brassage, évidente.

Prêtre dans un diocèse autrefois très marqué par la réalité ouvrière, j'y constate depuis longtemps déjà la présence massive d'hommes et de femmes citoyens du monde, venus trouver ici du travail, de quoi vivre et faire vivre leurs familles. J'y ai aussi rencontré bien des hommes et des femmes de milieux et de culture populaires, avec une manière propre de vivre et d'exprimer la foi de l'Église, en cohérence avec leur expérience humaine.

Au cœur de ce peuple bigarré, plusieurs hommes et femmes ont manifesté le désir de s'engager dans un discernement pour chercher comment répondre à l'appel de Dieu pour eux et avec eux. D'autres ont été interpellés et ont consenti à réfléchir à leur devenir avec le Christ. La diversité des origines de chacun, la singularité des parcours nous ont amenés à chercher les chemins et les outils adéquats pour un accompagnement ajusté. Cela n'est pas sans incidences sur l'ensemble de la pastorale des vocations d'un diocèse comme le nôtre. C'est de cela dont j'essaie de rendre compte maintenant, à travers quelques visages de ce peuple auprès duquel, membres du SDV, nous sommes envoyés.

Pour commencer, je m'arrêterai sur le parcours de W., homme de 38 ans. Enfant d'une cité ouvrière, il découvre en lui une soif d'intériorité assez jeune, vers 15 ou 16 ans. Baptisé mais non catéchisé, il se tourne naturellement vers la paroisse proche de chez lui pour faire part de sa quête. Peu satisfait de la réponse apportée à sa demande, il construit lui-même son propre itinéraire de croyant, prend goût à la messe hebdomadaire, s'y accroche fidèlement. Puis, au gré des aléas de son histoire, il prend un peu de distance avec sa pratique. Des années plus tard, bouleversé par une expérience spirituelle qu'il cherche à comprendre, il s'en ouvre à son curé qui lui propose de rejoindre une proposition du SDV, le groupe de recherche. Il exprime alors clairement le désir de consacrer totalement sa vie au Christ dans le cadre du ministère presbytéral. En connaît-il vraiment la réalité ou la rêve-t-il ? L'avenir le dira.

Au terme d'une année de réflexion et de discernement, il entre en formation dans un cadre imaginé alors par notre évêque, pour des

candidats au ministère difficilement admissibles dans un séminaire. Maisonnée dans le diocèse, cours à l'Institut catholique, le tout assorti d'un accompagnement par une équipe de prêtres.

Malgré ses limites, cette proposition a eu le mérite de le placer devant une double réalité : la vie de l'Église dans notre diocèse et les conditions d'exercice du ministère presbytéral ici et aujourd'hui. Il n'a pas donné suite à cette expérience qu'il juge cependant fructueuse et déterminante dans son existence. Ce parcours n'est pas un cas isolé dans notre diocèse. Un autre jeune issu de milieu très populaire n'a pas donné suite à ses deux premières années de séminaire. L'un comme l'autre ont la caractéristique d'une vie d'Église assez récente et pas du tout enracinée dans un terreau familial chrétien. Par ailleurs, l'un et l'autre ont consenti à quitter une activité professionnelle, source du revenu indispensable à leur existence, sans garantie de durer dans leur marche vers le ministère ni de retomber sur leurs pieds en cas contraire.

Y-a-t-il enseignement à tirer de cela ? Je le crois.

Remarque préalable : il convient de ne pas réduire l'une à l'autre deux personnalités très différentes avec des parcours propres. Pourtant, il me semble que nous pouvons noter quelques caractéristiques communes, utiles pour une pastorale vocationnelle au service des jeunes issus de milieux très populaires.

L'un comme l'autre, trentenaires, déjà inscrits dans un parcours professionnel, ont abandonné d'une part leur seule source de revenus, d'autre part leur logement, pour entrer en formation. Cela a supposé pour le diocèse de leur trouver des moyens et de leur offrir le gîte. L'un comme l'autre ne pouvait compter sur leur famille, trop modeste pour les soutenir matériellement. Ils bénéficiaient, par ailleurs, de la modeste somme allouée aux séminaristes, et de quelques prises en charge matérielle. Globalement cependant, cette situation, j'en ai été témoin, les a fragilisés et n'a pas contribué à la sérénité nécessaire pour un discernement en bonne et due forme. Je n'établis pas de lien trop hâtif entre cet état de fait et leur décision. Mais je ne puis m'empêcher de penser que cette « précarité » comme l'a exprimé W., est en partie responsable du terme mis, plus rapidement pour l'un que pour l'autre, à l'expérience de la formation.

Le manque de culture ecclésiale, eu égard à leur relative jeunesse dans la foi et leur manque de maturité dans ce domaine, m'apparaît aussi comme un frein à la poursuite du discernement et à un engagement de type presbytéral.

Comment prendre en compte de telles questions dans notre pastorale vocationnelle ? Quelles solutions envisager ?

Une autre expérience, dont je parlerai plus loin, m'éclaire aujourd'hui sur ce point. Ce que j'exprime maintenant s'appuie dessus.

Même si ce n'est pas la panacée (existe-t-elle ?), on peut proposer à des jeunes de ce profil, de découvrir la richesse d'une vie diocésaine et ce que sont la vie et le ministère des prêtres en demandant à une paroisse et à une équipe de prêtres de les accueillir, de partager avec eux la vie commune, de les accompagner. Il s'agit ainsi de leur faire faire l'expérience concrète, avec un encadrement proche et personnalisé, de ce que sont effectivement la vie de l'Église localement et l'exercice du ministère presbytéral. Ceci sans omettre, bien entendu, de leur offrir également une solide formation théologique à même de les aider à comprendre les fondamentaux et les enjeux de ce qu'ils sont alors en train de découvrir. La culture populaire est encline au concret beaucoup plus qu'à la spéculation.

En ce qui concerne la « précarité » économique, s'il est certain que la suite du Christ suppose un réel abandon dans la confiance, il n'en demeure pas moins vrai que tous les candidats ne le vivent pas avec la même radicalité. Sommes-nous certains de mesurer ce que signifie la situation pécuniaire d'un séminariste pour celui qui a subi le manque dans sa jeunesse et qui est arrivé à s'extraire du besoin à la force de son travail ?

Autre aspect que je relève d'expérience : l'étroitesse du champ relationnel de certains jeunes issus de cités populaires. Ce n'est pas le cas, bien entendu, des jeunes rejoints par un mouvement. Cela constitue un risque non négligeable de les voir se construire une relation exclusive, très personnelle, avec leur Dieu au détriment d'une rencontre fraternelle toujours onéreuse mais seule garantie d'authentification d'une foi digne de ce nom. Comment prétendre aimer Dieu qu'on ne voit pas si l'on fuit le frère qui nous fait face ? A quelles conditions un jeune marqué par l'expérience du « ghetto » peut-il

s'ouvrir à l'immensité du champ de la mission ? Répondre à cette question et faire des propositions suppose d'abord, me semble-t-il, une bonne qualité d'écoute pour entendre toutes les peurs, toutes les réserves et accompagner avec délicatesse l'ouverture.

A cet égard, le dispositif décrit plus haut, mis en place par le diocèse auquel W. a été associé, a donné du fruit. L'intéressé le dit lui-même. Il mesure aujourd'hui sa plus grande capacité d'ouverture et de rencontre, même si tout n'est pas gagné. Il reconnaît que Celui qu'il a mieux découvert tout au long des deux années d'accompagnement est Celui qui le renvoie vers ses frères.

Accueillir et accompagner ces jeunes vers l'épanouissement de leur vocation, quelle qu'elle soit, me semble un enjeu capital. En effet, qui est mieux placé qu'eux pour rejoindre celles et ceux dont ils ont partagé et partagent encore l'existence dans la cité et être auprès d'eux témoins de Celui qui a saisi leur existence ?

Juste avant de passer à un autre cas de figure, je voudrais évoquer une autre proposition faite dans le cadre du groupe de recherche à des jeunes dont il est question ici, en partenariat avec la JOC. Compte tenu du profil des jeunes évoqués, nous avons eu l'idée de les faire participer, à l'occasion de la période estivale, à l'une des « permanences saison » de la JOC. Ce mouvement chrétien d'éducation populaire assure une présence chrétienne et militante dans plusieurs lieux de France où la réalité du travail saisonnier est importante.

L'enjeu était multiple. D'une part, leur faire rencontrer des plus jeunes qu'eux, également issus de milieux populaires qui, accompagnés d'adultes, pratiquent la relecture de leur existence, de leurs actions à la lumière de l'Évangile. D'autre part, leur permettre de découvrir ainsi une réalité de la vie de l'Église qu'ils n'ont pas eu la chance de rencontrer plus jeunes. Nous étions convaincus, et le sommes encore, que cela pouvait favoriser l'unification de leur propre vie. Nous souhaitons qu'ils découvrent la possibilité de dire la foi dans les catégories et avec les mots du monde populaire, leur univers et, par ailleurs qu'ils fassent l'expérience concrète de la dimension apostolique de la foi en Jésus Christ.

Il est temps maintenant d'évoquer d'autres visages qui composent la mosaïque diocésaine. Il s'agit des jeunes hommes et femmes

issus d'autres cultures et continents que le nôtre. Ils sont nombreux dans le Val-de-Marne. Une grande part de nos séminaristes aujourd'hui sont originaires du continent africain !

Une toute première remarque concerne des jeunes femmes qui se sont adressées au SDV. Elles souhaitaient devenir religieuses. Nous avons mis en place, au service de leur discernement, un groupe de recherche. Quel ne fut pas notre étonnement, au terme de quelques rencontres, de découvrir le sens réel de ce mot pour elles. Quand il évoquait pour nous une vie consacrée au sein d'un institut, il signifiait pour elles devenir davantage chrétiennes. Ce quiproquo, dont nous ne tirons pas de conclusion générale, nous a simplement mis en garde. L'ambivalence du vocabulaire doit nous encourager à une vigilance et à un tact dans l'écoute des demandes qui nous sont formulées, sous peine de malentendus et, partant, de propositions mal ajustées.

Ce préambule posé, j'en reviens aux jeunes hommes, en particulier à l'un d'eux, A., arrivé d'un pays du continent africain pour achever un cycle d'études. Il s'ouvrit à nous d'un désir profond et déjà ancien de consacrer sa vie au Christ dans le ministère presbytéral diocésain. Mais comment accueillir, en particulier en vue du ministère de prêtre dans un diocèse francilien, des hommes marqués par une tout autre culture humaine et ecclésiale que la nôtre ? Comment garantir qu'ils ne seront pas les hommes de quelques-uns, les Africains présents chez nous, mais bien des membres à part entière d'un presbyterium au service de tous ?

Ces questions nous ont stimulés à chercher des moyens propres à faire découvrir à l'intéressé la réalité, le diocèse, la pastorale de l'Église « ici », la vie et le ministère des prêtres.

Dès l'année qu'il consentit à passer au sein du groupe de recherche, A. fut reçu dans une équipe presbytérale de notre diocèse. Il demeura au presbytère, bien que n'étant pas séminariste. Encore étudiant, il poursuivait son cursus en université. Dans la paroisse où il résidait, il prenait part à la vie pastorale au titre de son baptême, sans étiquette particulière. Il était bien convenu qu'il vivait une expérience d'immersion dans un univers nouveau, sans présager d'un engagement futur ni de sa part, ni de la nôtre. Pendant ce temps, il poursuivait un premier discernement avec le groupe de recherche.

Vivant au plus près de quelques prêtres, partageant leur vie domestique, il put mesurer le décalage entre ce dont il avait été témoin

« au pays » et ce qui se vit ici. Une découverte décapante, il le confesse bien volontiers, mais ô combien fructueuse. Un moment de vérité pour éprouver son désir et vérifier son aptitude à vivre ici les exigences d'une vie ecclésiale inscrite dans le cadre de la laïcité et celles du ministère dans un compagnonnage et une grande proximité humains.

A ces exigences, nous en avons ajouté une autre. Dans la mesure du possible, A. était invité à s'insérer dans le tissu humain de sa commune de résidence. Il le fit, autant qu'il le put, en assurant du soutien scolaire dans un cadre associatif. Il conviendrait d'ajouter encore les autres propositions de découverte et de formations à lui faites. Mais l'essentiel est dit. Je ne veux pas manquer toutefois de souligner l'importance qu'il y a à travailler cette insertion avec des partenaires, comme par exemple les mouvements.

L'expérience semble avoir été concluante. A. est aujourd'hui ordonné diacre en vue du ministère presbytéral pour notre diocèse. De plus, il a noué bien des liens de fraternité avec prêtres, laïcs, religieuses, etc. au point d'être comme un membre de la famille pour certains. Ce n'est pas négligeable pour un homme expatrié à plusieurs milliers de kilomètres de sa terre natale et dont les parents ne sont plus de ce monde. Bien entendu, les qualités propres d'A. ne sont pas pour rien dans cette réussite. Mais j'ai la faiblesse de penser que notre proposition a largement contribué à forger en lui un amour de cette terre valdemarnaise et du peuple bigarré qui l'habite auxquels il est désormais consacré.

Tout ceci, tant pour les jeunes de milieux populaires, que pour celles et ceux qui ont franchi mers, océans et continents pour nous rejoindre demande disponibilité, doigté, inventivité et moyens humains et financiers. Mais le jeu n'en vaut-il pas la chandelle ? ■



Un coup d'éclat médiatique l'a propulsé sur le devant de la scène. Mais l'engagement du père Arthur, enfant terrible de l'Église au parcours prophétique, ne peut être enfermé dans les phrases chocs. Depuis qu'il est devenu prêtre, voilà 43 ans, il voue sa vie aux exclus de notre société : les Roms aujourd'hui, hier les délinquants, les prostitués, les prisonniers, les sans-papiers, les bateliers. Ce grand mystique trouve la force de travailler auprès d'eux, en les aidant dans leur vie quotidienne, par la prière et une spiritualité simple et puissante. Il revient sur son parcours et s'interroge en toute humilité : pourquoi avoir multiplié les déclarations, les mises en scène ? Pour se faire plaisir ? Par conviction ? Dans ces aveux bouleversants, il affirme avoir été plus souvent prêtre ou lévite que bon Samaritain. Un récit marquant et impressionnant par son humilité, sa générosité.

Bayard Éditions, 2011, 140 p., 14,90 €

Vocations et laïcs

Nathalie Thillay

paroisse Saint-Merri, Paris

Voilà ce qu'il faut bien comprendre : il s'agit de réaliser la vocation de baptisé. Mettre ensemble « vocation et laïc » peut paraître curieux, en tout cas cela ne fait pas partie du vocabulaire usuel. Habituellement, on parle de vocation pour les prêtres, les religieux. Les deux termes, en y réfléchissant, peuvent cependant ne pas être antinomiques. Cela peut d'une part désigner le rôle des laïcs et leur engagement dans le monde, d'autre part évoquer le rôle des laïcs dans l'Église d'aujourd'hui (et peut-être de plus en plus, dans le contexte contemporain de la baisse du nombre des prêtres).

Pourquoi à propos de vocation, parler de l'engagement des laïcs dans la société contemporaine ? D'abord, avant tout, parce que ces laïcs sont les hommes et femmes de l'entreprise, de la société contemporaine, des hommes du monde. Ils en sont partie prenante. Dans cet univers parfois difficile, souvent athée, leur vocation de chrétien peut les amener à prendre position, à « agir en », à se tenir debout en tant que chrétiens laïcs. Certes, cela peut paraître évident, mais cet exercice, au quotidien, est parfois difficile.

Dans une grande entreprise confrontée à une crise économique, à un plan social que l'on subit au même titre que ses collègues, comment continuer à agir, comment aider l'autre, le collègue brimé ou bafoué à reprendre espoir ? Ce n'est pas facile. La vocation du laïc n'est pas aisée.

Sur le plan de l'éthique, le laïc est amené à avoir des convictions. Cependant en tant qu'homme, femme, il peut à un moment de sa vie

se trouver confronté à un choix difficile, très difficile. Que ce soit devant la question d'un avortement thérapeutique, de l'euthanasie, etc.

Le laïc est quotidiennement amené à vivre, à décider au cœur de situations ancrées dans la réalité. Tant que l'on n'a pas été confronté à de telles situations, on peut s'en tenir aux règles, avoir des principes (et il faut sans doute en avoir), mais les vivre est difficile. La vocation du laïc consiste à être confronté aux situations économiques, éthiques, politiques, à vivre dans la société des hommes. Il a à témoigner de l'Évangile mais au cœur d'un quotidien, d'une réalité parfois dure.

Dans notre société, les citoyens ont légitimement des options éthiques diverses, des choix portés par des sens variés dans leurs différents lieux de vie. Dire et proposer l'horizon de la foi chrétienne dans ces lieux de présence de l'humain semble très important.

Le laïc est appelé à être témoin de la foi et peut-être même à être acteur de l'évangélisation. Dans la société contemporaine, il veillera possiblement à ne pas choquer l'ami athée, à ne pas s'afficher comme prosélyte. Par contre, il lui importera au quotidien de « s'efforcer » d'être témoin de l'Évangile et de porter les valeurs du Christ.

La vocation du laïc l'incite également, et c'est tant mieux, à vivre en homme engagé. Cela peut être en agissant au sein d'associations humanitaires, de solidarités – confessionnelles ou pas. Tout cela fait partie de la vocation du laïc appelé à témoigner, à vivre et à agir en concertation avec l'Évangile.

L'autre aspect de la question, c'est la vocation du laïc dans les communautés chrétiennes. Aujourd'hui où le manque de prêtre se fait sentir, le problème devient de plus en plus prégnant. Le laïc est donc amené à participer à la vie de la communauté ou à s'occuper du « service des tables ». Cela peut être en participant aux préparations de liturgie, en partageant avec d'autres à propos des textes et ensuite en exprimant son point de vue lors de l'assemblée du dimanche. Cela suppose des connaissances et donc il faut proposer aux laïcs des outils, des éléments pour qu'ils soient mieux formés (formations en ligne, conférences, études de théologie, etc.)

La vocation du laïc, c'est aussi certains autres services de la communauté : par exemple les fleurs pour la liturgie de la Parole,

l'accueil du passant quel qu'il soit, etc., en lien avec la communauté, permettre et faciliter l'accueil, proposer un lieu de célébration convivial, signe d'une Église vivante. Cela veut dire donner du temps et dans le monde d'aujourd'hui, ce n'est pas toujours facile tant les vies sont remplies par le travail, la famille, etc. C'est un choix à poser ; accepter de donner son temps pour sa communauté est une réponse à un appel, une « vocation ». La réponse à cet appel ne se fait que si on est porté par l'envie de témoigner du message de l'Évangile.

Cette vocation peut être aussi d'accepter, avec d'autres, de participer à une équipe pastorale et d'assumer les responsabilités d'une communauté. C'est alors un engagement fort, souvent pris pour une période donnée. Cela veut dire accepter, en co-responsabilité, de porter une communauté, de décider des orientations, de prendre des décisions. Si tout laïc n'est pas prêt à cet engagement, certains peuvent s'y sentir appelés et acquiescer à ce service. Comme pour d'autres « ministères », se pose ici la question de la légitimité ; il importe alors que les règles de désignation, d'appel et d'élection soient clairement définies.

La notion de réponse à un appel, contenue dans le mot vocation, est essentielle. Parfois on est sollicité, on est appelé à faire quelque chose que l'on n'avait pas prévu ou anticipé. Un exemple : on m'a demandé d'accompagner un jeune de 16 ans qui demandait la première communion. Il était impossible qu'il la fasse avec les 8-9 ans, et il ne pouvait pas non plus rejoindre le groupe des catéchumènes adultes. Pour ma part, je n'avais pas une formation de catéchiste, et me sentais peu à même de préparer quelqu'un. Cependant, j'avais des enfants d'âge similaire, raison pour laquelle on m'a sollicité. Je ne me voyais pas refuser d'accompagner ce jeune dans sa démarche, et ai donc accepté de répondre à cet appel avec une autre personne. La vocation du laïc passe donc parfois par des réponses à des appels. Ce ne sont pas des postes que l'on pourvoit, mais des situations qui appellent des réponses et des engagements.

Des confrontations avec l'actualité, comme ont pu l'être des occupations d'églises, peuvent être l'occasion de prises de conscience et amener les chrétiens à prendre position ou à s'engager. Par exemple, le problème des sans papiers et la confrontation de la communauté de Saint-Merri à cette question ont suscité une participation très active au Réseau chrétiens immigrés (RCI). Ce fut une réponse à cet appel.

Et pour finir, une dernière chose : les laïcs sont ancrés dans la société d'aujourd'hui et donc parlent une langue contemporaine, impliquée dans ce siècle, là où nous vivons. Notre foi doit s'exprimer dans des mots accessibles à tous donc aussi aux non-catholiques, aux athées, ou à ceux qui sont en recherche. Pour ma part, il m'importe que ma foi s'exprime dans le monde avec la langue d'aujourd'hui, et qu'ainsi notre religion ne se coupe pas du monde ! ■

Coopération catholique, une vocation de service

Hélène Rivoalen

étudiante à l'École supérieure des travaux publics (ESTP Paris)
volontaire à la Délégation catholique pour la coopération

Port-au-Prince, le 17 novembre 2010

A mon arrivée à Port-au-Prince, j'ai été accueillie par le comité de la pastorale universitaire. Il est constitué des responsables des différentes commissions de la pastorale, d'un trésorier, d'une vice-trésorière et de trois prêtres dont le père André Siohan. Je participe donc chaque mardi aux réunions du comité qui organise la vie de la pastorale. La maison de la pastorale ayant été détruite lors du séisme du 12 janvier, nous nous réunissons chez les Pères de Saint-Jacques où j'habite.

Une des activités phare est « *manje ansanm* », qui signifie mange ensemble en créole. Elle rassemble une cinquantaine d'universitaires qui viennent partager un repas. Ce moment mobilise beaucoup les bonnes volontés de la pastorale. Il faut préparer le repas sur les réchauds au fond du jardin, organiser la distribution... En ce moment, c'est le samedi que nous nous réunissons pour partager ce repas. A 14 h, nous poursuivons avec un autre type de rassemblement : une réunion d'information, une conférence-débat, etc. Suivant l'activité proposée, nous pouvons être jusqu'à 100 étudiants.

En tant que volontaire de la DCC (Délégation catholique pour la coopération), je fais partie d'une commission de la pastorale, la commission activités sociales. Elle gère deux grands programmes de la pastorale : « *Kole zepol pou n kontinue viv* », un programme d'appui psycho-social auquel deux psychologues volontaires de la DCC

participent. Et puis « *Bati kay* » un programme de construction de maisons qui existe maintenant depuis 5 ans et qui a réalisé 143 maisons dans deux zones de la région métropolitaine : Cité-Soleil et la Croix des Bouquets. Dans le cadre de ce projet, j'ai participé à la fin des visites des différentes maisons suite au séisme et j'ai rédigé le rapport d'évaluation. Les pertes sont très élevées puisque 30 maisons sont détruites et 56 sont à réparer. Actuellement, nous construisons 8 maisons à Cité-Soleil ce qui me vaut quelques coups de soleil sur les chantiers, mais surtout de bons moments partagés avec les ouvriers et les futurs propriétaires des maisons qui participent aux chantiers.

Un autre projet auquel j'ai activement pris part est celui de la salle informatique. Grâce à CGE, la pastorale a pu acquérir 10 ordinateurs portables, un routeur et une connexion Internet pour au moins 6 mois. Avec l'aide du comité, j'ai organisé la vie de cette salle qui est ouverte chaque jour de 10 h à 15 h. Les membres de la pastorale y ont accès pour un prix défiant toute concurrence. A la demande des étudiants, je donne maintenant chaque jour des cours d'informatique pour enseigner quelques bases, surtout en bureautique et en navigation sur Internet. Suite à cela, 10 étudiants de la pastorale vont suivre une formation plus poussée proposée par le ministère de l'enseignement supérieur en France. Cette formation à distance sera dispensée par deux étudiants haïtiens qui reviennent d'un master de l'université d'Amiens. Ces 10 étudiants pourront ensuite à leur tour prendre en charge la formation des autres membres de la pastorale. Depuis quelque temps, la salle est dotée d'une imprimante et, bientôt, l'ambassade de France va nous permettre l'acquisition de 25 ordinateurs de bureau.

Depuis juillet, les mouvements de jeunesse haïtiens ont pour projet de constituer un conseil national de la jeunesse d'Haïti. La pastorale universitaire y est représentée par trois membres dont je fais partie. J'ai intégré le bureau provisoire du conseil en tant que trésorière et conseillère. A noter la présence dans ce conseil des kiros, des scouts et de la jeunesse adventiste. Nous nous réunissons très régulièrement pour travailler sur les objectifs de ce conseil et sur les statuts, pour un lancement le 1^{er} janvier 2011. Nous espérons par ce conseil faire entendre la voix de la jeunesse haïtienne auprès de

l'Etat. La devise du conseil est en effet : « *Porter plus haut le flambeau de la jeunesse haïtienne* ».

Depuis mon arrivée, beaucoup d'événements ont marqué la vie de la pastorale universitaire. Au début de l'été, la venue des *Celebrant Singers*, un groupe de chanteurs américains que la pastorale a accueillis et guidés pendant une semaine. Ils ont donné plusieurs concerts à Port-au-Prince et en province. Cela nous a permis un échange culturel intéressant et ils ont apporté un soutien original à Haïti à travers le chant. La pastorale était de tous les concerts et de tous les déplacements. J'ai ainsi découvert quelques villes de province telles que Saut-d'Eau et Jacmel.

Très peu de temps après, nous avons accueilli la troupe théâtrale *I sont unik, hein ?!* du Finistère. Avec la pastorale universitaire et la jeunesse mariale, ils ont monté un spectacle intitulé *Ensemble, un pas de plus sous le même soleil*. Ce spectacle avait pour objectif de montrer l'espoir possible après le séisme du 12 janvier et comment, ensemble, la vie peut continuer. Mission accomplie avec les deux spectacles à Port-au-Prince chez les sœurs de Saint-Joseph de Cluny et celui à la paroisse de Petit-Goâve en province avec près de 250 spectateurs à chaque fois. Le travail a été très enrichissant : il a d'abord fallu arranger ce que chacun avait préparé de son côté avec sa culture, répéter pendant seulement deux semaines, préparer les décors, pour un résultat plus que convaincant. Étant donné le succès et la qualité du spectacle, la pastorale a pour projet de le remonter pour le 12 janvier 2011.

Malgré la rentrée universitaire difficile (certaines universités ouvrent très tard à cause des événements de l'année précédente), la pastorale universitaire a fait sa rentrée comme l'année dernière avec son assemblée générale, le deuxième dimanche d'octobre ; nous avons eu 220 participants. Cette journée a été l'occasion de faire un bilan de l'année écoulée et de lancer des projets pour l'année à venir. La pastorale est donc maintenant constituée de 6 commissions (4 l'année dernière) : activités intellectuelles, culturelles et sportives, activités spirituelles, activités sociales, relais (dans les universités), communication et maison de la pastorale. Ce jour-là ont été lancés le site Internet de la pastorale (www.puhaiti.com), la ronde des talents, ainsi que la mutuelle de solidarité de la pastorale. Des conférences, des

sorties, des récollections... ont été planifiées. La journée s'est terminée par une partie culturelle, une des grandes forces de la pastorale qui réunit beaucoup de talents.

Depuis le début de l'année, plusieurs projets ont été réalisés avec succès. Une conférence sur *l'e-learning* avec un français, conseiller auprès du ministère haïtien de l'Éducation nationale et de la formation supérieure, pour revaloriser l'enseignement supérieur. Les étudiants ont beaucoup apprécié cette conférence qui leur a donné de nouvelles perspectives quant à leurs études. La semaine dernière a eu lieu une deuxième conférence, sur les maladies infectieuses et en particulier le choléra. Très grand succès aussi, étant donné la gravité de la situation du pays face à cette épidémie. Pour réagir au problème national grave qu'est le choléra, la pastorale universitaire s'est intégrée à la semaine de sensibilisation lancée par le ministère de la Jeunesse, du sport et de l'action civique. Du jeudi au dimanche, les membres des mouvements de jeunesse de la zone métropolitaine vont parcourir toute la ville pour sensibiliser la population à l'épidémie et leur apprendre les comportements à adopter face à la maladie. ■

La messe des jeunes de la communauté du Chemin Neuf

Gabriel Roussineau
communauté du Chemin Neuf,
Mission jeunes 18-30 ans

Un dimanche soir, quelques minutes avant le début de la messe de 19 h dans la chapelle Paul Couturier, 12 rue Henri IV à Lyon. Les membres de la communauté du Chemin Neuf enfilent leur aube dans la sacristie et rejoignent les bancs dans le chœur, tandis que les jeunes cherchent des places libres dans les gradins avec leurs amis ou s'assoient devant sur la moquette. Ce soir, au retour des vacances de la Toussaint, la chapelle est pleine à craquer avec 500 personnes présentes ; les derniers resteront debout au fond. Les premiers accords de guitare donnent le signal du début de la procession et tous se lèvent en dirigeant leurs regards vers l'un des deux écrans disposés de part et d'autre de l'autel dans le chœur pour suivre les paroles du chant d'entrée. Et c'est parti pour une bonne heure de célébration...

Inaugurée à la fin des années 1990, cette messe du dimanche soir repose sur trois piliers principaux, inséparables les uns des autres, et dont nous avons progressivement mesuré l'importance.

L'accueil au sein d'une communauté

Le public, en grande majorité des jeunes avec aussi quelques familles et adultes, vient avant tout prier avec une communauté religieuse, dans son lieu de vie. La chapelle fait partie d'un ensemble plus vaste, qui est le pôle jeunes de la communauté du Chemin Neuf,

récemment inauguré et baptisé « H4 », en référence au surnom donné par les jeunes à la maison de la rue Henri IV... Dans ces bâtiments se trouvent non seulement les bureaux des missions 14-18 ans et 18-30 ans, mais aussi un foyer d'étudiants de 35 chambres, sans oublier le dernier-né, le « H4 Café », ouvert plusieurs midis en semaine et le dimanche soir après la messe. C'est la communauté qui accueille ceux qui viennent à la messe ; elle est visible de tous, les membres du Chemin Neuf (célibataires consacrés ou mariés) portant une aube blanche et étant situés dans le chœur. D'autres sont à l'entrée pour accueillir ceux qui arrivent (jusqu'à la lecture de l'Évangile) et les orienter vers une place libre. Les jeunes apprécient particulièrement la proximité avec les membres de la communauté, des gradins étant installés dans le chœur, juste derrière eux.

C'est cette dimension communautaire de la célébration qui attire les jeunes, d'autant plus qu'ils vont y participer avec leurs amis ou les retrouveront à la sortie. Les étudiants du foyer « H4 » s'y retrouvent avec ceux du « 59 » (montée du Chemin Neuf), les adolescents y vont indépendamment de leurs parents. « *Il y a un véritable effet boule de neige* » commente frère Etienne, responsable des 14-18 ans, « *à la limite ils viennent justement parce qu'il n'y a plus de place !* » C'est leur messe, la première à laquelle ils choisissent d'assister eux-mêmes, avec ceux de leur « tribu ».

U

Une liturgie festive et priante

La beauté de la liturgie est un élément décisif pour beaucoup de ceux qui participent à l'eucharistie du dimanche soir. Soutenus par un orchestre de jeunes qui arrive dès 17 h pour répéter, les musiciens de la communauté choisissent des chants adaptés aux textes du dimanche et qui auront différents styles, du chant de louange pour l'entrée à des chants plus recueillis pour la communion. Ils puisent pour cela avant tout dans les dernières compositions de chants d'assemblée du Chemin Neuf ou plus largement dans le répertoire des communautés nouvelles et des Églises évangéliques. « *Pour autant* », nuance sœur Ula, sœur consacrée polonaise responsable de la liturgie, « *si la*

beauté des chants est importante pour les jeunes, elle n'a de sens que si elle les amène vers un au-delà. Une "belle messe" ne suffit pas, le plus important est ce avec quoi les jeunes ressortent de l'église. C'est la rencontre avec Dieu qui est le fruit d'une animation réussie. »

Cette dimension d'intériorité, de prière, est particulièrement marquante à certains moments de la messe. « *Après la communion le long temps de silence suivi d'accompagnements musicaux m'aide à prier et à entrer dans un dialogue avec le Christ* » souligne Bénédicte, étudiante de 21 ans. L'alternance entre la dynamique des chants de louange et des temps plus silencieux dans lesquels la Parole est accueillie est essentielle. Les jeunes commencent ainsi leur semaine par un vrai moment de prière, leur donnant des forces pour la semaine. « *Je suis impressionné à chaque fois par le recueillement des jeunes, leur désir de prier. J'ai devant moi une assemblée qui a soif* » ajoute le Père Stephan, responsable de la messe.

U ne parole travaillée pour les jeunes

La vie communautaire partagée au quotidien avec les jeunes, les multiples rencontres avec eux pendant des week-ends de formation et de retraite nourrissent la réflexion de l'équipe de préparation des messes. « *Enfin ce qui nous permet de parler aux jeunes est le fait de vivre avec eux, de les écouter* » résume frère Etienne.

La tâche du prêtre qui fait l'homélie n'est pas mince, car il devra faire résonner la Parole de Dieu du dimanche dans le quotidien des jeunes, au plus près de leur réalité : vie étudiante, familiale ou de jeunes couples. A partir de là il s'agira toujours de tourner leurs regards vers le Christ, lui qui est le roc sur lequel ils peuvent construire toute leur existence. A l'âge des choix qui orientent une vie, entendre une parole sur ces thèmes peut être décisif.

Les supports multimédia sont par ailleurs de plus en plus utilisés, non seulement pour libérer les mains du carnet de chants mais aussi comme soutien de la parole, par exemple pour mettre à l'écran les points principaux de l'homélie, passer une courte vidéo, visualiser les annonces... et maintenir l'attention chez les plus jeunes.

C Conclusion

Ceux qui viennent à la messe des jeunes du dimanche soir y viennent avant tout pour y prier avec une communauté, avec laquelle ils sont liés par un sentiment d'appartenance très variable. Il est d'ailleurs frappant de remarquer que seule une petite part des jeunes qui viennent à la messe le dimanche soir s'engage régulièrement dans d'autres propositions durant la semaine ou le week-end... Au final la clé du « succès » de cette eucharistie auprès des jeunes n'est pas tant à chercher dans la performance isolée d'un liturge ou d'un prédicateur que dans l'expression des différents charismes reçus dans une communauté, où un style se dégage, donné par un incessant va-et-vient entre la Parole de Dieu et la vie quotidienne avec les jeunes à qui cette célébration est adressée. ■

Les communautés chrétiennes étudiantes, lieux vocationnels

Hubert Hirrien, jésuite, aumônier national de CGE
Laetitia Lys, Jean-Baptiste Bienvenu, Paul-Marie Hertz,
anciens membres du bureau national CGE

Les trois témoignages qui suivent émanent de personnes qui ont actuellement 25-26 ans. Pendant l'année universitaire 2007-2008, Laetitia Lys, Paul-Marie Hertz et Jean-Baptiste Bienvenu ont été membres du bureau national de Chrétiens en Grande École tout en poursuivant leurs études. Ils ont été appelés à cette mission après s'être engagés un peu ou beaucoup dans leur aumônerie d'école. Une quatrième étudiante, Marie-Noëlle Woillez, et le père Hubert Hirrien, aumônier, complétaient cette équipe.

Ce bureau, qui se renouvelle chaque année, a mission d'animer un réseau de 80 communautés, rassemblant environ 3 000 étudiants. Il coordonne en particulier la rencontre nationale, un week-end de formation, de prière et de fête au début avril (www.cgenational.com). Le BN se réunit un soir par semaine. Cette fréquence, exigeante pour chacun, permet la constitution rapide d'une équipe missionnaire. Aussi les étudiants sont-ils appelés dans des écoles d'Ile-de-France.

Trois ans après que sont-ils devenus ?

Laetitia et Paul-Marie travaillent en entreprise. Fiancés depuis quelques mois, ils préparent leur mariage pour le 15 octobre. Jean-Baptiste est en première année de séminaire à Versailles pour la communauté de l'Emmanuel. Marie-Noëlle poursuit une thèse de doctorat sur la climatologie.

Chacun(e) d'eux est bien actif dans l'Église. Chacun(e) a vécu un accompagnement spirituel pendant l'année au bureau national. Ils ont bien sûr pu le poursuivre ensuite.

Laetitia, Paul-Marie et Jean-Baptiste répondent librement à ce qu'a représenté pour chacun(e) d'eux leur participation à une aumônerie étudiante en écoles d'ingénieurs ou de commerce : « En quoi, comment ces communautés sont-elles des communautés vocationnelles ? »



Après avoir été scolarisée dans des établissements catholiques et y avoir fréquenté des aumôneries je pensais, lors de mon entrée à l'ESSEC, que sa communauté chrétienne ne m'apporterait pas grand-chose de plus et me dirigeais plutôt vers quelques-unes des très nombreuses autres associations sportives, récréatives, humanitaires de l'école. J'y suis cependant bien vite revenue et me suis progressivement aperçue que c'est bien la CC qui allait en quelque sorte m'accompagner pendant toute ma scolarité et m'aider à répondre à mes questions les plus profondes. Par ailleurs la CC elle-même ne manquait pas de richesse dans ses activités : messe hebdomadaire, prières de louange, de Taizé, groupes de partage bibliques, conférences de personnalités chrétiennes, rencontres avec des sans-abris, retraites, moments conviviaux et participation à la vie de l'école... autant de propositions qui nous ont aidé à épanouir notre vie spirituelle et faire grandir notre vocation. Comment donc cela peut-il se faire ?

Tout d'abord le contexte de la vie étudiante est déjà très porteur. Si elle peut être pour certains synonyme d'accumulations d'expériences en tous genres (alcool, vie affective...), pour d'autres elle est une période riche en rencontres, stimulante pour la raison et propice aux questionnements essentiels et à une recherche d'idéaux. En tout cas, pour tous, la vie étudiante est une période « à part », délibérément tournée vers l'avenir (puisque son but est d'aider l'étudiant à le préparer), alors que ce dernier est généralement préservé de tous soucis matériels et relativement libre de toute autorité familiale ou de tout engagement.

Ce cadre aidant, les communautés chrétiennes peuvent permettre un véritable déclic chez des étudiants attirés par la foi. Elles sont en effet le lieu où peut se concrétiser ce désir de donner sa vie, de mettre en pratique la charité, de vivre la prière. On peut par exemple y goûter progressivement à la prière, la fidélité des autres

étudiants et l'exemple des étudiants plus âgés nous permettant de ne pas abandonner dans les moments difficiles. Dans mon école, plusieurs années de suite, le chapelet avait été dit tous les jours à la CC et la fidélité de quelques-uns s'était propagée à beaucoup de monde... On peut aussi expérimenter l'appel individuel à un service particulier : les idées étant nombreuses, l'aumônier ou l'étudiant en charge de la CC ne manquaient jamais d'idées de responsabilités à confier, de sorte que chacun se sentait appelé à une mission particulières et devait soi-même répondre « me voici ». Bref, la CC est sûrement un véritable laboratoire de la vie chrétienne ; avoir un local, une chapelle et des activités portées par des étudiants permet incontestablement d'ancrer toujours plus cette vie chrétienne et cette recherche spirituelle dans la réalité et d'éviter que des bonnes intentions ne restent lettre morte ou au stade des idéaux !

Si tous les étudiants n'ont pas forcément fait leur choix professionnel ou leur choix de vie à la fin des études, la CC aura sûrement permis à chacun de nous de réfléchir au sens que nous voulons donner à notre vie et de progresser dans cette direction avec l'aide de l'Esprit Saint, quelle que soit la route que nous prendrons ! Plus concrètement, le temps passé à la CC sous différentes formes (prière, conférences, amitiés...), l'esprit d'entraide et les liens entre membres m'ont permis d'entamer ma vie professionnelle avec une grande espérance sur ce que je pourrais y apporter et comment celle-ci pourrait construire ma personnalité et m'aider à développer mes talents au service des autres. La rencontre ou les amitiés avec d'autres chrétiens ayant suivi la même formation que moi m'a ainsi donné de multiples exemples de la manière dont développer son talent et sa personnalité au service de sa vocation : vocation religieuse, mariage, humanitaire, entrepreneuriat social, poursuite dans la vie associative et m'a permis d'accepter tout naturellement de me mettre au service de CGE lors de ma dernière année d'école !

Enfin, après avoir commencé par de modestes engagements et de belles amitiés pendant cette vie étudiante et avoir beaucoup reçu en retour, cela me semble maintenant tout naturel et dans la continuité de ce que j'y ai vécu que de donner ma vie à une autre personne dans le mariage. Et quel beau signe que cette personne soit justement Paul-Marie avec qui je me suis mise au service des CC pendant une

année au travers de CGE. Maintenant il n'y a plus qu'à traduire ce don en actes pendant toute ma vie et à faire de mon foyer une véritable communauté chrétienne !

Laetitia Lys



Comment ce qui se vit à CGE favorise-t-il l'éveil des vocations dans leur diversité et leur complémentarité ? Qu'est-ce qui aide ? Que faudrait-il changer, abandonner, en quoi innover ? Qu'est-ce qui m'a aidé personnellement ? En quoi la mission au bureau de CGE a contribué à l'épanouissement de ma vocation ? En acceptant la mission d'être au bureau national, j'étais déjà décidé à entrer au séminaire à l'issue de mes études d'ingénieur. L'idée du sacerdoce s'épanouissait en moi depuis plusieurs années au sein de la communauté de l'Emmanuel ; je faisais partie d'une maisonnée à Orsay au sein de laquelle je retrouvais, une fois par semaine, trois couples pour un temps de prière et de partage de la Parole de Dieu.

Dans ce contexte, il me semblait très pertinent de répondre à l'appel qui m'était lancé : servir la mission de l'Église auprès des étudiants. J'étais enthousiasmé par l'idée de pouvoir participer à la croissance spirituelle des jeunes de ma génération, parvenus à l'étape décisive de l'engagement adulte dans la société, à l'âge des derniers préparatifs avant d'entamer une vie professionnelle, à l'époque des premiers pas vers le mariage ou vers une vocation particulière.

Après trois ans, je perçois plusieurs apports de mon implication pour CGE. Cette année de service fut d'abord l'occasion d'une forte expérience d'Église. Le travail en équipe, toutes les semaines, faisait se rencontrer des personnes d'âges et d'origines différentes, avec un vécu ecclésial propre et une personnalité spécifique. Quelle richesse d'avoir eu à composer avec nos sensibilités et nos approches devant les situations ecclésiales rencontrées ! D'ailleurs, notre service n'était pas seulement destiné à un certain type de milieu ecclésial mais à tous les étudiants en grande école. Dans notre réflexion, il s'agissait donc de penser une pédagogie dans laquelle chacun trouverait son compte. La rencontre nationale, par exemple, devait être nourrissante aussi bien pour un jeune converti que pour un baptisé engagé depuis longtemps, pour quelqu'un de spiritualité ignacienne comme pour un membre de la

communauté de l'Emmanuel. Dans la mission à CGE, j'ai pu exercer et affermir l'ouverture d'esprit à d'autres perspectives que celles de mon propre milieu ecclésial. Pour aimer l'Église de manière réelle et objective, il faut quitter l'illusion qu'elle soit uniformément semblable à l'idée qu'on s'en fait à partir de sa petite expérience. Rencontrer l'Église comme un corps, constitué de membres aussi divers que ceux qui composent le corps humain, accueillir cette diversité, s'ouvrir à la pluralité des expériences, est un élément décisif que CGE développe et transmet aux jeunes qui composent l'association.

Être membre du bureau national de CGE, c'est aussi faire l'expérience de la confiance que l'Église fait aux les jeunes. Elle n'attend pas que des quinquagénaires se mettent à réfléchir ce qui pourrait être judicieux pour les générations montantes. Elle appelle directement des jeunes à qui elle confie de vraies responsabilités. Servir la mission de CGE, à quelque échelon que ce soit (service dans une CC, responsabilité régionale, responsabilité nationale), implique de recevoir cette parole du Christ dans la médiation bien concrète de l'Église : « Aujourd'hui, nous avons besoin de toi pour le service de tes frères. » Être appelé par l'Église est une expérience fondatrice pour grandir et devenir une personne adulte et épanouie en son sein. CGE favorise grandement – et doit toujours plus favoriser – la dimension de l'appel ecclésial. Confier une responsabilité à un jeune, et la lui confier sur le mode évangélique de l'appel, voilà un élément pédagogique fondamental pour favoriser l'épanouissement des vocations spécifiques.

Enfin, ce serait un oubli dommageable de ne pas mentionner que l'année de service avec CGE fut une forte expérience d'amitié, fondée d'abord sur le partage d'une mission et d'une vie de prière. Notre charge de servir la pastorale des grandes écoles en France a demandé à chacun des membres du bureau un investissement réel en temps et en travail. Mais l'essentiel de notre mission se jouait dans le long temps de prière que nous prenions à la fin de nos réunions hebdomadaires : moments forts de communion, moment de partage, moment d'édification mutuelle. Bien entendu, nous avons aussi l'occasion de passer ensemble des moments sympathiques et gratuits. Avec tout cela, l'année passée ensemble a permis à une amitié profonde de se construire, fondée sur le Christ et sur des rapports de mutuelle estime. Aujourd'hui encore, je m'appuie sur les anciens du bureau national qui restent des amis précieux et un soutien particulier quant à l'épanouissement de ma

vocation. Ainsi, me semble-t-il, pour favoriser l'épanouissement conjoint des différentes vocations, on doit être attentif à ce que les CC soient un lieu où naissent de belles amitiés. Dans ce cadre, l'encouragement des uns par les autres est un précieux soutien pour avancer ensemble sur le chemin exigeant de la sainteté. Ceux qui entendent un appel spécifique ont besoin de l'écoute de leurs amis pour tenir bon dans leur discernement ; les amitiés sont également le lieu privilégié où les couples se forment.

Jean-Baptiste Bienvenu



Chaque CC apporte peut-être à ses adhérents des moyens différents de répondre à cette question : « Que faire de ma vie ? » Pour ma part, pendant les deux années passées à l'école, entre les différents stages qui ont complété le cursus, j'ai surtout reçu les bases d'une vie chrétienne et le goût de les approfondir.

Très privilégiés, nous avons un aumônier présent à 2/3 temps sur le campus. C'est à mon sens très important. L'école est un moment charnière pour les élèves : dernier « tronc commun » avant les spécialisations techniques et professionnelles mais aussi avant les décisions importantes de choix de vie. En effet, on observe que beaucoup de mariages ont lieu directement à la sortie d'école ou vers la fin de la scolarité. Beaucoup de vocations se concrétisent également à ce moment là : entrées au séminaire ou dans la vie religieuse (surtout pour les garçons (l'histoire de notre aumônerie ne compte qu'une fille entrée dans la vie religieuse)).

Années d'apprentissage « polytechnique », ce passage en école mérite donc un apprentissage de la vie chrétienne universelle : qu'est ce que tout chrétien doit et peut savoir ? Qu'est-ce qui permet à un chrétien de nourrir sa foi ? Pour cela, et grâce à la présence de l'aumônier, les célébrations des sacrements (Eucharistie, sacrement de réconciliation mais aussi baptême et confirmation) alternent avec les prières communautaires à l'initiative des élèves, les conférences avec les temps d'enseignement, les groupes de partage avec les barbecues.

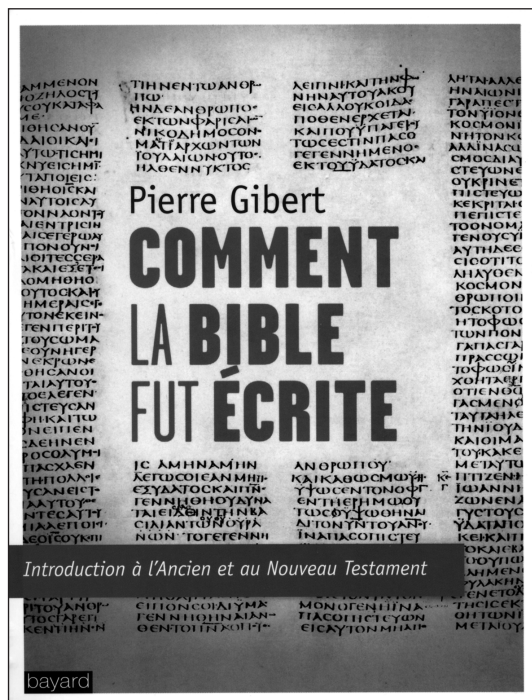
Ce qui m'a marqué peut-être le plus profondément est cette proposition faite à tous de mieux vivre au rythme de l'Église. Par la messe célébrée régulièrement en semaine, la prière tous les matins en

carême, la prière de complies ou les prières de louange, nous avons appris à prendre des rendez-vous quotidiens avec Dieu et à ainsi lui laisser une place dans notre vie de chaque jour. Par la présence au sein du campus d'une chapelle ouverte jour et nuit, nous nous sommes familiarisés avec la présence discrète de Dieu dans nos vies.

L'enseignement est la deuxième composante majeure de notre vie d'aumônerie. Prendre goût à la lecture de la Bible, comprendre qu'une encyclique s'adresse à chaque chrétien, découvrir la richesse de ce que nous propose aujourd'hui l'Église à travers l'année liturgique, son regard sur le monde, sur les autres religions, son organisation, ses diversités vocationnelles... de nombreux pré-requis pour se lancer dans une vie de chrétien au travail, de père de famille, de religieux, de prêtre, de laïque consacré...

Enfin le partage est une dimension très visible de la vie de l'aumônerie, même s'il peut se retrouver ailleurs. C'est par son dynamisme que la communauté chrétienne se montre attractive. Une grande partie des rendez-vous d'une CC ont donc pour simple objectif de créer un esprit familial, prémices de ce que chacun pourra vivre dans sa vocation propre. Ainsi, pour ma part, la CCX (communauté chrétienne de Polytechnique) m'a énormément appris pour ma vie de chrétien aujourd'hui. Elle m'a fait grandir et m'a ouvert à tout appel vocationnel. Appelé à servir comme membre du bureau national de CGE par mon aumônier, j'y ai rencontré Laetitia. Si l'appel au mariage n'est venu qu'une fois parti de l'école, ma vie à l'aumônerie m'a préparé, au-delà de ce que j'aurais pu imaginer, à mettre Dieu au centre de notre engagement.

Paul-Marie Hertz



Il n'y a pas de meilleure introduction à la lecture de la Bible que de montrer comment le texte biblique s'est écrit et fixé. Cette conviction forme l'axe de cet ouvrage d'initiation réalisé par un des meilleurs exégètes et historiens français de la Bible. Dans cette nouvelle édition entièrement refondue, Pierre Gibert présente un état actualisé de nos connaissances. Qui sont les auteurs de la Bible ? Comment les textes bibliques ont-ils été transmis et rassemblés ? Comment comprendre l'histoire des interprétations de la Bible ? Ce livre est le meilleur antidote aux idées reçues et aux nombreuses erreurs et ignorances concernant la Bible aujourd'hui.

Pierre Gibert, jésuite, longtemps professeur d'exégèse de l'Ancien Testament a publié plusieurs ouvrages de référence. Il a réédité les célèbres exégètes pionnier Richard Simon (1678) et Jean Astruc (1753).

Bayard Éditions, 2011, 162 p., 16 €

Proposer les vocations chez les Scouts et Guides de France

Anne Raoul-Buysechaert

accompagnatrice pédagogique des Compagnons,
territoire Lille-Flandres

Les Scouts et Guides de France, ce sont 69 000 adhérents dont 15 000 encadrants et responsables bénévoles de moins de 25 ans répartis en plus de 800 groupes locaux, rattachés territorialement à des quartiers, des communes, des paroisses¹.

Le mouvement évolue dans une société génératrice de peurs : difficultés à se projeter dans l'avenir, maladies, terrorisme, etc. Des peurs très souvent liées à l'avoir et à la perte de l'avoir, aux prises que nous sommes avec la nécessité au présent.

L'homme occidental du XXI^e siècle est plus que jamais formaté selon le schème social de l'avoir : fondamentalement, il a besoin de bonheur. Mais cherche-t-il à être heureux ? N'a-t-il pas besoin avant tout d'apprendre à être, individuellement et avec les autres ? Il s'agit d'un travail à faire sur soi pour apprendre à relativiser, à se débarrasser de beaucoup de choses superflues et à se connaître intérieurement.

C'est pourquoi le projet éducatif de l'association Scouts et Guides de France affirme : « *Chacun est appelé à être révélé dans sa vocation personnelle, à développer ses talents particuliers, à donner le meilleur de lui-même.* » Les statuts canoniques expliquent que « *Le scoutisme et le guidisme offrent aux enfants et aux jeunes par le jeu, l'action, l'aventure, la vie dans la nature, la vie d'équipe et le service des autres, un chemin d'apprentissage humain et spirituel.* » Ils précisent : « *Dans sa proposition éducative, l'association permet à chaque enfant et jeune de développer pleinement son identité de garçon ou de fille. Elle s'appuie sur une nouvelle alliance entre hommes et femmes, une forme d'éducation réciproque qui ne veut pas gommer les différences mais*

les transformer en atout. Garçons et filles apprennent à se reconnaître partenaires dans une vision de l'homme et de la femme semblables et différents. Chacun peut discerner sa vocation et y répondre. Le mouvement souhaite que des jeunes puissent se poser la question du ministère de prêtre, de diacre, de la vie religieuse, du mariage². »

Le scoutisme et le guidisme, au dire de beaucoup d'anciens, est souvent le lieu source de choix vocationnels : par exemple la rencontre du futur conjoint, un appel à la vie consacrée ou au ministère ordonné. Mais, lorsque l'on est chef, cheftaine, aumônier ou animateur de vie spirituelle, pose-t-on pour autant directement la question de la vocation (au sens large) aux jeunes dont on a la responsabilité ? Cela peut bien sûr arriver, lors d'une homélie ou au cours d'une discussion approfondie mais c'est surtout par la démarche du scoutisme et du guidisme en elle-même que le jeune est amené à s'interroger et à orienter sa vie : le mouvement lui donne une boussole, des outils pour la vie par sa vision de l'homme qui se concrétise dans une pédagogie spécifique.

L'engagement : enjeu fondamental de la démarche pédagogique scout et guide

Des enfants et des jeunes posent des choix

En tant que mouvement éducatif catholique, le scoutisme contribue à un apprentissage du discernement adapté à toutes les tranches d'âges. Cela passe tout d'abord par un premier choix que pose l'enfant et le jeune lorsqu'il prononce sa promesse. Cela signifie qu'il décide personnellement et publiquement, après un temps de découverte, de rester dans l'unité qui correspond à sa tranche d'âge : louveteaux-jeannettes, scouts-guides, pionniers-caravelles, compagnons. Les statuts canoniques de l'association stipulent : *« Par la loi et la promesse chaque jeune s'engage personnellement à adhérer aux valeurs du scoutisme et du guidisme. Il s'engage à faire de son mieux pour répondre à sa vocation humaine, spirituelle et chrétienne. »*

Par exemple, chez les Louveteaux-Jeannettes, entre 8 et 11 ans, cela se traduit ainsi : *« Je promets de faire de mon mieux pour : prendre confiance en moi, apprendre à vivre avec les autres, participer au monde qui m'entoure. »*

Chez les Scouts-Guides, de 11 à 14 ans, la tonalité de l'engagement évolue : *« Avec l'aide de Dieu et de mon équipage, je promets de faire tout mon possible pour devenir un citoyen actif, rendre service, développer mes talents, et vivre selon la loi des scouts et guides du monde entier. »*

Le même principe s'applique dans les tranches d'âge suivantes : Pionniers-Caravelles (14-17 ans) et Compagnons (17-21 ans).

Le jeune prononce une parole qui ouvre un chemin, celui de sa progression personnelle au sein de l'unité et d'une équipe. C'est par ce biais qu'il mettra en œuvre sa promesse. La progression personnelle et la vie en équipe seront là encore le lieu de choix réfléchis à poser concrètement au travers des jeux, des activités, des projets.

C'est ainsi que le Farfadet (de 6 à 8 ans) apprend avec ses camarades à devenir autonome, faire confiance, porter un regard sur ce qu'il fait, découvrir la présence de Jésus.

Le louveteau, la jeannette choisit d'être, par exemple : *« Vrai : Je donne mon avis et je fais ce que je dis »* ou encore *« Respectueux : Je prends soin de moi et des autres »* mais aussi de témoigner de sa foi : *« Curieux de Dieu : J'apprends à dire qui est Jésus pour moi. »*

À l'âge Scout-Guide, on retrouve encore les mêmes objectifs pédagogiques déclinés en d'autres termes comme *« La guide, le scout explore le monde et développe ses talents »*, *« La guide, le scout décide avec les autres et agit en équipe »* ou *« La guide, le scout choisit l'essentiel et mesure la portée de ses actions »* ou encore *« La guide, le scout respecte son corps, ses sentiments et exprime ses émotions. »*

Dans chaque tranche d'âge, l'enfant, le jeune est invité à choisir un rôle dans son équipe, dans le projet et surtout à s'y tenir, en prenant les responsabilités qui y sont liées. Chez les Pionniers-Caravelles, lors de chaque projet appelé CAP (comme concevoir, agir, partager), chacun choisit de suivre un « itinéraire » qui correspond à l'un des six axes de développement du scoutisme :

- « Vivre avec énergie » : développement physique
- « Vivre avec son temps » : développement intellectuel
- « Vivre avec rayonnement » : développement affectif
- « Vivre ensemble » : développement social
- « Vivre avec espérance » : développement spirituel
- « Vivre avec des valeurs » : développement du caractère.

Notons que ces six axes se retrouvent tous développés, d'une façon ou d'une autre, dans la pédagogie propre à chaque âge, de 6 à 21 ans.

Chez les Compagnons, voici l'âge où la question du choix de l'orientation est omniprésente dans la vie des jeunes : le baccalauréat, pour certains l'entrée dans les études supérieures avec toutes les pressions et la concurrence que l'on sait au sein des grandes écoles ou de certaines facultés, l'insertion difficile parfois sur le marché de l'emploi. L'entrée chez les Compagnons est souvent vécue par les jeunes comme un aboutissement³. Certains témoignaient lors de leur promesse en 2010 : « *Toujours envie d'aller plus loin, plus fort même après treize années de scoutisme (...) relever ce défi fait partie de ma vie.* » « *Les Compagnons ont été toujours un objectif que je voulais atteindre. Aujourd'hui mon objectif dans le scoutisme est de pouvoir monter un projet Compagnon !* » « *Les Compagnons sont l'aboutissement de mes dix années de scoutisme, dix ans de rires, de partages, de projets, de surpassements, d'entraides... Toujours prête à vivre l'aventure, cette mission est comme un rêve.* »

La pédagogie Compagnon propose de vivre des expériences autour de quatre axes : toujours la progression personnelle et la vie en équipe, mais aussi vivre des projets montés en partenariat avec des associations ou des institutions, vivre la rencontre, en France et ailleurs dans le monde. L'expérience Compagnon est avant tout un projet qui doit favoriser la rencontre. Participer aux maraudes avec telle ou telle association pour distribuer des petits déjeuners aux personnes sans domicile fixe, à l'animation dans un orphelinat d'un pays d'Afrique ou à la construction de fours solaires dans un village des Andes sont des moyens concrets. Ils sont mis au service de l'échange avec des populations locales et surtout avec des jeunes adultes de leur âge aux quatre coins de la planète.

Des expériences de qualité permettent aux Compagnons de s'appuyer personnellement sur ce vécu pour déterminer les choix cruciaux qui, plus encore qu'à tout autre moment de leur vie, vont orienter leur vie d'adulte.

Des adultes s'engagent

À la fin de leur parcours chez les Compagnons ou lorsqu'ils sont chefs, cheftaines, exercent telle ou telle responsabilité dans le mouvement, les adultes sont invités eux aussi à poser une parole d'engagement sur le texte dont voilà des extraits : « *Scouts et Guides de France,*

nous vivons l'appel à être des hommes et des femmes présents au monde, lucides, responsables, audacieux, solidaires et témoins d'espérance. Nous vivons l'égalité de l'homme et de la femme, différents, indispensables l'un à l'autre et unis pour construire l'humanité toujours en devenir. [...] Notre engagement ouvre nos vies au bonheur et à la confiance. [...] Scouts et Guides de France, nous recevons de Celui qui est source de toute vie, l'appel à devenir frères d'humanité en Jésus Christ. Nous accueillons l'appel de l'Esprit pour éclairer nos routes et l'avenir de nos promesses. [...] Notre engagement témoigne que l'œuvre de la création se continue jour après jour dans nos vies et nos activités. [...] Notre engagement participe au développement d'une société du partage et de la rencontre. »

L'engagement n'est donc pas uniquement l'affaire des enfants et des jeunes confiés au mouvement mais orientation de vie de chaque membre des Scouts et Guides de France, quelque soit son âge, sa profession, son état de vie. Il est « *chemin de liberté et de responsabilité. Dans la tradition du scoutisme et du guidisme, il est signe de fraternité. Il est parole de foi dans notre existence et réponse à l'appel de Dieu⁴* ». Un accompagnateur d'équipe Compagnon expliquait lors de son engagement prononcé récemment : « *C'est un mode de vie qui apporte du bonheur, qui donne envie de continuer et de transmettre à d'autres des valeurs.* » L'engagement est appelé à se prolonger au-delà de l'adhésion formelle à l'association. Il ne se limite pas au temps d'activité scoute (la réunion Louveteaux-Jeannettes du samedi après-midi, le camp Pionniers-Caravelles de l'été dernier, le mandat de trésorier ou de secrétaire de groupe...) mais c'est un véritable appel à vivre de cette source toujours et partout.

Un grand merci aux Compagnons de Wattignies et à leurs accompagnateurs pour leurs témoignages. ■

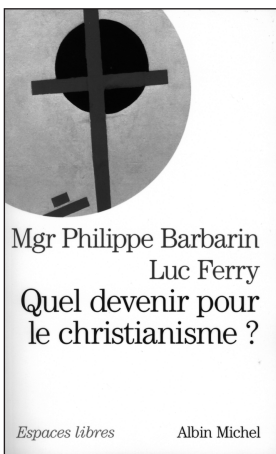
NOTES

1 - www.sgdfr.fr

2 - <http://www.sgdfr.fr/le-mouvement-scouts-et-guides-de-france/id-menu-25> (consulté le 17 janvier 2011).

3 - Même si l'on peut devenir Compagnon sans jamais avoir fait de scoutisme auparavant.

4 - Claude Moraël, délégué général, et Jean-Marie Mallet-Guy, aumônier général, Rencontres nationales, mai 2006, Jambville, *Paroles d'engagement*, Paris, Les Presses d'Ile-de-France, 2006, p. 2.



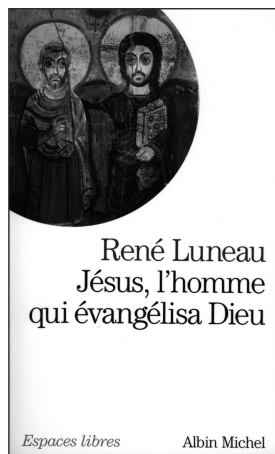
Quel devenir pour le christianisme ?

La société contemporaine manque-t-elle de spiritualité ? Peut-on se contenter d'invoquer les « valeurs » ? Dans un contexte où le débat sur la laïcité est un peu brouillé, il n'est déjà pas si courant de voir un cardinal et un philosophe, ancien ministre, débattre ensemble sur le devenir du christianisme. En outre, les deux personnalités en présence ne sont pas des intellectuels en chambre. Tous deux acteurs, l'un dans le champ de la pensée et de la politique, l'autre dans le champ pastoral en tant qu'archevêque de Lyon et primat des Gaules, les auteurs confrontent leurs perspectives sur le devenir du christianisme en France, à l'orée du XXI^e siècle.

Albin Michel, 2011, 113 p., 6 €

Jésus, l'homme qui évangélisa Dieu

Est-il un homme au monde sur lequel on ait autant écrit ? Peut-on encore découvrir du neuf dans les quatre Évangiles ? Si, pour la foi chrétienne, le mystère de Jésus Christ ne se révèle que dans sa mort et sa résurrection, les détails de sa vie « d'avant » sont-ils simplement anecdotiques ? René Luneau pense l'inverse. Il a voulu retrouver les paroles et les gestes de tous les jours, humains, simplement humains, de l'homme qui « évangélisa » Dieu, qui Lui donna définitivement un autre visage. La Résurrection n'a pas gommé les traits singuliers de celui qui aujourd'hui encore déconcerte et fascine. Jésus évoque et montre Dieu comme jamais auparavant et nous le restitue, libéré des ambitions et des peurs. Un « Dieu inattendu » pour notre étonnement, notre joie et notre libération.



Albin Michel, 2009, 295 p., 9 €

Développer un charisme avec la communauté du Cénacle

Evelyne Mayer

groupement séculier Notre-Dame du Cénacle

Dans notre société très matérialiste, globalement indifférente à Dieu, étrange idée que celle d'annoncer sa foi... dans le silence. Pour me faire comprendre, il est nécessaire qu'en quelques mots je situe mon histoire. Je suis née en 1952 dans une famille non pratiquante mais où chacun exprimait librement ses idées. Il a toujours semblé normal que j'aie toute seule au catéchisme et à la messe. En 1969, à 17 ans, j'ai rencontré, en pleine campagne électorale, Jean-Claude qui est devenu mon mari en 1971. Trois enfants en sept ans sont venus sceller cette union. Sa disparition brutale en 1982 a bouleversé le cours de notre existence. Benjamin avait tout juste neuf ans, Manuel sept et Julie pas encore deux. J'étais désormais seule et chef de famille.

Qui était donc Dieu pour nous traiter ainsi ? Décidée à ne plus m'agenouiller devant Lui, je l'ai exprimé à un prêtre, meilleur ami de mon mari et parrain de notre fils aîné, venu nous soutenir. Dieu a entendu ma révolte et le Christ s'est fait présent à mes côtés ; il m'a soutenue ensuite, dans ce qui m'a semblé être une lente transfiguration, tout au long d'un rude chemin.

J'ai vécu, pendant quinze ans, un travail intéressant mais ininterrompu pour développer l'entreprise de travaux publics acrobatiques créée par mon mari et assurer les revenus nécessaires à l'éducation de mes enfants. Ils ont grandi, et bientôt, les garçons ayant terminé leurs études et étant devenus de jeunes adultes, se sont mariés. A cette époque, mes associés m'ont évincée car nos vues sur l'avenir de l'entreprise divergeaient.

J'ai mis à profit cette rupture professionnelle pour m'investir dans un secteur où il me semblait que j'avais des capacités à exprimer : le service à la personne. La maison plus légère et Julie débutant ses études supérieures, se profilait un avenir où je serai seule. L'heure de nouveaux choix était venue, choix moins assumés, plus déterminés ; j'ai opté pour une retraite au centre spirituel du Cénacle de La Louvesc. Alors l'idée m'a effleurée d'un célibat consacré à la suite du Christ, Lui dont la tendresse ne m'avait jamais lâchée. Il revenait, lui qui avait, de temps à autre, émergé au milieu de mes occupations, de mes soucis mais aussi des pièges que « l'adversaire » n'avait pas manqué de me tendre.

Fidèlement accompagnée depuis des années par une sœur du Cénacle, à l'heure de la décision, j'étais seule pour discerner. J'ai choisi d'approcher le groupement séculier Notre-Dame du Cénacle.

Par des contacts d'abord à Nice, puis l'entrée dans une équipe à Paris où je me suis rendue régulièrement et par la formation, j'ai fait l'expérience d'une décision qui changeait un peu mon existence extérieure, mon planning, dirais-je, mais qui allait surtout me transformer, intérieurement, dans un corps à corps étonnant avec le Seigneur. Dans un premier temps, après l'entrée dans le groupement où, en quelque sorte, je Le rejoignais, le Seigneur, Lui, a semblé se « dégager ».

Tandis que je travaillais les documents concernant la consécration séculière spécifique proposés par le groupement, et que j'y trouvais des éléments de confirmation de mon choix, les difficultés de tous ordres s'accumulaient. Au fond de moi, le sentiment que Dieu se taisait, qu'Il était loin. Piège à déjouer dans la fidélité à Celui qui m'appelait et qui n'ignorait pas combien, heureusement, je puis être entêtée. J'ai continué résolument ce cheminement, avec successivement l'étape de l'offrande puis en 2005, celle des premiers vœux.

Aujourd'hui, alors que je vais m'engager définitivement dans le groupement séculier Notre-Dame du Cénacle, j'ai envie de témoigner de mon bonheur à vivre consacrée dans le monde, de dire ce que je ressens depuis des mois : l'impression d'une grande légèreté pour avoir « déposé » ma vie spirituelle en prononçant des vœux que le Seigneur a exaucés. J'avais pensé Le retenir à mes côtés, il déploie devant moi des horizons nouveaux.

En qualité de directrice d'une structure de services à la personne, dont l'orientation gérontologique est marquée, je me situe

au cœur des vulnérabilités de mes clients comme des intervenant(e)s. Chaque jour, et avec toute l'équipe, par l'élaboration et la mise en œuvre de plans d'aide bien adaptés aux besoins et aux désirs, j'éprouve l'impérieuse nécessité d'améliorer la qualité de vie de nos bénéficiaires âgés, restés à domicile. Chaque jour également, il m'appartient de travailler à plus de justice par la proposition de formations et par la valorisation des salaires du personnel d'intervention et d'encadrement. Cette coopération à l'œuvre du Créateur donne sens à tous mes efforts.

Comme mère et grand-mère également, lors de week-ends et de courtes vacances dédiées à mes enfants et petits-enfants, il s'agit, par les réunions autour de repas familiaux, d'être artisan de joie et d'unité. Un emploi à plein temps dans le monde, parfois exténuant, et pourtant la paix. Le sentiment d'avoir ainsi revêtu la « tenue de service » qui convient.

Cependant quand on mène une vie professionnelle, sociale, familiale dense, choisir un célibat consacré n'est pas réaliste sans le soutien d'une communauté dans laquelle trouver des moyens concrets pour le vivre. C'est pourquoi l'Église propose de rejoindre les instituts séculiers. Pour ma part, j'ai trouvé dans le groupement séculier Notre-Dame du Cénacle un vrai lieu de vie et de croissance où l'appel reçu a été vérifié et où il m'est donné aujourd'hui de vivre cette vocation. Il s'est donc agi d'une aide précieuse ! L'aspect essentiel de cette aide pour moi se vit dans la réunion d'équipe.

L'Esprit ne se laissant connaître que par l'expérience quotidienne de son œuvre en nous, la relecture de vie, pratique éminemment ignacienne, est indispensable, mais elle est également très difficile. Son partage en équipe en constitue un apprentissage précieux. Les réactions des autres membres de l'équipe ont bien souvent éclairé avec perspicacité les traces de l'œuvre de l'Esprit dans ma vie et m'ont appris ainsi à en reconnaître l'action.

J'ai pu partager les joies de ma vie quotidienne, être aidée à en porter les difficultés, les peines : l'équipe m'a portée devant le Christ (Lc 5, 19) et « supportée » dans l'acception sportive du terme par l'écoute et les réactions de chacune. Par ailleurs, certaines ayant des années de vie séculière à leur actif ont été pour moi les témoins de ce que leur accueil de l'Esprit et leur collaboration avec Lui leur avait permis de déployer de vie dans le monde.

A tous les membres du groupement est proposée, chaque année, une retraite, temps heureux pour s'arrêter, prier, se laisser ressaisir par l'Esprit, ancrer au cœur de notre histoire une relation vraie au Dieu Vivant. Tout au long du cheminement qui débouche sur l'engagement définitif, j'ai également bénéficié d'une formation :

- jusqu'aux premiers vœux, un travail personnel, accompagné par une formatrice, sur des documents relatifs au sens des vœux que nous sommes appelées à émettre ;
- pour la connaissance du caractère propre de la spiritualité du Cénacle, sur les grands thèmes de la foi chrétienne ou l'actualité des questions relatives à l'éthique et à la vie du monde, des sessions.

Enfin, ce dont je n'ai pas encore suffisamment expérimenté la fécondité, le dialogue avec l'accompagnatrice qui prend le relais de la formatrice. Il permet d'échanger sur les questions, les difficultés éventuelles. Il éclaire le discernement pour aider à vivre cet engagement dans le monde.

Ce large ensemble d'outils est à disposition dans le groupement séculier Notre-Dame du Cénacle afin de permettre à chacun de « *se mettre de plus près à la suite du Christ sur la voie des conseils évangéliques par une donation totale de soi à la Personne du Sauveur pour partager sa vie et sa mission*¹. »

Grâce à la médiation du groupement, je fais depuis mes premiers vœux l'expérience d'un chemin de libération où Dieu peut prendre tout son poids dans ma vie et j'entends, ô combien, cette exclamation de sainte Thérèse Couderc, fondatrice de la congrégation Notre-Dame du Cénacle et initiatrice de la famille spirituelle du Cénacle² : « *Oh ! Si l'on pouvait comprendre à l'avance quelles sont les douceurs et la paix que l'on goûte quand on ne met pas de réserve avec le Bon Dieu.* » ■

NOTES

1 - Jean-Paul II, *Discours aux instituts séculiers*, 28 août 1984.

2 - Cette famille spirituelle est actuellement composée de 4 branches qui vivent de la spiritualité de Thérèse Couderc et d'Ignace de Loyola : le

groupement séculier dont je fais partie, une congrégation de religieuses apostoliques des Sœurs du Cénacle, une fraternité de laïcs et une communion apostolique (CApNDC).
<http://www.ndcenacle.org>

CONTRIBUTIONS

U

ne *lectio* de Genèse 12, 1-4

Mgr Hervé Giraud
évêque de Soissons

Il existe de savantes études consacrées à la vie d'Abraham. Mais la vie de « *notre Père Abraham* » (Lc 1, 73) est d'abord dans la Parole de Dieu elle-même. Pour connaître Abraham, il faut commencer par le commencement et lire le texte lui-même : il nous fera connaître infiniment plus que nous l'imaginons. Pour rencontrer Abraham, c'est dans une lecture fidèle et méditée qu'il faut chercher, dans des lignes où pour une part il s'efface pour laisser place à la bénédiction de Dieu. Notre brève *lectio* ne concernera que quatre versets. Placés au début d'un chapitre souvent désigné comme celui de la « vocation d'Abraham », ils sont fréquemment cités par les livres d'histoire, les catéchismes et les services des vocations, mais bien souvent en dehors de leur contexte véritable et donc comme déshumanisés, entre ciel et terre ou, plus précisément, loin de la terre où marchait déjà celui qui s'appelait encore Abram. Partant donc du texte dont on aura fait apparaître la structure¹, il suffira de se laisser guider par le seul fil du récit, sans attendre d'autres conclusions que celles qui auront germé dans nos cœurs au long de cette *lectio*.

Gn 11, 31 *Térah prit son fils Abram, son petit-fils Lot, fils de Harân, et sa bru Sarai, femme d'Abram. Il les fit sortir d'Ur des Chaldéens pour aller au pays de Canaan mais, arrivés à Harân, ils s'y établirent.*

Gn 11, 32 *La durée de la vie de Térah fut de deux cent cinq ans, puis il mourut à Harân.*

¹ Et dit YHWH à Abram :

↑ Va-t'en
 ↑ de ton pays,
 ↓ pour le pays
 ↑ de ta famille
 ↓ et de la maison de ton père
 ↓ que je te ferai voir.

↑ ² Et je ferai de toi
 ↓ de toi ;
 ↑ un peuple
 ↓ le nom
 ↑ MAGNIFIQUE,
 ↓ je MAGNIFIERAI
 et je te *bénirai*,

↑ sois donc
 ↓ en toi
 ↑ une *bénédiction* !
 ↓ ceux qui te *béniront* ;
 ↑ mais qui te *réprouvera*,
 ↓ c'est ainsi que pourront
 s'*acquérir la bénédiction*
 ↑ ³Oui, je *bénirai*
 ↓ je le maudirai.
 tous les clans
 de la terre. »

⁴ Et s'en alla Abram, comme avait dit à lui YHWH.

Dieu dit à Abram : « *Va-t'en...* » ! Le texte commence par un ordre apparemment imprévisible, brutal pour les uns, magnifique de confiance pour les autres. Qui est Dieu pour déraciner ainsi un homme, sans prévenir ? Qui est Abram pour partir à l'aventure ? Telles peuvent être nos premières réactions en commençant la lecture du douzième chapitre du livre de la Genèse.

Aussi, pour comprendre cet appel surprenant, apparemment originel, il faut lire le onzième chapitre... du moins ses derniers versets qui précèdent le texte de notre *lectio*. C'est un réflexe prudent pour ne pas commettre de contresens et pour mieux appréhender le récit : il faut entrer dans une histoire plus large qui oriente déjà notre compréhension du texte. Or, que lit-on ?

« *Térah prit son fils Abram, son petit-fils Lot, fils de Harân, et sa bru Sarai, femme d'Abram. Il les fit sortir d'Ur des Chaldéens pour aller au pays de Canaan mais, arrivés à Harân, ils s'y établirent* » (Gn 11, 31).

Nous découvrons donc qu'Abram a un père : lui, le père des croyants a aussi un père ! Ce père s'appelle Térah. Et non seulement Abram a un père, mais aussi une femme, qui plus est stérile, Sarai. Elle n'est pas encore Sarah² : comme son mari elle porte encore son premier nom.

Dans le verset 31, il y a aussi une indication capitale : Térah prend son fils Abram pour le faire sortir d'Ur. Térah est donc un père, un premier père, qui fait partir son fils et qui part avec lui. Bien plus, Térah prend aussi son petit-fils Lot et sa bru Sarai, femme d'Abram. Ils partent donc à quatre. On peut déjà conclure qu'Abram commence ici un premier voyage avec son père, sa femme, son neveu. Il est donc parti en étant déjà fils, époux, oncle, mais pas en tant que père !

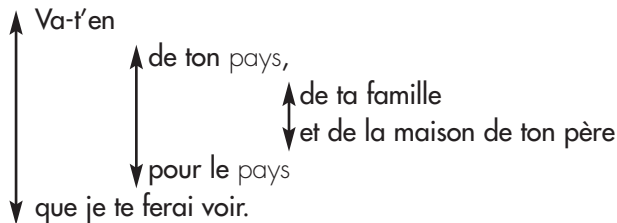
C'est donc sous l'impulsion de son père Térah qu'Abram quitte une ville, Ur des Chaldéens. Térah a fixé le but du voyage : se rendre à Canaan. Ce n'est pas Dieu qui fixe le but, c'est Térah. Ces remarques préalables sont, nous allons le voir, très importantes.

Il existe donc un prélude à ce qu'il faudra objectivement considérer comme un deuxième départ d'Abram. La migration « religieuse » d'Abram est précédée par une première migration humaine. La divine demande de migration est précédée par un premier départ décidé par Térah. Le départ apparemment soudain, si l'on ne s'attache qu'au premier verset du chapitre 12, se greffe donc, pour Abram, sur un autre départ. Bien plus, ce nouveau départ prolonge celui qui a été décidé par Térah.

Mais, dernier détail encore avant d'en venir au texte de notre *lectio*, voilà qu'en Gn 11, 31 on apprend que Térah et sa famille se sont établis, non pas au pays de Canaan, mais à Harân. Le texte

précise qu'ils s'y établirent mais on en ignore la raison. Par ailleurs, on apprend que Téraï mourut à l'âge de deux cent cinq ans à Harân. C'est le signe qu'il n'a pas atteint le but qu'il s'était fixé, « *aller au pays de Canaan* ». Téraï n'a pas accompli lui-même la totalité du chemin qu'il s'était fixé. Restent Abram, Lot et Saraï.

Venons-en dès lors à notre premier verset de Genèse 12 !



Après la mort de son père, Abram est donc à Harân, établi avec sa femme et son neveu. Brusquement, le texte indique que le Seigneur parle à Abram. Le Seigneur, c'est-à-dire YHWH, l'innommable, se met à parler à quelqu'un : il ne l'a pas fait pour Téraï jusqu'à sa mort, ni au couple formé par Abram et Saraï, ni au dernier-né Lot, mais à Abram seul. Cette première parole est destinée précisément à quelqu'un. Dieu ne réserve donc pas ses premières paroles à un couple, comme à la création, ni au plus jeune, et encore moins à un peuple dans son ensemble. Il parle à un individu. Le peuple d'Israël, le peuple élu, se résume d'abord à un individu : Abram. Dieu ne commence pas par un peuple choisi parmi d'autres, parmi tous les peuples de la terre. Au départ, il y a l'appel d'un élu dont le nom est mentionné : Abram.

Abram, nous l'avons précisé, n'est pas encore Abraham. Adam signifiait l'humanité « *comme un seul homme* » et symbolisait l'universalité de l'humanité : nous sommes tous de la même chair et de la même dignité primordiale. Abram, quant à lui, signifie l'irruption du singulier. Abram symbolise la singularité de chacune de nos vies. Avec Abram, la différence apparaît à l'intérieur de l'humanité commune et universelle. Abram est unique appelé.

C'est alors que vient cet ordre : « *Va-t'en de ton pays.* » On traduit aussi : « pars », « quitte ». L'ordre implique un mouvement. Ce mouvement est géographique, surtout si on insiste sur « *de ton pays* ». Cette fois, ce n'est pas le père d'Abram qui le fait sortir, mais

Dieu qui lui ordonne ce nouveau départ. Le détail n'est évidemment pas sans importance. Ce n'est pas un départ originel comme nous l'avons déjà vu. Mais il est original car il procède d'un ordre de Dieu. Le texte ne dit rien de la manière dont Dieu parle. Peu importe donc la manière, car il s'agit de traduire l'initiative divine par sa soudaineté et sa sobriété.

Mais cet ordre ne doit pas faire oublier que l'appel de Dieu rejoint Abram déjà en chemin. Dieu appelle rarement trop vite ! Dieu appelle par le chemin sur lequel Abram est déjà, déjà en marche. Plus précisément, cet appel de Dieu rejoint Abram au moment où la famille s'est arrêtée. C'est comme si Dieu venait rappeler à Abram, et non plus à Téraah, que le but du voyage, Canaan, n'est pas atteint. Téraah a fait sortir sa famille d'Ur, il a fixé la destination, mais il s'est établi à Harân et n'a pas achevé le voyage prévu.

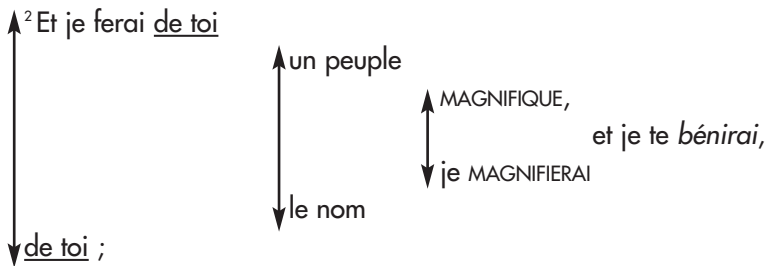
En outre, ce « va-t'en », peut aussi se traduire littéralement : « *Va pour toi* », pour ton profit, dans ton intérêt. C'est ainsi que le comprend la tradition juive. D'autres interprètent ces mots comme un impératif direct, visant la personne unique d'Abram : « *Toi, pars* ». D'autres traduisent encore : « *Va vers toi* ». Cette traduction suggère un pèlerinage intérieur, une sorte de voyage en esprit. Il n'empêche que c'est une marche concrète qui est demandée. Marie, plus tard, marchera en hâte vers sa cousine Élisabeth et comprendra à l'arrivée qu'elle est bénie entre toutes les femmes !

Ainsi, un ordre divin va provoquer un mouvement intérieur. Abram va-t-il accepter un changement de vie, un déplacement vers l'inconnu, du moins vers autre chose que ce qui lui est connu : sa patrie d'Ur et Hâran qui est désormais la maison de son père ? Les versets suivants nous diront qu'Abram part tout de même en compagnie de ses proches, mais bien sans son père. Téraah disparaît : Abram n'est plus qu'époux et oncle. Il quitte son père avant de devenir père. Il n'est plus tout à fait fils, il n'est pas encore père.

Dieu prolonge donc par son appel l'initiative de Téraah et il rappelle que la destination prévue par Téraah n'est pas atteinte. Dieu tient à la résolution de Téraah et il y tient plus que Téraah lui-même ! Le Seigneur inscrit son appel dans l'initiative de Téraah, ses engagements dans les siens. Il montre ainsi qu'il connaît nos premiers départs et que c'est lui qui est aussi à l'origine de ceux-ci.

Poursuivons la lecture de ce premier verset. Dieu appelle Abram, mais il ne fixe pas de destination précise : « *vers le pays que je te montrerai* » ou « *que je te ferai voir* ». Il ne la change donc pas. Au verset 5 on découvrira qu'ils vont vers la destination précédemment décidée par Téra. Ils ne partiront pas n'importe où, mais dans le même sens que ce qui était prévu au départ. Dieu invite donc à quitter, à partir, mais ce n'est pas vers un autre inconnu... que celui qui était prévu d'avance ! L'épître aux Hébreux le confirme d'une certaine manière : « *Par la foi, Abraham obéit à l'appel de partir vers un pays qu'il devait recevoir en héritage, et il partit ne sachant où il allait* » (He 11, 8). Certes il ne savait pas vraiment où il allait, mais il allait vers le lieu prévu par Téra : une destination déjà envisagée mais un lieu toujours inconnu.

Venons-en au verset 2.

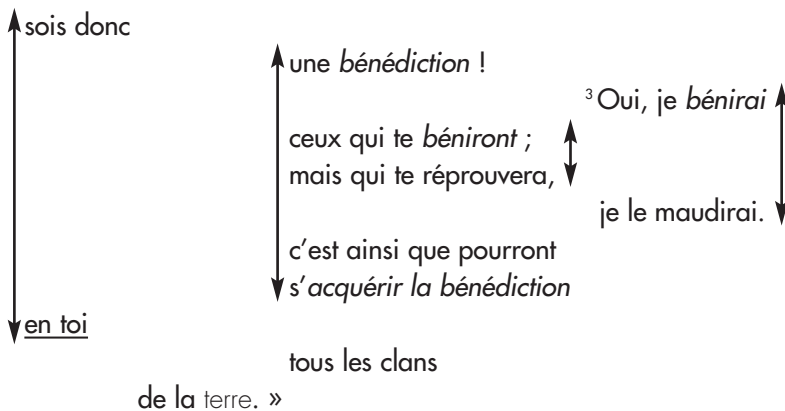


Dieu fait ici une longue promesse qui se développe des versets 2 à 3. Le pays passe au second plan. La promesse, ce n'est pas d'abord un pays. Ce dernier n'est qu'une destination. La promesse c'est celle de faire d'Abram un peuple, un peuple magnifique ! Et ce peuple l'est parce que le nom est magnifique.

« *Je ferai de toi...* » Ce verset peut être compris ainsi : « *je ferai à partir de toi un peuple...* » Dieu promet ainsi une descendance à Abram. Rappelons-nous qu'Abram est parti d'Ur comme fils, comme époux et comme oncle, mais il n'était pas père. Or, Dieu lui promet de devenir un père et même un magnifique père ! Il deviendra le père des croyants. Une descendance est promise à celui qui n'a pas de vraie descendance pour l'instant. L'Église reprend et chante ce père dans le *Benedictus*, « *serment juré à notre père Abraham* » (Lc 1, 73), et dans le *Magnificat*, « *en faveur d'Abraham et de sa descendance pour l'éternité* » (Lc 1, 55).

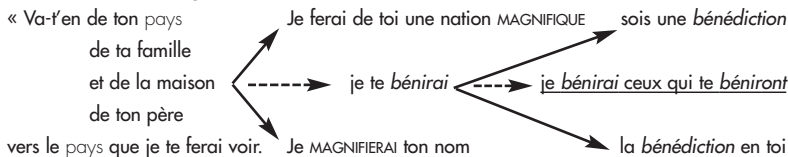
Dieu promet ensuite une bénédiction : « *je te bénirai* ». Dans la construction de ce verset, l'accent porte sur la bénédiction et sur une bénédiction personnelle. Celle-ci constitue le centre et la fin de la promesse, sans oublier que le fruit d'une bénédiction c'est la fécondité.

Enfin, Dieu promet de magnifier le nom d'Abram. Le texte dit : « *je magnifierai ton nom* » ou « *je grandirai ton nom* ». Les hommes de Babel voulaient se faire un nom (Gn 11, 4) comme tous les rois de la terre veulent se faire un nom ! Le renversement est total : à Babel, c'est par leur seule entreprise que les hommes voulaient se faire un nom, mais ici c'est le Seigneur qui promet cela à Abram, à un seul homme.



La promesse continue de se déployer : « *sois en bénédiction* ». Abram a reçu une promesse de bénédiction, « *je te bénirai* », et le Seigneur le fait être bénédiction en lui-même.

Si l'on regarde la construction du texte, on a l'impression d'une fusée à trois étages :



Le dernier étage livre le « satellite » qui balaye la terre entière ! On passe d'une bénédiction personnelle à Abram, « *sois une bénédiction* », à une bénédiction pour ceux qui le béniront, puis à une

promesse universelle : « *pourront s'acquérir la bénédiction en toi tous les clans de la terre* ».

Dieu étend donc immédiatement sa bénédiction. Dans un premier temps, le premier étage de la fusée, Dieu passe d'une bénédiction unique « *je te bénirai* » à « *je bénirai ceux qui te béniront* ». Il y a donc ici une condition : que les « nouveaux » bénissent Abram. Dieu fera pour d'autres ce qu'il a promis à Abram. Mais pour cela il faut bénir Abram comme Dieu l'a béni ! Autrement dit : si les « nouveaux » bénissent Abram comme Dieu a béni Abram, ils seront eux aussi bénis par Dieu. Cette promesse demeure encore aujourd'hui ! Si nous bénissons Abram, nous serons bénis par Dieu. Ses dons sont sans repentance.

Notons que le texte ne dit pas : « Et je bénirai ceux que tu béniras. » Ce n'est pas à Abram de bénir les autres ; ce sont les autres qui le bénissent. Abram n'a donc pas à bénir ; Dieu ne lui demande rien d'autre que de partir. La bénédiction va s'étendre par la grâce de Dieu, elle va se multiplier en étant prononcée par ceux qui viendront dans l'avenir.

Survient ensuite une malédiction. Elle peut surprendre. Elle signifie une alternative et par conséquent le signe d'une liberté pour l'homme : choisir de bénir ou de bafouer Abram. Dieu sait que l'homme peut refuser, qu'une jalousie est possible : pourquoi lui et pas un autre ?

« *Pourront s'acquérir la bénédiction en toi tous les clans de la terre.* » On peut traduire « *par ou grâce à toi* » : Abram est médiation de la bénédiction. Il suffit d'un homme au départ. Plus tard, saint Paul dira du Christ que tout est « *en lui* ». Dieu éduque déjà son peuple à bénir « en » un individu. Dieu le Père bénira ceux qui bénissent Jésus. Cette bénédiction prépare déjà la révélation plénière.

Dieu a béni Abram au point de voir naître dans sa lignée Jésus, le fils de Marie, le Fils de Dieu, dans cette lignée donnée par Joseph, époux de Marie. En Jésus Christ la promesse est donc entièrement accomplie. Jésus Christ est bénédiction pour toute la création comme pour tous les hommes.

En conclusion de ces trois versets, on peut donc constater que l'essentiel n'est pas de partir, de quitter mais de recevoir la bénédiction promise par Dieu. Dieu a l'initiative de la bénédiction, il est

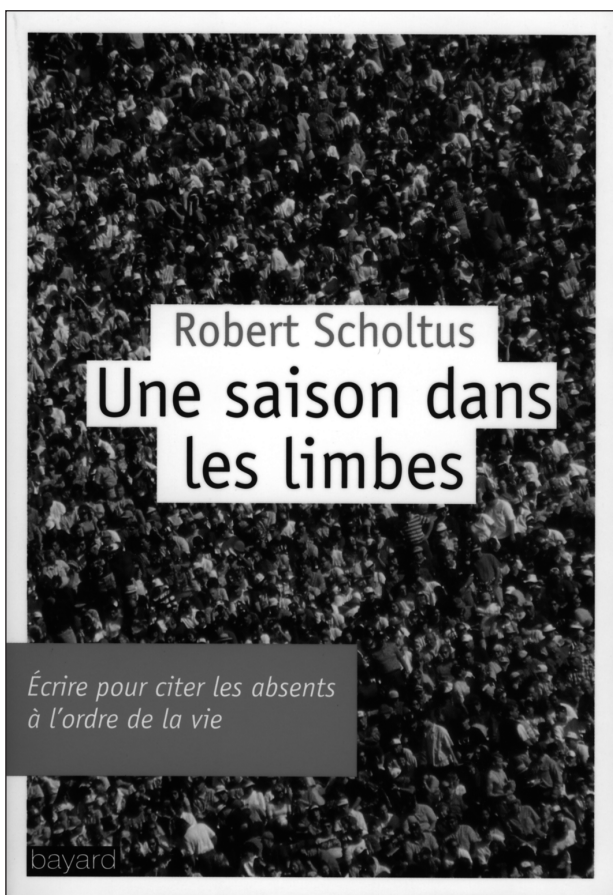
source de bénédiction. Abram prend le relais en devenant simplement bénédiction par son obéissance. La bénédiction sera désormais donnée par rapport à lui, à ceux qui le béniront. La promesse principale n'est donc pas un pays, ni un peuple, ni un nom, mais une bénédiction à quelqu'un, une bénédiction qui produit des « bénis » par les « bénisseurs » d'Abram, pour finir par une bénédiction qui s'étend d'Abram-bénédiction à toutes les familles de la terre, qui peuvent aussi, en lui, s'acquérir la bénédiction de Dieu lui-même. Il convient donc que les nations osent s'exposer à la bénédiction d'Abram. Comblé personnellement de la bénédiction divine, Abram devient source de bénédiction, non seulement pour sa descendance, mais pour l'humanité entière ! La visée est bien universaliste.

⁴Et s'en alla Abram, comme avait dit à lui YHWH.

Abram s'en alla, signe qu'il obéissait. Le suspense né de la demande du Seigneur vient se dénouer rapidement dans le libre exercice de l'obéissance d'Abram. Il accepte et choisit un nouveau départ. Mais en suivant le texte, et surtout le chemin d'Abram, il est désormais devenu plus clair que Dieu appelle sur nos chemins qui étaient déjà ses chemins. « *Sur le chemin qu'il aura pris, je lui ferai voir le salut de Dieu* » (Ps 49, 23). ■

NOTES

1 - Merci au Père Pierre Auffret pour son apport exégétique.



« Dans les limbes se cachent des anges qui d'un coup d'aile pourraient nous rendre à la terre des vivants et au cœur du réel. J'en connais qui m'ont sauvé. Je leur dédie ces pages. »

Robert Scholtus est écrivain et théologien. Auteur de nombreux livres dont, récemment, *Lettre à mes morts*.

Bayard Éditions, 2010, 142 p., 18 €

Campagne de communication

“Année sacerdotale 2010” : bilan et analyse

Éric Poinsoot,
Paule Zellitch

Service national pour l'évangélisation des jeunes et pour les vocations

Présentation de la campagne

Dans le cadre de l'année sacerdotale voulue par le Saint Père, une campagne de communication sur la vocation au ministère presbytéral a été mise en œuvre par le Service national des vocations avec le soutien de la Conférence des évêques de France. Elle s'adressait intentionnellement à trois publics différents car toute communication qui ne s'adresse pas à un public ciblé est inopérante. Le but fut d'abord d'interpeller les jeunes sur la vocation presbytérale et de valoriser le ministère de prêtre dans la société française du XXI^e siècle.

En conséquence, elle visait à :

- valoriser le questionnement vocationnel auprès d'un public jeune et diversifié ;
- valoriser la formation des futurs prêtres ;
- valoriser le statut et les apports des prêtres dans la société.

Élaborée avec une agence de communication proche de l'Église, Bayard Service, la campagne a été officiellement lancée le mardi 20 avril 2010.

Premier public : les lycéens

Pour eux nous avons créé une Cart'Com'. C'est une carte postale familière aux jeunes, gratuite, utile, et qui s'adresse à eux sur

le mode de l'interpellation, avec une pointe d'humour. C'est un média choisi et apprécié par les jeunes qui circule de mains en mains, offrant ainsi au message qu'il véhicule un potentiel de mémorisation très important¹.

Nous avons testé auprès d'un panel de garçons et de filles (16-22 ans) à la fois la pertinence de ce produit, les différents graphismes et slogans que nous avons travaillés avec l'agence. « *Why not* » était le choix des jeunes et des publicitaires ; l'ajout « *Et pourquoi pas moi ?* » nous a paru complémentaire. Les jeunes ont critiqué et enrichi nos propositions. C'est sans doute grâce à cette étape que la Cart'Com' a rencontré son public.

Elle a été diffusée dans toute la France via le réseau de distribution Cart'Com' qui est présent dans des lieux fréquentés par les jeunes : grands magasins de disques, bars, musées, restaurants, cinémas, etc.

Sur un mode humoristique et décalé nous avons invité les jeunes lycéens à se poser cette question : « *Why not ? Prêtre pourquoi pas moi ?* » Il est intéressant de noter que de très nombreuses filles ont envoyé cette carte à des garçons, les provoquant à la réflexion.

Cette Cart'Com' renvoie à un site web² et à une page Facebook³. Les différentes pages Facebook créées pour l'occasion regroupent environ 3 500 amis.

Elle a été tirée à 100 000 exemplaires : 70 000 ont été diffusés par le réseau Cart'Com', 10 000 ont été mis à la disposition du Frat de Lourdes et du Pavillon des vocations, 20 000 exemplaires mis gracieusement à la disposition des services diocésains des vocations. Au bout de quatre jours nous avons dû procéder à un retraitage de 50 000 exemplaires étant donné les demandes venues de toute la France.

Second public : étudiants et jeunes professionnels

Pour cette tranche d'âge, nous avons édité une brochure « Un métier de ministre ? » Elle présente la formation, la fonction et l'engagement d'un futur prêtre. Elle a été conçue pour le public étudiant et jeune professionnel en vue d'une diffusion hors des réseaux traditionnels de l'Église. En effet, nous voulions être présents dans les salons étudiants, les forums des métiers, les foyers étudiants et les

foyers de jeunes travailleurs. Jusqu'ici l'Église n'a jamais communiqué, dans ces lieux et de cette manière, sur la vocation et sur la formation du prêtre.

Pour que notre brochure soit reçue positivement dans ces milieux, nous avons fait le choix délibéré d'utiliser les codes des brochures présentant d'autres types de formations supérieures et professionnelles. En conséquence nous avons choisi d'avoir une brochure de qualité (papier, couleur, format original).

En page de couverture, nous avons opté pour :

- un texte qui interroge sans donner immédiatement les clefs des contenus. Nous avons choisi le titre « Métier de ministre ? » pour jouer sur les différents sens du mot ministre.
- un visuel qui montre un homme dans un réseau de relations humaines. Nous avons délibérément choisi le registre de l'implicite, afin de susciter la curiosité et de ne pas être d'emblée écartés des lieux de distribution.

Dans les pages intérieures, c'est la « formation » qui a été mise en avant, suivie de la fonction et de l'engagement spirituel.

Au dos de la brochure, nous avons fait un peu d'humour en indiquant que dans ce « métier », dans cette vocation, il n'y a pas de chômage mais une fidélité dans le temps.

Dans la culture « jeunes », on utilise un smiley [:-)] pour indiquer des émotions d'où ce petit signe (point virgule/parenthèse) pour dire la plaisanterie bienveillante.

Cette brochure a été tirée à 50 000 exemplaires et distribuée dans les réseaux étudiants et jeunes professionnels et elle restera d'actualité pour quelques années. Nous la mettons gratuitement à disposition de tous les diocèses, etc.

Troisième public : les adultes de plus de 30 ans

Pour ce public, la visée était double. D'abord valoriser le ministère du prêtre dans la société par une campagne de publicité. Nous avons élaboré trois visuels et trois textes en fonction des publics et des buts visés. Nous voulions que cette campagne soit présente au moins dans deux journaux catholiques : le quotidien *La Croix* (100 000 ex.)

et l'hebdomadaire *Le Pèlerin* (250 000 ex.), mais aussi et surtout dans des quotidiens non catholiques de diffusion nationale. *Le Monde* (tiré à 290 000 ex.) et *Le Figaro* (tiré à 315 000 ex.). En conséquence, nous avons à chaque fois adapté les visuels et les contenus à la diversité des publics sans perdre le fond du message.

Ensuite, un appel aux dons invitant les lecteurs :

- à promouvoir la vocation des futurs prêtres (mission du SNV).
- à participer financièrement à la formation des séminaristes des diocèses de France (sous forme d'encarts ou d'enveloppes insérées dans les journaux).

Analyse de la campagne

Point de départ

Depuis plusieurs années, certaines communautés achètent des encarts publicitaires au moment de la Journée mondiale de prière pour les vocations (JMV) pour faire la promotion exclusive des vocations de leur institut. En cette année sacerdotale, les évêques ont voulu rendre visible l'unité de l'Église en matière de vocations.

Le point de départ de cette campagne fut donc la demande explicite de la Commission épiscopale pour les ministres ordonnés et les laïcs en mission ecclésiale (CEMOLEME) au SNV. Il s'agissait de réfléchir à « un appel aux dons » dans le journal *La Croix* au bénéfice des vocations presbytérales de l'Église de France.

Élaboration

Fin 2009, nous avons commencé à travailler avec Bayard Service à partir du souhait des évêques. Au fil de nos réunions, nous nous sommes rendu compte que nous avons une occasion formidable de parler de la vocation ; ainsi nous avons envisagé une vraie campagne de communication qui valorise la vocation presbytérale et le ministère des prêtres dans la société tout entière. L'expertise de Bayard Service s'est avérée précieuse.

Financement et coût

D'une part, nous avons eu les moyens de réaliser un tel projet grâce à un legs dédié à la pastorale des vocations du SNV. La somme de 250 000 euros que nous avons rendue publique ne correspond qu'au coût « théorique » d'une telle campagne car nous avons bénéficié de partenariats exceptionnels sur lesquels nous ne pouvons pas communiquer officiellement. Les rabais consentis ont été, dans certains cas, très importants. Par exemple, un grand journal nous a offert, pour un euro symbolique, une pleine page et nous a demandé la discrétion. Pour information, une demi-page dans *Le Figaro* coûte 64 000 euros hors taxes. Nous avons finalement totalisé cinq pleines pages, six demi-pages, un tiers de page et de nombreux encarts d'appel aux dons.

D'autre part, nous avons bénéficié d'un partenariat privilégié avec le groupe Bayard. Il convient également de prendre en compte tous les rédactionnels gratuits, les interviews réalisés pendant la campagne et dans les semaines qui ont suivi en France, en Europe, aux États-Unis, etc.

Impacts et résultats

Dès le jour du lancement de cette campagne de communication, les médias français (télévisions, radios, presse écrite, sites web, blogs, etc.) en ont très largement relayé les différents aspects. La presse française dans son ensemble a rédigé de nombreux articles, non seulement sur la campagne du SNV, mais aussi sur les prêtres, les séminaristes, les vocations. Très rapidement la presse régionale a suivi l'impulsion des grands journaux nationaux par des interviews et des enquêtes de terrain, ce qui a contribué à augmenter la visibilité des vocations presbytérales dans l'ensemble des diocèses de France.

Au deuxième jour de la campagne, de très nombreux journaux nous ont sollicités pour que notre campagne publicitaire soit aussi dans leurs pages. Ils nous proposaient des prix exceptionnels. Nous avons pu ainsi accroître l'impact de la campagne, en apparaissant dans d'autres journaux de la société civile comme, entre autres, *France Soir* (20 000 ex./jour), le *Journal du Dimanche* (264 000 ex./semaine), *Le Nouvel Économiste* (100 000 ex./semaine). En juin,

Famille Chrétienne (56 000 ex./semaine) nous a démarché pour relayer la campagne au moment des ordinations.

La deuxième semaine, la presse internationale (Europe, Amérique du Nord et Amérique latine) nous sollicitait pour des articles et des interviews (quotidiens, hebdomadaires et mensuels). Ainsi, nous avons augmenté l'intérêt porté à la question des vocations presbytérales sur une échelle bien plus grande que celle imaginée lors du lancement.

La campagne sur le web

Dès la première semaine, le site Internet dédié (<http://www.etpourquoipasmoi.org>) a enregistré une forte fréquentation : 19 849 visites le premier jour et 51 906 pages vues par des personnes en provenance de 129 pays :

- 13 644 de France,
- 1 440 de Pologne,
- 1 190 de Belgique,
- 352 du Canada,
- 351 des États-Unis.

Il est également intéressant de noter par quels chemins les visiteurs sont arrivés sur le site :

- en direct : 6 978,
- *Le Point* : 2 031,
- *Le Figaro* : 1 279,
- Google : 1 205,
- Église catholique : 844,
- Facebook : 767,
- *Libération* : 476,
- site du SNV : 418.

Nous mesurons ainsi l'impact des différents journaux qui ont relayé la campagne de communication. La plupart de ces journaux ont offert à leurs lecteurs la possibilité de réagir spontanément sur leur propre site. Les réactions ont été très nombreuses et leurs apports très riches. De très nombreux blogs ont parlé abondamment de la campagne.

Le site Internet du Service national des vocations a triplé sa fréquentation par le biais de sites élaborés pour la campagne (Cart'Com') offrant crescendo une information sur la vocation au ministère presbytéral. Nous sommes passés de 5 721 visites en avril 2009 à 17 075 en avril 2010. Remarquons que la campagne finie, notre site reste au-dessus du taux habituel de fréquentation.

Points forts

Cette campagne est sortie dans un « contexte d'Église » difficile. En effet, depuis de nombreux mois, l'image de l'Église et des prêtres était considérablement altérée par les affaires de pédophilie. Il pouvait paraître déraisonnable, voire risqué, de lancer une telle campagne dans un tel climat. Par ailleurs, comment ne pas intervenir pour signifier la qualité morale et humaine de l'immense majorité des prêtres ?

Les prêtres étaient comme stigmatisés et, pourtant, comme tout le monde, ils sont révoltés par les actes pédophiles. Il nous fallait, en tant que service national, oser une parole positive dans ce contexte. Nous avons proposé :

- d'une part des outils, véritables supports pour une communication décomplexée et dynamique face aux jeunes et face à la société (Cart'Com', brochure, campagne médias).
- d'autre part, la campagne de publicité a valorisé les apports bénéfiques des prêtres à la société tout entière. Les médias qui, depuis de nombreuses semaines associaient pédophilie et sacerdoce, ont trouvé cette communication d'Église sympathique et courageuse. Cette résistance dans la tempête a été perçue de manière positive. Certains médias ont même pensé que l'Église avait une forte réactivité face à l'adversité, alors que cette campagne a été initiée fin 2009.

La première force de cette campagne a été d'inverser un mouvement général d'hostilité des médias et de l'opinion publique. Ils sont revenus à une approche plus objective et bienveillante du ministère presbytéral. Les médias ont été surpris par une campagne de communication offensive et décomplexée, mais qui parlait toujours au monde à hauteur d'homme et avec une dose d'humour. La campagne a permis :

- aux prêtres de parler d'eux-mêmes d'une tout autre manière, renouant avec la vérité de leur vocation et de leur ministère,
- aux jeunes d'oser poser leurs questions vocationnelles. Pour leur répondre, nous avons notamment sollicité des prêtres très présents sur le web et Facebook.

Il est intéressant de souligner que de nombreuses personnes nous ont adressés des dons et des encouragements. Les enveloppes et

coupons de dons insérés dans *La Croix* et *Le Pèlerin* ont été les plus conséquents.

Limites

Il convient de pointer, en interne, une carence. Nous n'avons pas eu l'opportunité d'expliquer les enjeux de la campagne et de rendre compte, aux évêques et aux prêtres, des stratégies et moyens utilisés. Qui mieux que ceux-ci sont en première ligne pour porter les actions en faveur du sacerdoce ? Or, une stratégie de communication ne peut faire l'impasse d'une catégorie de public face à une autre (en l'occurrence les jeunes et le clergé). Plusieurs évêques ont regretté de ne pas avoir été suffisamment informés d'une campagne à échelle nationale. Ils ont manqué d'éléments de réponse concernant les modalités et les arbitrages de cette communication. A l'avenir, il faudra améliorer la communication *ad intra*.

Par ailleurs, il est intéressant de noter les réactions très immédiates de certains adultes, clercs et laïcs, « j'aime » ou « je n'aime pas ». Ces réactions font l'impasse des caractéristiques des publics visés. Plusieurs prêtres qui « n'aimaient pas » la Car'Com mais qui ont accepté de la tester avec des lycéens nous ont fait part de la pertinence de ce support pour ouvrir une discussion sur la vocation ; il est dommage que d'autres se soient tenus à leur propre subjectivité : « Je n'aime pas » donc « je ne l'utiliserai pas ! »

Une polémique est née de l'appel à des figurants bénévoles pour les différents visuels. Pourtant cette campagne a utilisé les codes habituels de la communication promotionnelle et il ne paraissait pas souhaitable de « stariser » des prêtres ou des séminaristes. D'ailleurs, Jacques Seguéla, publicitaire célèbre, a soutenu la pertinence de ce choix, tandis qu'il était interrogé à ce sujet. Paradoxalement, c'est à ces débats, initiés par *L'Est républicain*, que nous devons une part du « buzz² » médiatique. Nous avons systématiquement renvoyé les journalistes vers de « vrais prêtres ».

A ce propos, relevons que la formation à la communication (interviews télévision) que le SNV a initiée l'année dernière avec KTO s'est avérée très utile. Des séminaristes, des prêtres, des religieux, religieuses et laïcs, tous en lien avec les services diocésains des voca-

tions, ont reçu quatre jours de formation. Ainsi, nous disposons d'un vivier de communicants compétents.

Perspectives

Il est indéniable que la campagne (en particulier la Cart'Com') a permis d'ouvrir entre jeunes (groupes d'amis, d'aumônerie, etc.), un débat sur la vocation à la prêtrise, débat jusqu'ici quasiment tabou. Seul un support de communication pertinent, car adapté aux jeunes, pouvait relever ce défi : désobstruer la discussion. A lire de nombreux témoignages sur Facebook, la campagne a ouvert les jeunes à un autre regard sur les prêtres. Cela a permis à certains jeunes de se projeter, voire de s'identifier : « Prêtre, pourquoi pas moi ? »

Plusieurs services diocésains des vocations nous ont signalé que des jeunes, jusqu'alors étrangers à leurs réseaux et se posant la question d'être prêtre, avaient pris contact avec eux. Les retombées concrètes seront visibles à un horizon plus lointain...

Sensibiliser, est-ce suffisant ? La campagne lancée en avril dernier est une première expérience/prise de contact de ce type. Une telle approche n'a de sens que si cette stratégie perdure. Pour porter les fruits espérés, il faudrait qu'elle soit soutenue, relayée et poursuivie dans les années à venir. Les actions de communication, pour porter un message favorable aux vocations spécifiques, doivent adapter leurs discours à leurs « cibles », car chacune d'elles a ses propres leviers psychologiques, culturels et sociaux ; uniformiser les messages reviendrait à vouloir parler à tous de la même façon, ce qui n'est pas réaliste et ne tiendrait pas les exigences de la mission reçue du Christ.

L'entourage du jeune « potentiellement appelé » joue un rôle important. Que penser de l'efficacité d'une campagne en faveur des vocations si les familles, les éducateurs, les prêtres, etc. ne sont pas des relais positifs, capables d'encourager la réflexion des jeunes, sans tomber dans un zèle contre-productif ? Il est important que, demain, parents ou éducateurs puissent être à l'écoute d'une telle réflexion chez un jeune garçon. Ils pourraient ainsi l'aider à envisager cette vocation sans lui transmettre une image négative, voire leurs propres peurs face à un tel choix de vie (parfois vécu comme une

forme d'échec pour nombre de parents, même très pratiquants). Dans cette perspective, la valorisation du statut du prêtre dans la société est essentielle, d'où l'importance de poursuivre un travail d'aggiornamento du rôle social du prêtre dans la société française. Il faut redonner crédibilité et chair à cette réalité : le ministère des prêtres est une aventure humaine et spirituelle que des jeunes peuvent envisager !

Une première campagne d'envergure sur les vocations ne peut pas prétendre répondre à toutes les questions des publics « clefs ». Pour cela il faudrait pouvoir les classer et identifier chez chacun les meilleurs ressorts psychologiques (*insights*) au service d'actions de communication adaptées et efficaces. Par ailleurs, il est indispensable de mieux appréhender la manière dont un jeune commence une réflexion sur la vocation sacerdotale, afin de discerner les moments opportuns pour communiquer avec lui. Cela permettrait de mieux comprendre les facteurs d'influences et d'accompagner potentiellement la réflexion naissante.

Cette communication a ouvert de nouvelles manières de faire : nous sommes passés d'une communication plutôt dépressive (« *derniers des Mohicans* ») à une communication positive. C'est à l'Église de France de décider si elle souhaite ou non creuser ce sillon. ■

NOTES

1 - Cart'Com : 23% les envoient,
21% les affichent,
58% citent un élément de la carte,
66% la conservent,
82% les mémorisent (Source IPSOS).

2 - www.etpourquoipasmoi.org

3 - etpourquoipasmoi.org/facebook

4 - Le *buzz* (anglicisme pour bourdonnement) est une technique marketing consistant à faire du bruit autour d'un nouveau produit ou d'une offre. On dit d'un contenu (vidéo ou audio) qu'il fait son « *buzz* » lorsqu'il a été vu par de très nombreuses personnes en un temps très court.

D

isciple du fragile enfant de la crèche (méditation)

Mgr Pascal Roland
évêque de Moulins

Pour beaucoup de nos contemporains, l'événement de Noël se traduit d'abord par beaucoup d'émotion autour de la crèche, avec le petit enfant Jésus, paisiblement endormi sur la paille, entre le bœuf et l'âne gris, sous le regard attendri de Marie et de Joseph. Ce sont aussi des chants traditionnels, des décorations féeriques, des illuminations dans les lieux publics comme dans les maisons et les commerces, la joie de se retrouver en famille autour d'une bonne table, et celle d'échanger des cadeaux, avec une attention particulière portée aux enfants.

L'événement de Noël est également associé à des gestes charitables, tels que : accueil ou visite de personnes habituellement seules, et partage fraternel avec les plus démunis. A Noël nous sommes acteurs et témoins de gestes de générosité inhabituels. Chacun veille à ne laisser personne dans la solitude ou le dénuement. La venue du Fils de Dieu dans notre humanité génère soudain une ambiance toute particulière, qui rompt avec la monotonie du quotidien et qui nous fait tout d'un coup entrer dans un univers qui a goût d'éternité !

Nous devons nous réjouir qu'autour de l'enfant de la crèche, beaucoup d'êtres humains de tous horizons, et pas seulement des chrétiens, soient capables de rêver de douceur et de paix, de justice et de fraternité universelle, et qu'ils puisent dans l'événement de l'Incarnation du Fils de Dieu l'inspiration de gestes d'attention et de solidarité, où ils livrent le meilleur d'eux-mêmes. C'est le signe que, quoi qu'on en dise, Noël est un événement capital qui marque en profondeur notre humanité et qui trouve un écho dans le cœur des hommes créés à l'image et à la ressemblance de Dieu.

Mais, pour autant, nous ne devons pas perdre de vue le caractère dramatique de l'événement de Noël. N'oublions pas le contexte de la naissance de Jésus. Marie et Joseph sont dans une situation de migrants sans toit. Ils sont exclus de la salle commune et s'abritent comme des SDF. Le pays est alors sous le joug d'un envahisseur étranger qui impose son pouvoir et écrase les opposants. Enfin, quelques jours après Noël, la Sainte Famille devra s'exiler en Égypte, pour fuir la folie meurtrière du roi Hérode, jaloux de son pouvoir.

A travers ces circonstances concrètes, nous devons nous déprendre d'un sentimentalisme naïf et prendre acte, d'une part, que Jésus ne naît pas sur la scène d'un monde paisible ; d'autre part que lui-même n'est ni reçu ni reconnu, alors qu'il vient sans autre ambition que celle de révéler le visage de Dieu et sauver l'humanité. *« Il était dans le monde, lui par qui le monde s'était fait, mais le monde ne l'a pas reconnu. Il est venu chez les siens et les siens ne l'ont pas reçu »* (Jn 1, 10-11), dit le prologue de l'évangile selon saint Jean, proclamé le jour de Noël.

N'oublions donc jamais que la crèche s'inscrit sur un fond de tableau caractérisé par la violence, l'injustice, la pauvreté, l'exclusion sociale... autrement le péché du monde, et que celui que la Bible nomme le Prince de la paix (Is 9, 5) ne connaît pas l'accueil qui lui est dû ! Ne perdons pas de vue non plus que l'événement de Noël continue de s'inscrire sur ce fond obscur et dramatique : *« L'étoile nous conduit à la crèche. Nous y trouvons l'Enfant Dieu qui porte la paix au monde... Cependant le ciel et la terre restent encore bien distincts. Aujourd'hui, comme alors, l'étoile de Bethléem brille dans une nuit obscure »* écrivait Édith Stein (sainte Thérèse-Bénédict de la Croix, philosophe juive devenue carmélite et morte victime du nazisme).

Nous n'ignorons pas les drames et les souffrances multiples qui blessent notre humanité. Que chacun de vous pense à ceux qu'il connaît dans son entourage immédiat. On peut aussi élargir le regard à la scène internationale. Je cite pour mémoire, de façon emblématique, le drame de la Côte d'Ivoire et celui de Haïti, sans oublier celui qui ne cesse de déchirer et ensanglanter la Terre Sainte depuis près de soixante-dix ans. Mais je voudrais évoquer plus particulièrement les personnes qui sont privées de la liberté la plus importante qui soit, la liberté religieuse, car c'est le thème que développait le pape Benoît XVI dans son message pour la journée mondiale de la paix, le 1^{er} janvier dernier. Vous le savez, la religion est liée à la liberté de conscience. Cette conscience dont le *Catéchisme de l'Église catholique* affirme

(n° 1776) qu'elle est « *le centre le plus intime et le plus secret de l'homme, le sanctuaire où il est seul avec Dieu et où sa voix se fait entendre* ».

Savez-vous que le mouvement Aide à l'Église en détresse (AED) vient de publier son rapport 2010 sur la liberté religieuse dans le monde ? Celui-ci révèle que 75 % des atteintes graves à la liberté religieuse concernent des chrétiens. Les chrétiens, reconnaît de son côté le philosophe Bernard Henri-Lévy, « *forment aujourd'hui, à l'échelle de la planète, la communauté la plus constamment, violemment et impunément persécutée* ». Mgr Mario Toso estime que ce sont plus de deux cents millions de chrétiens à travers le monde qui subissent sous une forme ou une autre la haine, la violence, la menace, les brimades, la confiscation de leurs biens et d'autres abus semblables, uniquement en raison de leur foi. Si dans certains pays les chrétiens sont exclus par des lois intolérantes, voire discriminatoires, en d'autres pays, ils sont ridiculisés ou caricaturés et, la plupart du temps, tout cela impunément.

Mais il faut dire que nous avons tôt fait d'oublier qu'être disciple du Christ, c'est être disciple du fragile enfant de la crèche, de celui qui vient dans ce monde pour annoncer et répandre l'amour véritable, sans l'appui de quelque force armée. Ce vulnérable et pacifique Enfant de la nuit de Noël annonce le drame de la croix.

Il annonce le rabbi contesté et exclu. Il annonce le juste condamné à mort comme un malfaiteur. Il annonce le crucifié du Golgotha, injurié et abandonné de tous... Si nous prenons conscience de cela, alors nous comprenons qu'il n'y a rien d'étonnant à ce que les chrétiens soient fréquemment ignorés, méprisés, rejetés, persécutés... et qu'on ne leur rende pas amour pour amour.

Aurions-nous oublié la mission que nous confie notre Maître ? « *Je vous envoie comme des agneaux au milieu des loups* » (Lc 10, 3). Et ce qu'il nous promet : « *On vous livrera aux tourments, on vous tuera, vous serez détestés de toutes les nations à cause de mon Nom* » (Mt 24, 9). Aurions-nous oublié les exigences requises pour être vraiment chrétiens ? « *Celui qui ne porte pas sa croix pour marcher derrière moi ne peut pas être mon disciple* » (Lc 14, 27).

Ailleurs dans le monde, d'autres chrétiens n'ont pas oublié l'actualité de ces paroles de Jésus. Pensez au récent attentat de Bagdad, qui a fait plus de cinquante morts pendant la célébration de l'eucharistie dominicale. Pensez aussi au témoignage des moines de Tibhirine, récemment porté à l'écran par Xavier Beauvois, avec le succès étonnant

que l'on sait. Le choix qu'ont fait ces chrétiens de Bagdad et de Tibhirine de rester, de persévérer et d'espérer, ne doit-il pas nous inspirer et nous stimuler, nous chrétiens d'Occident, alors que nous pourrions nous laisser aller au pessimisme et douter de l'avenir de la foi chrétienne ? Alors que nous pourrions nous enfermer dans une position de victimes, alors que nous pourrions nous réfugier dans le communautarisme et fuir nos responsabilités chrétiennes en ce monde, le témoignage de ces martyrs du ^{xxi}e siècle doit nous réveiller et encourager !

Suite au massacre de Bagdad, le message poignant des évêques d'Irak nous conduit à nous demander si nous n'avons pas tendance à nous laisser submerger par les difficultés rencontrées, qui sont bien légères à côtés des leurs ! « *Nous perdons la patience – écrivent-ils – mais nous ne perdons pas la foi et l'espérance.* » Et ils poursuivent : « *Ce dont nous avons besoin c'est de votre prière et de votre soutien fraternel et moral. Votre amitié nous encourage à rester sur notre terre, à persévérer et à espérer... Nous avons besoin de votre compassion face à tout ce qui vient toucher la vie des innocents, chrétiens et musulmans. Restez avec nous, restez avec nous jusqu'à ce que soit passé le fléau.* »

En contemplant le fragile Enfant de la crèche, sa petitesse, sa vulnérabilité, sa présence humble, douce et discrète, demandons-nous à quoi le Seigneur nous appelle, en cette période où nous devenons petits et fragiles comme lui. Souvenez-vous des propos éclairants du pape Jean-Paul II, au moment d'entrer dans le troisième millénaire ! « *Ce n'est pas une formule qui nous sauvera, mais une Personne et la certitude qu'elle nous inspire : je suis avec vous !* » (*Novo Millennio ineunte*, n° 29)

Profondément unis à Jésus, l'Emmanuel, Dieu avec nous, tenons fidèlement la place qui nous est assignée en ce monde, pour assurer un avenir à notre humanité. « *Heureux les serviteurs que le Maître, à son arrivée, trouvera en train de veiller* » (Lc 12, 37), dit Jésus. N'oublions jamais qu'être disciples du Christ, c'est être témoins du crucifié ressuscité. C'est être témoins de l'amour qui se donne jusqu'au bout, qui pardonne de façon inconditionnelle sans rien attendre en retour, et qui espère toujours de la créature humaine. Bref, c'est manifester que rien ne peut arrêter l'amour. C'est être témoin de la Bonne Nouvelle qui déchire la nuit de Noël, comme la nuit de Pâques et qui transfigure nos ténèbres : « *Gloire à Dieu au plus haut des cieux et paix sur la terre aux hommes qu'il aime* » (Lc 2, 14). ■

Abonnements *Église et Vocations 2011*

France : 39 €

Europe : 42 €

Autre pays : 45 €

Pour les abonnés hors de France, le règlement se fait par chèque en euros, payable dans une banque française ou par virement bancaire (nous contacter avant).

Les numéros d'*Église et Vocations* sont à 12 € l'unité. Les anciens numéros de *Jeunes et Vocations* restent disponibles au prix de 10 € l'exemplaire (France) et 12 € (étranger), frais de port compris.

Nom

Prénom

Adresse

Code Ville

Courriel

Règlement joint à l'ordre de **UADF / Église et Vocations**
par chèque bancaire ou postal adressé à :

SNEJV / Pôle Vocations

58 avenue de Breteuil - 75007 Paris

Site internet : <http://vocations.cef.fr/egliseetvocations>



Benoît XVI nous donne un beau sujet de réflexion pour cette nouvelle journée mondiale de prière pour les vocations. « Proposer les vocations dans l'Église locale » s'inscrit dans la droite ligne du Congrès européen des vocations (1997) ; ce qui, à l'époque, était une intuition et une ligne programmatique est devenu une réalité à vivre dans l'Église universelle. Cette proposition déborde le cadre des services des vocations pour concerner toutes les instances d'Église. Dans ce numéro, d'excellents théologiens et pasteurs nous poussent à réfléchir à nos rapports à la paroisse, au presbytérat, aux fonctions dans l'Église et à leur pertinence, à l'articulation indispensable entre sacerdoce des baptisés et sacerdoce ministériel. Nombreuses sont les contributions qui feront le miel de nos lecteurs comme des formateurs et de leurs équipes !

Jesus Asurmendi ■ *Dominique Barnérias* ■

Jean-Christophe Bougoin ■ *Sylvain Brison* ■ *Christian Delarbre*

Mgr Hervé Giraud ■ *Hubert Hirrien* ■ *Evelyne Mayer*

Éric Poinot ■ *Dominique Rameau* ■ *Anne Raoul-Buyssechaert*

Hélène Rivoalen ■ *Mgr Pascal Roland* ■ *Mgr Albert Rouet*

Gabriel Roussineau ■ *Mgr Nicolas Souchu*

Nathalie Thillay ■ *Laurent Villemin*



CONFÉRENCE
des évêques
de FRANCE